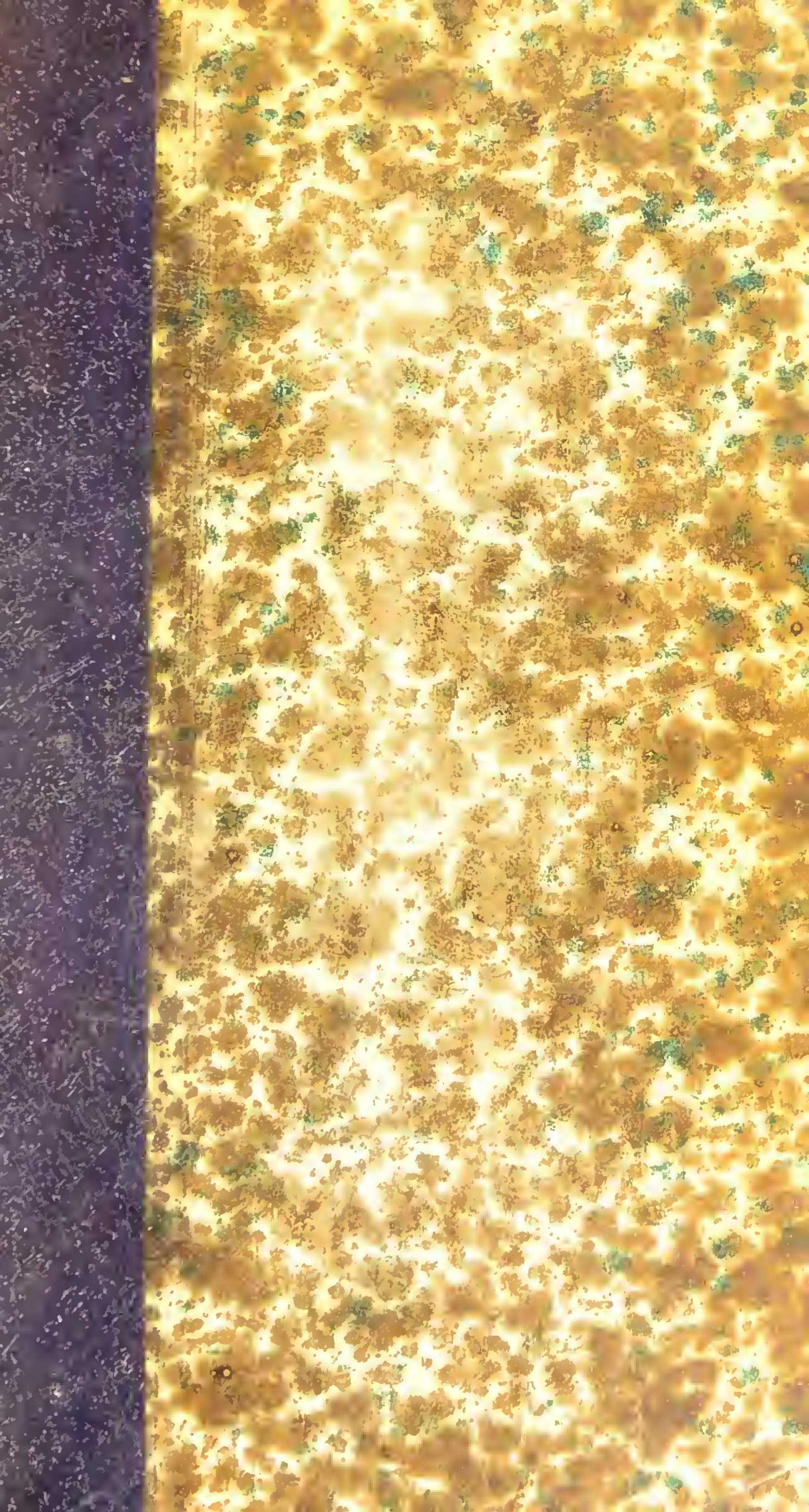
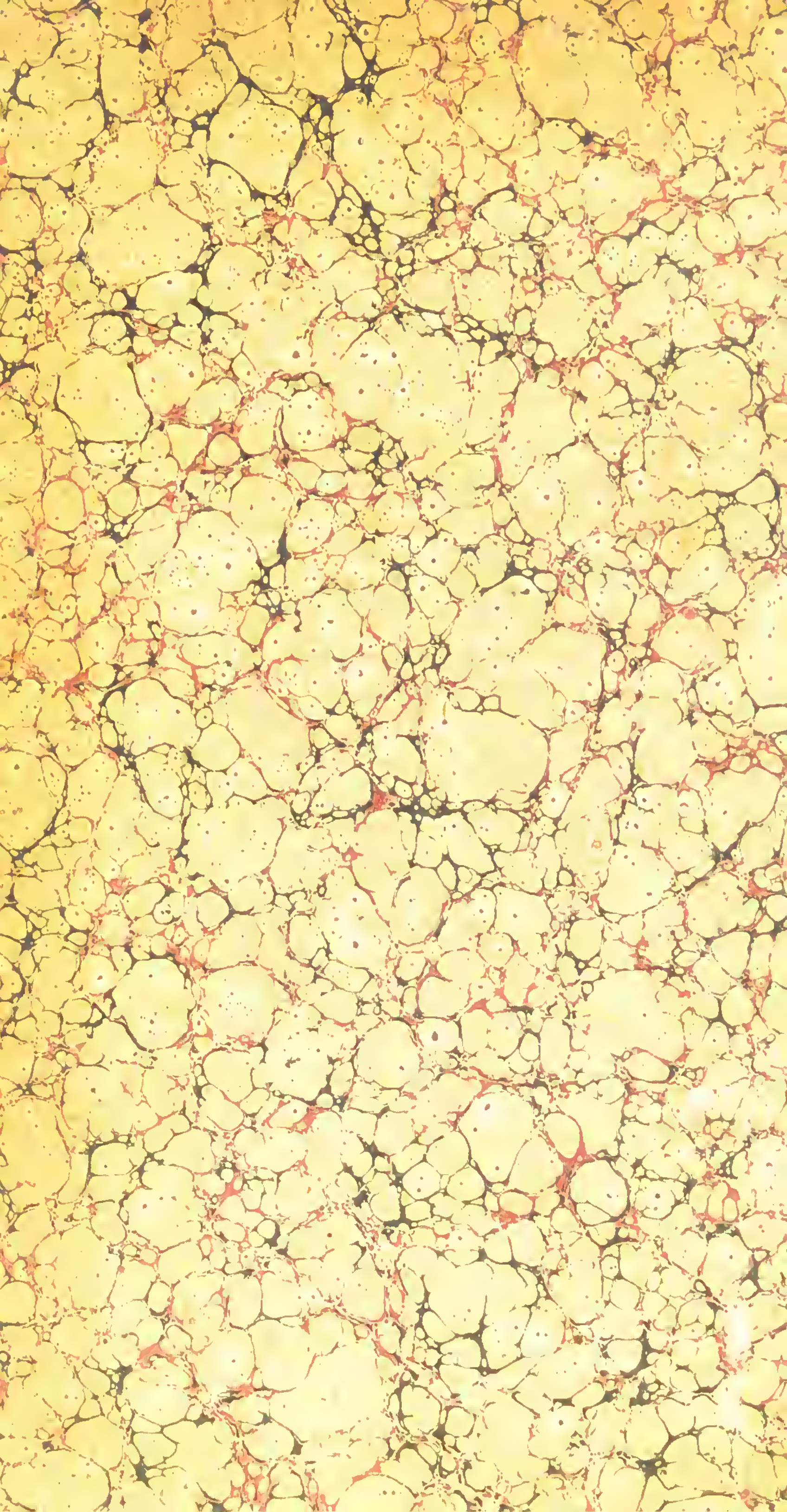
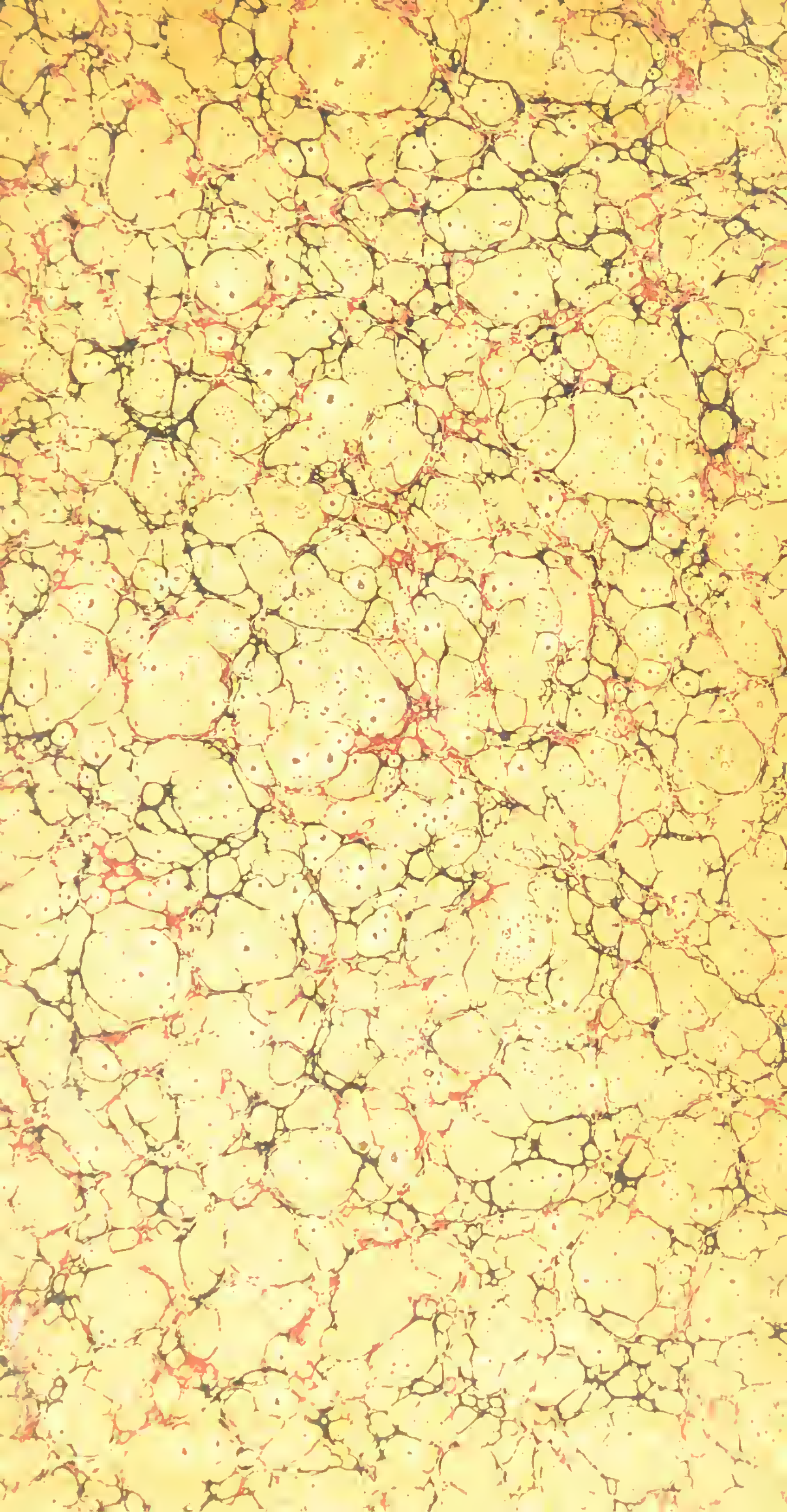






MÉDECINE PHILOSOPHIQUE ET UNIVERSELLE;

POUR TOUS LES ÉTATS.

TOME SECOND.



MEDECINE PHILOSOPHIQUE ET UNIVERSELLE,

POUR TOUS LES ÉTATS.

CONTENANT les maladies auxquelles chacune des diverses fonctions des citoyens est sujette, les régimes propres à les prévenir, les moyens de les guérir, la conduite que doivent tenir ceux qui veulent vivre long-tems en parfaite santé, sans infirmités, et jouir paisiblement de leur fortune.

OUVRAGE nécessaire aux Magistrats, aux Ministres, aux Juges, aux Accusateurs publics, aux Hommes de loi, aux Fonctionnaires publics, aux Employés, aux Hommes de lettres, aux Gens de guerre, aux nouveaux Riches, aux Receveurs des impositions, aux Femmes qui veulent conserver leur fraîcheur jusqu'à 60 ans, aux Artistes et Artisans, etc. etc.

ENRICHI d'observations des Médecins les plus célèbres, auxquelles on a joint un traité sur la Sobriété de Lessius et de Cornaro; l'Opinion du Médecin Desessarz sur le danger du costume des femmes à la mode; l'Homme Machine par Lamettrie, et l'Histoire naturelle de l'homme par Buffon.

> Fuyez la médecine et les remèdes,
> si vous avez à cœur votre santé.
> (Frederic HOFFMAN, médecin.

ORNÉ DE GRAVURES.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez L. PRUDHOMME, rue des Marais, N°. 20. F. G.

AN VII.

TABLE
DES MATIÈRES

CONTENUES dans le Tome Second.

Fin de la Table.

RÉGIME ET MALADIES

Des premiers Magistrats, des Ministres, des Juges, des Fonctionnaires publics, des Hommes de lettres, des Financiers, des Gens de guerre, des Employés, des Artisans, etc. etc.

MALADIES

auxquelles peuvent être sujets les Chefs d'un Gouvernement.

Les chefs d'un état chargés de rendre des millions d'individus heureux et qui ont droit d'attendre leur bonheur de leur surveillance, dépositaires de la partie la plus sainte de l'autorité, doivent tout voir, tout surveiller, tenir les lois

en vigueur, qui tendent toujours à s'affoiblir, ou que le tems et les passions des hommes peuvent rendre illusoires; mais ce qui est encore difficile, c'est leur exécution. Il faut encore que les chefs d'un gouvernement observent attentivement les maux plus ou moins graves, qui dans l'ordre politique se mêlent souvent au bien; qu'ils corrigent ceux qui sont susceptibles de l'être; qu'ils tolèrent ceux qui tiennent à la constitution de l'état; mais en les tolérant, il faut les maintenir dans de justes bornes; qu'ils distribuent les emplois à des hommes dignes de servir la chose publique; que la balance soit toujours entre leurs mains: tel est le résumé des devoirs des principaux magistrats d'un gouvernement libre.

Il est beau d'être le bienfaiteur des hommes. Les vrais bienfaits n'ont rien de redoutables, ni d'hu-

miliant; d'ailleurs, en servant les malheureux, ils ne sont que justes. Dans ces magistrats, on doit voir un fond de droiture et de probité tellement identifiées avec eux, qu'ils doivent s'estimer heureux d'être les organes d'un bon gouvernement. Les inclinations bienfaisantes doivent tempérer la rigueur de leur ministère. On doit lire sur leurs fronts un caractère de candeur et de sincérité; ainsi que cette douceur et cette affabilité, qui rassurent les foible, qui consolent les malheureux, et qui donnent des grâces jusques à leurs refus.

Mais, pendant qu'ils révèrent la sainteté de la justice, ils doivent craindre d'avilir la dignité du magistrat, car c'est à cette dignité que la vertu même doit une partie de sa gloire. Par elle, la justice cesse d'être invisible, elle se rend sensible, elle se commu-

nique aux yeux des mortels, et si elle reçoit leurs hommages, la dignité concourt à lui concilier cette espèce d'admiration.

Un de ses principaux devoirs, c'est un zèle constant pour proscrire le luxe et la fausse grandeur; c'est par la voix persuasive de l'exemple que les premiers magistrats parviendront à rétablir la simplicité des mœurs.

Cette heureuse simplicité, ennemie de l'artifice, de la pompe, et de l'ostentation, consacre l'honneur à la vérité, et attache l'homme public à son devoir par des liens indissolubles. Elle l'éclaire sur la véritable grandeur, elle lui fait connoître que ce n'est qu'à sa foiblesse qu'il faut imputer ces dehors brillans, inventés pour le déguiser aux yeux des autres, et pour le dérober, s'il étoit possible, aux siens propres. Elle ignore l'art de se faire valoir; elle ne

pense qu'à faire le bien, et ne s'occupe pas à le faire remarquer aux autres. Elle se montre telle qu'elle est, et néglige les secours et les ornemens étrangers.

Telle est donc la noble et vertueuse simplicité, qui, non contente de conduire le cœur, et d'éclairer l'esprit, règle encore l'entérieur, dont elle écarte tout le faste ; elle se peint dans tous les traits de l'homme de bien, se fait sentir dans toutes ses paroles ; enfin, elle imprime aux moindres actions le caractère aimable de vérité, qui fait toute la sûreté et toute la douceur de la société civile.

Mais, ce qui doit les distinguer le plus, c'est la grandeur d'ame ; cette supériorité d'une âme, qui ne connoît rien au-dessus d'elle, que la raison et la loi ; cette fermeté de courage qui demeure

immobile au milieu du monde ébranlé ; cette fierté généreuse d'un cœur sincèrement vertueux, qui ne se propose jamais d'autre récompense que la vertu même ; qui ne desire que le bien public, qui le desire toujours, et qui, par une sainte ambition, veut rendre à sa patrie encore plus qu'il n'a reçu d'elle : tels sont les premiers traits et les plus simples couleurs dont nous nous servons pour tracer le tableau de la grandeur d'âme, nécessaire à ceux qui sont chargés de gouverner un peuple libre.

Leur terrible responsabilité, les travaux, les inquiétudes, qui naissent de tant de détails, de tant de devoirs, sont, sans doute, la source d'une infinité de maux occasionnés par un sang altéré, dont nous avons décrit les funestes effets dans le cours de cet ou-

vrage, et où ils pourront puiser les moyens de les prévenir, vivant avec sobriété et prenant un exercice modéré qui deviendra salutaire.

Ministre de l'Intérieur.

C'EST sur ce fonctionnaire public que le gouvernement appuie, pour ainsi dire, la gloire et la prospérité de l'intérieur. S'il est né avec des lumières, des intentions bienfaisantes, il peut ressembler à Mercure protecteur des Arts et du Commerce, et semer sur ses pas la félicité et le bonheur.

Dépositaire du bien des pauvres, tenant en ses mains tous les ressorts qui peuvent animer les arts, l'industrie, le commerce, l'agriculture, les travaux particuliers, qu'exigent cette infinité

de branches qui tiennent à son administration ; tant d'occupations importantes ne peuvent que porter atteinte à son repos, et jeter dans ses esprits, ces principes de mélancolie, qui versent dans nos corps ce poison lent et funeste, dont les effets sont souvent mortels.

Si les passions, si les travaux forcés ont leur danger, à coup sûr, chez un ministre de l'intérieur, on verra se réunir tous les sentimens, toutes les inquiétudes qui concourent à faire naître le germe des maladies les plus aigues et les plus dangereuses.

Pour être pénétré de cette grande vérité, que l'homme expérimenté se transporte un instant auprès de ce ministre : il le verra, bien moins effrayé de sa responsabilité, que des objets importans qu'il doit surveiller, et porter à chaque instant des

regards inquiets sur tout ce qui l'entoure. La moindre négligence dans ses bureaux, peut réduire au plus grand désespoir une famille nombreuse et privée de toute ressource. Cette même négligence peut éteindre l'énergie de cet excellent artiste qui se lasse d'aller tous les jours s'humilier devant certains subalternes orgueilleux. En effet, un nouveau Phidias, un nouvel Apelle, un autre Homère, etc. croyoient trouver un Mécène moderne, et voir revivre le siècle d'Auguste; ils n'ont pu parvenir auprès du ministre; ce n'est que long-tems après que ce dernier a su leurs infructueuses tentatives, pour parvenir à lui communiquer un plan utile. Ce ministre gémit secrettement de trouver des obstacles qui entravent ses vues bienfaisantes. L'importance et la multitude d'af-

faires qui dépendent de lui, en employant tous les instans de sa journée, et suffisant à peine pour jeter un léger coup-d'œil sur une administration aussi vaste, on peut penser que la nuit bien loin de verser un baume salutaire dans ses veines, ne l'entoure que d'images tristes. Tout l'agitera, l'inquiétera : tantôt il croira voir une foule de malheureux implorant des secours ; il les verra peut-être prêts de succomber sous le poids de l'indigence: tantôt les arts éplorés lui demandent compte de ses veilles ; une foule d'ouvriers qui attendent leur existence de la régénération du commerce, font entendre dans leurs tristes réduits leurs plaintes ; leurs murmures retentissent sans cesse autour de lui, et troublent à chaque instant son sommeil.

Loin de lui cet endurcissement

si fatal à sa patrie; l'intrigue, l'erreur veillent, il est vrai, dans son antichambre : mais son zèle, son amour pour le bien public déjoueront toujours une partie de leur ténébreuse politique, et peu-à-peu il parviendra à s'éclairer du flambeau de la justice.

Une pareille fonction mérite sans doute le regard de la médecine. Mais que prescrire à des hommes à qui le repos seroit souvent le seul remède qui pût leur convenir? repos qu'il ne leur est pas permis de prendre sans blesser les intérêts de la chose publique. On ne peut que leur prescrire un régime de vie, qui préviendra toutes les maladies qui pourroient leur survenir, tant à raison de leur travaux, que des désagrémens qui en naissent. La sobriété la plus sévère est le seul moyen d'éviter les maladies dont ils sont menacés.

Ministre de la Police-Générale.

CETTE fonction est l'une des plus importantes de l'état, par rapport à la surveillance active que doit exercer celui qui en est pourvu, sur une population de trente-six millions d'individus, et surtout dans le moment d'un gouvernement naissant.

Sous le gouvernement monarchique cette place n'existait pas : chaque ville avoit son lieutenant de police particulier ; cette place entraînoit peu d'inquiétude dans une petite commune, où le moindre scélérat étoit signalé, pour ainsi dire, dès son enfance, et où l'on n'avoit tout au plus que quelques brigands passagers à appréhender ; mais dans Paris il étoit très-difficile de faire un bon choix,

vu les connoissances locales, l'intelligence et la sagacité que devoit posséder celui qui en seroit pourvu. Ainsi Paris demandant un citoyen très-éclairé, très-actif dans cette place, à plus forte raison est-il nécessaire maintenant qu'il se trouve surchargé par l'immense fardeau ajouté à cet ancien ministère.

Malgré toutes les lumières qu'exige un pareil emploi, souvent l'homme le plus zélé et le plus capable d'une aussi pénible fonction, doit nécessairement éprouver mille inquiétudes, en voyant sa réputation en proie à une foule d'agens subalternes, dont un grand nombre n'ont d'autres moyens de s'attirer ses regards qu'en faisant parade d'un zèle outré, et qui peuvent mettre quelquefois sous ses yeux des rapports controuvés, lui présenter des listes d'individus *dont il est*

urgent de s'assurer, sans quoi la chose publique est en danger, faits souvent faux, et dont néanmoins ils certifient la vérité.

Première source d'inquiétudes chez un ministre honnête homme qui veut fournir sa carrière en tenant toujours la balance de Thémis. S'il passe ensuite à sa correspondance, outre l'ennui qu'elle lui inspire, il y trouve encore d'autres rapports de la part de quelques autorités constituées, qui portent l'empreinte de l'ignorance ou de la passion, et qui souvent sont tellement contradictoires qu'ils achèvent de le plonger dans une indécision affligeante.

Ne marchant qu'à travers les épines dont est parsemé son ministère, à peine l'heure des bureaux est arrivée, que les chefs de chaque division lui apportent leur travail. Au milieu de la mul-

tiplicité des affaires qui l'entourent, il est quelquefois forcé de donner sa signature sans pouvoir prendre connoissance d'une partie des rapports qui lui sont soumis.

On peut donc dire que son existence politique n'est qu'un composé de dégoûts et d'amertume. Faut-il résumer les renseignemens qu'il a reçus et en faire un rapport au Directoire, n'a-t-il pas à redouter les contradictions avec ceux qui seront parvenus à ces premiers magistrats de la république ; contradictions qui ne laissent pas que d'avoir lieu dans plusieurs circonstances, et qui ne servent qu'à augmenter ses dégoûts, en lui inspirant de la défiance pour tout ce qui l'entoure.

Si les journées sont fatiguantes pour lui, tant à cause de l'immensité de ses travaux, que par rapport à tous les désagremens qui

en sont la suite, il ne faut pas croire que la nuit verse jamais quelque baume dans ses sens agités. C'est dans le silence de la nuit, que ses travaux de la journée se retracent à son imagination, que son esprit se dépeint combien sa position est souvent critique. Il a signé nombre de mandats d'arrêts; l'humanité et la justice plaident à son tribunal la cause de ces malheureux, contre lesquels la passion auroit cherché à le tromper pour lui arracher son consentement et les plonger dans les fers. Il verroit leur famille éplorée ; c'est un enfant dès le berceau .... Il éprouve des palpitations ; il sent un malaise ; la fièvre l'agite et le prive du sommeil : s'il s'endort, son sommeil sera léger : s'il n'est agité et troublé par des rêves effrayans, il est encore exposé souvent à un réveil

réveil brusque, lorsqu'un courrier arrive chargé de dépêches importantes. Arraché au sommeil en sursaut, accablé de lassitude, éprouvant un malaise cruel, surtout s'il s'est couché avec un estomac travaillé par le poids et l'âcreté des alimens, dont l'agitation qu'il a éprouvé, ont empêché la disgestion : ses forces, lors de ce réveil, n'étant pas réparées, ses nerfs s'irritent et s'usent, son sang s'épaissit, s'enflamme; chaque nuit prend un peu sur sa santé, et fortifie le germe de quelque maladie.

Tant d'inconvéniens ne peuvent offrir que des résultats funestes à la santé : ils peuvent causer l'apoplexie, l'ophtalmie, l'esquinancie, troubler la digestion, accumuler les humeurs dans les intestins, d'où naissent des coliques, des diarrhées, et des

dissenteries ; et l'humeur passant dans le sang, peuvent donner lieu à toutes les maladies.

Le régime qui convient à un ministre de la police-générale, pour prévenir de si fâcheux accidens, consiste d'abord à se lever à six heures du matin; il travaillera seul dans son cabinet jusqu'à huit heures ; il prendra alors un peu de thé au lait, et pourra donner, s'il le juge à propos, audience à ses subalternes. Avec un déjeuner aussi léger, le genre nerveux sera moins irrité chez lui par certains rapports fastidieux qu'il est exposé d'entendre. Sur les onze heures il pourra manger un peu de vermichel, avec un demi-verre d'excellent vin. Il conservera par ce moyen toute sa présence d'esprit pour donner ses audiences publiques, ou vaquer à d'autres soins aussi précieux.

Son dîner se fera toujours à la même heure ; il sera composé de peu de viandes ; il évitera sur-tout les ragoûts ; les légumes seront plus salubres ; il évitera le café, les liqueurs, et usera sobrement d'un excellent vin vieux ; il évitera de parler pendant le repas, de tout ce qui concerne son état : il se choisira une société peu nombreuse, mais d'une gaîté naturelle.

Après son dîner, il prendra l'air pendant une couple d'heures, mais à pied. A son retour de la promenade, il peut se remettre au travail depuis huit heures du soir jusqu'à dix heures ; son souper ne doit être qu'une légère colation, composée de fruits cuits ou d'œufs frais ; sa boisson sera du vin extrêmement trempé. Avec un pareil régime, il jouira d'un sommeil tranquille, et con-

servera toute la présence d'esprit qui lui est nécessaire pour vaquer aux travaux importans du lendemain.

Ministre des Finances.

UNE grande comptabilité de fonds, d'où dépendent la sûreté et la prospérité d'un état, entraîne avec elle beaucoup de désagrémens : ce dépôt si précieux, objet des desirs de la plupart de ceux à qui la manutention et la garde en sont confiés. Dépositaire en un mot de la fortune publique, et tenant pour ainsi dire en main les rênes de l'administration civile et militaire, de quelle crainte ne doit-il pas être assiégé, s'il voit les versemens ou retardés ou incertains ; s'il a par de faux calculs compro-

mis les contribuables, ou fait manquer les mesures du gouvernement ; s'il lui a fait perdre son crédit? Un ministre honnête homme est toujours jaloux de conserver sa réputation dans une place si délicate, qui par la multitude de ses détails, de ses calculs, qu'il ne lui est pas permis de vérifier, et dont néanmoins toute la responsabilité pèse sur sa tête. Ces objets exigent une application continuelle, qu'appésantit sans cesse, la tristesse occasionnée par le manque de moyens, la résistance des obstacles, le peu de succès des mesures souvent les mieux combinées, sont peu favorables à la santé, quand elles deviennent entre les mains d'un ministre probe et laborieux, un emploi et non un titre.

Cette tristesse occasionne un relâchement général dans toutes

les fibres ; les mouvemens languissent, la digestion et la nutrition ne se font plus, les humeurs croupissent et s'épaississent dans tous les viscères ; il se forme des obstructions, des squirres, des calculs biliaires : il en résulte souvent la jaunisse, l'hydropisie, l'hypocondrie, les maladies soporeuses.

Les effets d'une forte tristesse qu'il peut éprouver, sont mortels. L'histoire nous en fournit plusieurs exemples : *Adraste* mourut au retour du siége de Thèbes, en apprenant la mort d'*Agyalée* son fils : la nouvelle de celle du prince Noir, tua *Edouard III*, son père. Tout le monde sait que *Devic* passant dans la rue de la Ferronerie, deux jours après l'assassinat d'*Henri IV*, à qui il avoit donné les plus grandes preuves de fidélité et d'attache-

ment, fut si saisi de douleur, qu'il tomba mort subitement.

Sans doute l'homme probe, placé à la tête de cette administration, inspiré par l'amour du bien public, éprouvera à la vue de certains revers inopinés, qui contrarieront ses affections, un sentiment si douloureux qu'il peut en résulter des angoisses mortelles. Que sera-ce, si méprisant un régime sobre, les événemens fâcheux attachés à son ministère, le trouvent avec un estomac trop surchargé de viandes, de vins de toutes espèces, de café et de liqueurs différentes? La plus cruelle des indigestions, peut opérer sur-le-champ, et avec violence, ce qu'une trop grande affection ne feroit qu'insensiblement. D'ailleurs les grands emplois exposent aux passions vives et fréquentes, dont le

moindre effet est de jeter le germe d'une foule de maux, de langueur, qui se développant par la suite, cause la mort, sans qu'on puisse en connoître la cause.

Ministre de la Justice.

LES lois étant le soutien et la sauve-garde de la société, le ministre chargé de ce précieux dépôt, trouvera dans son amour pour le bien public, et les difficultés réitérées qu'il éprouvera pour donner l'essor à l'administration judiciaire; une source de tourmens et d'inquiétudes, mille obstacles qui paroissent plus insurmontables les uns que les autres.

Tantôt il craint que les lois les plus propres au bonheur public, soient exécutées à contre-tems, mal

mal appliquées, et ne produisent un effet opposé à ses vues équitables. Tantôt son âme souffre en promulguant une loi sévère contre le brigandage ; en apposant sa signature pour attester l'autenticité de cette loi, il signe l'arrêt de mort d'une foule d'individus, qu'une éducation négligée conduit de crimes en crimes. La négligence, la mauvaise intention de quelques subalternes, dans l'envoi d'une loi urgente, ne peuvent-elles pas faire peser sur sa tête tous les dangers d'une effrayante responsabilité ? Ne doit-il pas aussi dans les avis qu'il donne aux autorités constituées, pour leur tracer la marche qu'ils doivent tenir dans l'exécution des lois, tellement compasser ses idées et ses expressions, qu'elles n'offrent ni obscurité ni équivoque ?

Le célèbre *Daguesseau* dit : « Rien d'aussi redoutable pour » la fermeté d'un magistrat, que » le soulèvement continuel de » toutes les passions conjurées » contre lui, environné d'enne- » mis au-dehors, et portant les » plus dangereux dans son sein : » on ne doit pas tenter un magis- » trat par l'appât grossier d'un » vil et honteux intérêt. Mais » aura-t-il la force de ne jamais » boire dans cette coupe en- » chantée, qui enivre tous les » héros de la terre ? Il ne doit » pas être du nombre de ces » magistrats qui aiment la justice, » mais qui aiment encore plus » leur fortune. Malheur au ma- » gistrat qui cherche ainsi à se » tromper ; celui qui ne se sent » pas assez de courage pour » dompter les efforts de la for- » tune, et briser les remparts de

„ l'iniquité, est indigne du nom
„ de magistrat „

Ainsi les fonctions d'un ministre de la justice sont si pénibles, qu'il doit toujours être dans une tention continuelle d'esprit. Cette agitation lui cause les mêmes maladies que nous avons déjà d'écrit à l'article du ministre de la police; en outre l'insomnie, le réveil brusque, lui attaquent les nerfs, comme nous l'avons déjà dit. Nous lui prescrirons ici le même régime que ci-dessus, seul préservatif de tous les accidens dont il est menacé.

Accusateur public.

QUELLE fonction, que celle où l'homme est obligé, pour remplir son ministère, de ne chercher et de ne voir que des coupables, de se repaître sans cesse d'idées affligeantes pour l'humanité, et, dans de certaines circonstances, trouver des crimes dans les écrits et les opinions; enfin, ce magistrat nage, pour ainsi dire, dans un cloaque hideux de conspirations, de vols et de meurtres!

Mais, se tenant en garde contre l'excès d'une rigueur inhumaine, et contre une compassion souvent encore plus cruelle, et tout occupé d'un jugement dans lequel il peut devenir aussi coupable que celui qu'il traduit au tribunal; il recueille toutes les forces de son âme, et s'affermit dans son rigide

ministère par la seule considération de l'utilité publique.

Dépositaire du salut du peuple, il croira voir toujours devant ses yeux, la patrie effrayée de l'impunité du crime, lui demander compte du sang de tant d'innocens auxquels la conservation d'un seul coupable aura peut-être été fatale.

Quoique chargé de la vindicte publique, ce n'est qu'avec crainte et horreur qu'il doit contempler le prétendu criminel qu'il a fait traduire en jugement : c'est, surtout dans cette espèce d'arêne, qu'il développe toute l'énergie et le talent dont il a besoin pour terrasser le crime audacieux.

Mais voyez aussi cet air inquiet qui se peint sur son visage, lorsque le crime s'est tellement enveloppé dans les ténèbres, que le flambeau de la justice peut à

peine y pénétrer : enfin, malgré tous les moyens que la loi lui a mis dans la main ; malgré les efforts qu'il a fait pour le démasquer aux yeux des juges, la victime lui échappe des mains ; elle va de nouveau porter le désordre dans la société ; triste pensée qui afflige son âme qui doit être amie de l'ordre. Une noire tristesse s'empare de lui, tristesse qui, comme nous l'avons déjà dit, détruit absolument l'économie animale et devient la cause la plus fréquente des maladies de langueur.

L'on ne peut mettre en doute, que le flux de tant de passions diverses joint à la forte impression qu'il éprouve, soit à la vue des crimes de tous genres qu'il a à accuser, soit dans l'horreur qu'ils lui font éprouver, et dans ce passage rapide d'une sensation

à l'autre, ne lui causent des irritations de nerfs, des maux de tête et des maux d'estomac ; son sang s'échauffe, et couve le germe des maladies les plus terribles, telles que fièvres malignes et autres inflammatoires, qui tirent leurs sources d'un sang âcre et échauffé.

On ne sauroit trop recommander un régime sobre à ces fonctionnaires publics, comme le plus sûr préservatif des maladies dont ils sont menacés ; mais ils doivent encore n'employer dans le barreau que cette éloquence mâle et simple qui s'écarte également des passions et de la vaine ambition de mériter des applaudissemens. Ils trouveront d'ailleurs dans l'article suivant, tout ce qui a rapport aux maladies dont ils sont menacés, ainsi que les remèdes dont ils pourront user.

Des Juges.

ARBITRE souverain du sort, de la fortune des autres hommes : ingénieux à chercher, à démêler l'intérêt de ses cliens; le juge n'attend pas toujours que le cris de la veuve et de l'orphelin viennent troubler son repos en implorant le secours de sa justice contre l'oppression du riche et du puissant. Son cœur entend la voix sourde de leur misère avant que ses oreilles soient frappées du bruit de leurs plaintes, et il ne s'estime jamais plus heureux que lorsqu'il peut jouir de la satisfaction d'avoir rendu justice à ceux même qui n'étoient pas en état de la lui demander.

Il se hâte de s'instruire de bonne heure des affaires dont il doit ins-

truire les autres juges, et par cette préparation anticipée, il sera toujours armé contre les sophismes de certains défenseurs ou avoués.

L'imagination du juge est dans un travail continuel : ses rapports, les plaidoyers captivent sans cesse son attention, et fixent en quelque sorte tous les esprits animaux dans le même point : alors, les autres parties du corps, épuisées pour ainsi dire de ces esprits sans lesquels il n'y a plus de vie, tombent dans la langueur et le relâchement jusqu'à perdre même quelquefois la sensibilité.

Ces esprits animaux fixés, où siège l'imagination, occasionnent par leur grande affluence, des migraines, des étourdissemens, et trop souvent l'appoplexie. Il arrive que la tête s'échauffe, des ophtalmies se manifestent : la vue s'affoiblit et souvent s'éteint.

L'estomac privé des esprits animaux qui lui sont nécessaires pour agir sur les alimens, et les triturer, ne peut plus remplir ses fonctions ainsi que les autres viscères, d'où s'en suivent de mauvaises digestions, des constipations, des engorgemens, des obstructions, des squirres au foie, à la rate, des suppressions et des rétentions d'urine, des pierres ou des graviers dans les reins, dans la vessie, une respiration pénible, une oppression de poitrine, une circulation languissante, la foiblesse du cœur, suivie de palpitations, de polipes, de syncopes; et les muscles entièrement relâchés sont hors d'état de remplir les fonctions auxquelles ils sont destinés.

Pour se mettre à l'abri de cette foule de maladies, presque incurables, le juge doit observer le

régime que nous allons lui tracer.

Il se lèvera tous les jours à cinq heures du matin, travaillera dans son cabinet pendant trois heures, les idées étant plus fraîches le matin rendront le travail plus aisé et le jugement plus sain. Avant que de se rendre à l'audience le juge déjeûnera, il mangera qnelques fruits, ou bien il prendra du thé à l'eau ou au lait; un repas de cette sorte (1), étant infiniment léger, convient parfaitement à un juge qui a besoin de toutes ses facultés intellectuelles, et que des alimens trop copieux et trop solides embarrasseroient, rendroient pesantes, par l'effet du travail laborieux et pénible de

(1) Sous l'ancien régime l'ordonnance criminelle ordonnoit aux Juges d'aller à l'audience à jeun. Les conseils de guerre ne jugeoient qu'à jeun.

l'estomac, pour en opérer la digestion. Le vin, les liqueurs, tous les breuvages capables d'agiter le sang, lui sont également contraires, ils troubleroient son imagination, que bientôt les plaidoyers finiroient par égarer.

Le juge à l'audience doit prêter aux plaidoyers une grande attention, sur-tout aux discours de certains défenseurs officieux, remplis de subtilités et de sophismes et secondés de l'éloquence qui pourroient le séduire et surprendre son suffrage.

L'audience levée, et le juge rendu chez lui, doit se mettre à table et dîner. Son repas sera frugal, il préférera les légumes à la viande, ayant soin de repousser tous ces mêts que l'art des cuisiniers habiles rend séduisans, par leurs apprêts trompeurs et assassins. Les vins trop généreux, fu-

meux ou liquoreux, ne paroîtront jamais sur sa table; il n'usera que de ces vins légers qu'il aura soin de couper avec de l'eau; et, au lieu de café et de liqueurs, après le dessert qui consistera en quelques fruits, il boira un grand verre d'eau: ainsi doit se terminer son dîner.

Après ce repas, le juge sortira de chez lui pour prendre l'air, pendant quelques heures, si le tems le permet, autrement il se rendra dans quelque société où l'on ne parle jamais d'affaires sérieuses, affaires dont il est nécessaire que son attention soit détournée, pour laisser du repos à son imagination fatiguée par le travail et l'exercice de son état.

Le juge ayant pris l'air pendant quelques heures, ou bien étant sorti de ces sociétés où son imagi-

nation se sera amplement délassée, rentrera chez lui, travaillera dans son cabinet pendant deux heures, environ, puis il mangera quelques fruits et se couchera.

Tel est le régime que le juge doit tenir pour prévenir les maladies dont il est menacé, et acquérir en même-tems l'estime et la considération par la sagesse de ses jugemens, dûs, par cette vie régulière, à son imagination toujours saine et tranquille.

Défenseurs officieux.

C'EST sans contredit la plus belle fonction que celle des défenseurs officieux, et l'état le plus libre, et l'un des plus honorables, lorsqu'ils ne font pas un trafic honteux et mercénaire de leur éloquence, et qu'ils n'obscurcissent

jamais la vérité. Mais beaucoup sont obligés de faire violence à leur conscience, en pailliant les crimes dont ils ont entrepris la défense. Il est des défenseurs officieux qui sont toujours agités par les mouvemens empruntés d'une passion étrangère, qui s'appaise et s'irrite au gré de leurs parties, et dont l'éloquence est esclave d'une expression satyrique; ce qui les rend presque toujours méprisables à ceux mêmes qui les applaudissent. D'autres mettent tant de chaleur pour faire triompher l'innocence flétrie par la calomnie, que la crainte qu'ils doivent éprouver qu'elle ne succombe sous le poids d'une horrible accusation, doit verser dans leurs âmes cette appréhension dont nous avons déjà décrit les funestes effets. Agités par tous les mouvemens que font naître l'espérance

et la crainte, leurs passions s'irritent, leur sang s'échauffe et s'aigrit, les humeurs se combattent, se mêlent et forment un ensemble qui devient par la suite la source des plus terribles maladies.

Forcés, en outre, de commenter les lois qu'ils doivent invoquer pour la défense de leurs clients, employant toutes les facultés de leur âme pour en faire une heureuse application, ce nouveau genre de travail leur échauffe encore le sang et les rend sujets à toutes les maladies des hommes livrés avec trop d'application à la jurisprudence civile ou criminelle.

On ne sauroit trop recommander aux hommes qui exercent cette profession, les boissons les plus rafraîchissantes : ils doivent pour le surplus user du même régime que les juges.

Des Employés dans les administrations, et des Copistes.

CES citoyens fixés devant un bureau, sont toujours assis; le mouvement perpétuel de la main, la tension continuelle de l'esprit, les rend sujets à plusieurs maladies : telles que les obstructions de foie, de la rate, les crudités d'estomac, la foiblesse des jambes, une stase de sang veineux, et un extérieur cachectique. Ils ont encore à craindre les migraines, les enchiffrenemens, les enrouemens, les fluxions sur les yeux.

Tous les employés doivent, avant que de partir pour leurs bureaux, prendre un consommé, et sur les midi manger un morceau de pain, boire un verre de bon vin de Bourgogne; et comme

leur appointement ne permet pas à tous d'avoir d'une bonne qualité de vin, le gouvernement leur en fourniroit à chacun un demi-septier : il leur seroit fait une retenue en conséquence.

Le dîner étant pour l'employé le seul et vrai repas qu'il prenne dans un espace de vingt-quatre heures, laisse alors l'estomac dans une inertie si longue qu'il perd de sa force, que les sucs digestifs qui se déposent par leur trop long séjour dans ce viscère, s'y altèrent de manière qu'ils ne se trouvent plus propres à opérer une bonne digestion. L'habitude d'être toujours assis, de faire un travail très-abstrait, sur-tout pour ceux qui ne font que copier ; le mouvement perpétuel de la main, la tension continuelle de l'esprit, l'impatience de voir arriver quatre heures pour aller

dîner, ce long intervalle du déjeûner au dîner ajoute encore au mauvais état de l'estomac, et de celui des liqueurs destinées à la digestion.

Ceux qui ont des signes d'obstructions dans les viscères feront usage, de tems en tems, des apéritifs, et se purgeront au printems et à l'automne. Quant à la lassitude des bras on pourra faire des frictions modérées avec de l'huile d'amandes douces, à laquelle on ajoutera une petite quantité d'eau-de-vie, pour renforcer les organes. Pour purger la tête des maux qui la menacent, on recommande tous les remèdes céphaliques; ceux, sur-tout, qui contiennent des sels volatils, comme l'esprit du sel amoniac, dont la seule odeur dissipe l'assoupissement, les masticatoires et les ptarmiques qui chassent au-

dehors les humeurs séreuses. Entre les masticatoires on pourra choisir le tabac, dont l'usage modéré peut leur être très-utile pour entretenir le ventre libre. Ils useront d'alimens doux et tempérans; ils prendront aussi quelques clystères. Pour garantir leurs yeux, ils porteront de bonne heure des conserves; ils se frotteront soir et matin les yeux avec de l'eau de puits ou de fontaine, dans laquelle on pourra verser quelques gouttes d'eau-de-vie. Ils écriront, à la lumière, avec un défensif de taffetas verd. Pour se garantir de la paralysie des mains, ils se les laveront soir et matin avec du vin aromatique, ou une eau spiritueuse quelconque.

Receveurs des Impositions.

LE receveur des impositions, qui veut faire son devoir, doit être sourd à toutes les réclamations, vu qu'il n'est chargé que de recevoir les sommes dûes par les contribuables; mais il ne peut se dispenser d'entendre les réclamations d'une foule de citoyens qui assiègent sa porte, dès le matin, et de voir la misère qui en accable une partie, dont son âme doit être affectée. Il faut néanmoins qu'il étouffe tous les mouvemens qui s'élèvent en leur faveur, qu'il arme son front d'un air sévère, et même qu'il affecte le ton le plus rude, en les sommant de payer leurs impositions dans les délais que la loi prescrit, en les menaçant d'établir chez eux des gardes pour les contraindre,

Dans la crainte d'être accusé de trop de mollesse dans son emploi, il est forcé de se faire violence à chaque instant pour que sa recette n'en souffre pas. Si à ces violentes inquiétudes on joint celles qui résultent des embarras de son bureau, où un calcul des plus abstraits l'occupe pendant plusieurs heures, on sentira facilement que toutes ces différentes occupations concourent à porter le désordre dans sa santé; l'estomac est bien loin de faire ses fonctions, son sang s'échauffe, sa tête s'appesantit et lui procure des étourdissemens, sa poitrine est opprimée, sa respiration gênée, le sang circule avec lenteur, il est sujet aux rétentions d'urine, aux obstructions et à la goutte; plusieurs sont sujets aux hémorroïdes et finissent par tomber dans l'hydropisie.

Pour prévenir ces accidens il doit prendre tous les deux jours des bains, user de bouillons rafraîchissans, et de tems à autre de petit lait. Il doit proscrire le vin de son déjeûner, qui ne doit consister qu'en un bouillon. Sur les dix heures, il pourra cependant prendre un verre de vin, avec une croute de pain. Son dîner doit être très-fugal, un bouilli, un rôti, un plat de légumes, et quelques fruits rafraîchissans pour le dessert. Le café, les liqueurs doivent être banis de sa table. Il doit éviter pendant son dîner de parler de tout ce qui a rapport à son état, crainte que les tourmens qu'il éprouve dans ses bureaux, en se repeignant trop fortement dans ses esprits, ne nuisent à la digestion. Il doit, l'après-dîner, se promener pendant une heure à pied. Quand

à son souper, il doit être des plus léger.

Des Avares et des Usuriers.

CETTE soif continuelle d'accumuler de l'or, communique son ardeur à tous les élémens qui composent notre corps. L'ambition de posséder, l'étude continuelle des moyens propres à se procurer de l'or, la crainte de le perdre, forment un concours d'inquiétudes plus pernicieuses les unes que les autres à la santé. Point de repos pendant la nuit; le moindre bruit, le moindre cris réveille l'avare ou l'usurier en sursaut, et les tiennent long-tems en proie à la terreur d'être volés et assassinés. Ils ne peuvent vaquer à aucune affaire au loin, sans donner des marques de leur impatience pour rejoindre

rejoindre leur domicile, tant ils craignent qu'on ne profite de leur absence pour leur enlever leur dépôt. Tout ce qui les entourent, parens, valets, leur porte ombrage. De-là, naissent des inquiétudes continuelles qui altèrent le sang et les humeurs, donnent lieu à la mélancolie, suite des embarras, des engorgemens, des obstructions occasionnées dans les viscères du bas-ventre, qui conduisent à d'autres maladies plus graves et presque toujours mortelles ; qu'ils préviendroient sûrement sans cette avarice et cette avidité trop cupide du gain. Ils ne sauroient donc être trop circonspects sur les remèdes qu'ils doivent employer, que la colère, des regrets, des remords, peuvent rendre infructueux dans les maladies qui en dérivent et dont nous avons déjà parlé. Il semble, que comme ils

cherchent à engloutir toutes leurs richesses, ils doivent aussi ressentir les maladies qu'elles causent partiellement par leur abus.

La méthode de vivre de ces êtres, où préside la lésinerie la plus marquée, est encore chez eux une nouvelle source de maux.

Ainsi, par cette passion outrée, la plus révoltante que l'on connoisse, ils se rendent sujets aux maladies qui naissent de la tristesse ; de la terreur et de la colère ; en outre leur estomac s'épuise par la diète forcée à laquelle leur avarice les condamne, ou par la mauvaise qualité des alimens, aux moyens desquels ils soutiennent à peine leur misérable existence.

Le meilleur préservatif qu'on pourroit leur donner, seroit d'étouffer, s'il étoit possible, cette insatiable envie d'entasser trésor sur trésor, et d'imiter en cela le

cordonnier de la fable, qui ne retrouva la gaîté si salutaire qu'en se débarassant de son dépôt. Cependant, comme il est prouvé que la soif de l'or est par elle-même une maladie incurable, nous nous contenterons de leur tracer ici un régime de vie pour les mettre à l'abri des maux qu'ils éprouvent, ou peuvent éprouver par la suite. Le plus grand nombre est sujet aux maladies hépathiques, et meurent en langueur.

Mais comment vaincre cette opiniâtre avarice, qui les porte à se refuser les choses les plus nécessaires à la vie? Cependant il est utile qu'ils se nourrissent des mêts les plus succulens, pour réparer leur tempérament épuisé par l'inquiétude continuelle qu'ils entretiennent dans leur esprit, et le jeûne auquel ils se condamnent.

Ils auront donc soin de prendre chaque jour d'excellens bouillons; ils mangeront les viandes les plus succulentes, telles que bœuf et mouton. Pour ce qui est de la volaille, ils choisiront de préférence le poulet, le faisan, le perdreau, la caille et le jeune levreau, leur fourniront aussi des mets propres à donner aux esprits une substance plus saine, et une nouvelle vigueur.

Si l'on peut obtenir de ces hommes, qu'ils prennent une fois la résolution de ne point se refuser les premiers besoins de la vie, sans doute on aura déjà vaincu en partie leur tenace avarice; alors ils se mettront eux-mêmes à l'abri de tous les maux dont ils sont menacés, et produits par la tristesse, la mélancolie, etc., qui les conduisent insensiblement aux maladies qui at-

taquent et aigrissent le sang, portent le feu dans les humeurs, et le trouble dans l'économie animale. On leur recommande aussi la propreté dans leurs alimens et leurs vètemens.

Des Financiers.

CETTE classe d'hommes ne diffère souvent des avares, que parce qu'elle ne cherche à s'enrichir, que pour augmenter ses jouissances; et elle tombe dans un vice opposé.

L'agitation continuelle dans laquelle ils sont plongés pour accroître leur fortune; la tension perpétuelle de leur esprit, pour inventer de nouveaux moyens plus prompts et plus lucratifs que les premiers, tiennent sans cesse leurs esprits en suspends; mesu-

rant leur dépense sur le gain qu'ils font, ils se présentent à un repas copieusement servi, avec des dispositions peu propres pour la digestion ; toujours promenant cette attention de l'esprit : d'où résulte la tension des fibres du cerveau et des nerfs ; ce qui produit peu-à-peu l'atonie de ces parties. De-là les migraines, les enchiffrenemens, les enrouemens, les ophtalmies.

Pour guérir la tête des maux dont elle est menacée, on leur recommande tous les remèdes cephaliques, ceux sur-tout qui contiennent des sels volatils, tel que le sel ammoniac ; ils pourront aussi user des masticatoires, et des ptarmiques, qui chassent au-dehors les humeurs séreuses.

Mais des hommes voluptueux, avides de jouissances, sortant d'un repas des plus somptueux,

l'estomac rempli de viandes de toutes espèces, de poissons, de pâtisseries, de café, de liqueurs des plus fortes, outre les crudités que cette énorme quantité de mêts leur cause, ne craignent pas de voler dans les bras d'une concubine; et là, cherchant à provoquer les ardeurs de la volupté, ils achèvent de porter le trouble dans leur estomac; la digestion troublée leur cause tous les accidens dont il a déjà été question plus haut.

Ils ont aussi à craindre les effets de ce desir ardent pour acquérir la fortune. Il tient l'âme dans une agitation continuelle, qui seule suffiroit pour détruire la santé; et ce qui agrave le danger des impressions fâcheuses qui en naissent, c'est souvent la nécessité de se contraindre. Les passions fortes peuvent engen-

drer des convulsions ; elles attaquent le genre nerveux avec force et produisent le germe des maladies les plus graves, les plus aigues, et les plus dangereuses.

La joie qu'ils éprouvent à la vue d'un succès inopiné, est également contraire à la santé ; cette passion a même eu ses victimes, comme il a déjà été dit dans cet ouvrage. Nos nerfs ne sont pas faits pour supporter les extrêmes, et vraisemblablement ceux du cœur sont attaqués, et souvent ils se paralisent. Notre siècle ne manque pas d'exemples d'une infinité de gens, à qui une fortune inespérée a porté le coup de la mort ; tandis qu'ils en attendoient toutes les commodités de la vie, d'où ils faisoient dépendre leur bonheur.

Des ouvriers qui travaillent dans les mines.

DEUX causes principales ſont naître les maladies dont sont attaqués les mineurs. La première et la plus commune, c'est la mauvaise qualité des substances qu'ils travaillent ; les exhalaisons nuisibles qui s'en élèvent portent avec elles différentes maladies dans les viscères, où elles s'insinuent. La seconde cause doit être rapportée aux mouvemens violens et déréglés, aux situations gênantes et extraordinaires que beaucoup d'ouvriers donnent à leur corps ; elles y font naître, quoique lentement, des maladies dangereuses. Nous traiterons d'abord des substances nuisibles que travaillent les mineurs.

Dans l'énorme profondeur où

ils travaillent, une infinité de vapeurs mortelles s'exhalent des filons métalliques; les maladies qui en résultent sont pour l'ordinaire, l'asthme, la phtisie, l'apoplexie, la paralysie, la cachexie, l'enflure des pieds, la chûte des dents, les ulcères de gencives, les douleurs et les tremblemens de membres. L'air porte avec lui les particules minérales dont il est infecté; elles pénètrent leurs poumons et leur cerveau, elles exercent leur première action sur leur tissu, et sont bientôt reçues dans les organes vitaux, dans le cœur et les vaisseaux; elles se mêlent au sang, altèrent la nature du cerveau et du suc nerveux, et produisent, par cette altération, les tremblemens, les stupeurs et les autres maux déjà détaillés.

Parmi les diverses espèces de mines, les unes sont humides et contiennent de l'eau dans leur

profondeur; les autres sont sèches et sans eau : le feu est quelquefois nécessaire dans ces dernières.

Dans celles qui contiennent une eau stagnante, les jambes des mineurs sont affectées par les vapeurs épaisses et vireuses qui s'en exhalent ; souvent quand des pierres détachées par les coups de pioche tombent dans ce cloaque, l'odeur infecte qui s'en élève renverse subitement les ouvriers. Dans les mines sèches le feu dégage des matières métalliques un gaz empesté, dont il augmente l'énergie par le mouvement qu'il lui communique.

Parmi les exhalaisons minérales, si funestes aux ouvriers, on distingue le feu brisou, terou, ou feu sauvage, le ballon et la mouphette ou pousse.

Le feu brisou sort avec sifflement des souterreins, et paroît,

dans les mines, sous la forme de toiles d'araignées; si cette vapeur rencontre les lampes des ouvriers elle s'allume avec une explosion très-violente. Pour en prévenir les effets, un homme couvert de linges mouillés, et armé d'une longue perche au bout de laquelle est une lumière, descend dans la mine, se couche à plat-ventre et enflamme le feu brisou, en y présentant sa torche. Après cette opération les ouvriers peuvent travailler en sûreté.

Le ballon est la plus singulière et la plus dangereuse des exhalaisons: c'est une poche arrondie suspendue en l'air, formée par une vapeur circonscrite; quand les ouvriers l'apperçoivent, ils n'ont d'autre ressource que dans la fuite; si malheureusement il crève, avant qu'ils aient pu se soustraire à son action, elle suf-

foque subitement tous ceux qui se trouvent dans la mine.

La mouphette est une vapeur épaisse qui règne, sur-tout en été dans les mines. Les mineurs sont avertis de sa présence lorsque la lumière de leur lampe diminue : ils se sauvent au plus vîte. Le mal le plus léger que la mouphette puisse occasionner, est une toux convulsive qui les conduit à la phtisie ; souvent ils tombent évanouis en se sauvant : on les retire alors, on leur fait avaler de l'eau tiède avec de l'eau-de-vie, ils vomissent beaucoup de matières noires.

Les mines les plus dangereuses sont celles de mercure ; ses miasmes, les plus grands ennemis des nerfs, occasionnent dans les membres des ouvriers des tremblemens convulsifs, qui les rendent sujets à la paralysie et aux vertiges.

Le gaz métallique produit par les métaux, attaque les poumons, et produit une espèce d'asthme, c'est une maladie des plus terribles, qui cause des obstructions occasionnées par les épaisses fumées métalliques. Pour la cure de cet asthme, on emploie les mercuriaux, l'antimoine diaphorétique.

La toux et le tremblement qui accompagnent cette maladie se guérissent par des décoctions sudorifiques, faites avec la racine d'acrus, de grande bardane, de glouteron, le lait mêlé avec la décoction de bois de squine, les eaux minérales sulfureuses.

Dans les mines de vitriol les ouvriers sont ordinairement atteints d'un étouffement violent. L'eau vitriolique est une eau verte qui distille du rocher dans une espèce de lac, d'où les ouvriers la tirent et la portent dehors avec

le plus de vîtesse possible. La vapeur acide qui s'exhale de cette eau, affecte les poumons et cause les étouffemens les plus violens.

Ce ne sont pas là les seules maladies qui attaquent les mineurs ; les mains, les jambes, les yeux, la bouche s'en ressentent. C'est, sur-tout, dans les mines de Pompholix noir, où les bras, les jambes des mineurs, sont rongés d'ulcères jusqu'aux os.

Le mal le plus terrible, dans les mines, est ce qu'on appelle les pestes animées. Ce sont de petits insectes assez semblables à des araignées. Ces animaux vivent principalement dans les mines d'argent. Les mineurs qui s'assoient dessus, sans précaution, en sont piqués dangereusement. Les maîtres des mines pour corriger l'air infect et mal sain des vapeurs métalliques, ont cou-

tume d'y renouveler l'air, par le moyen des soufflets et des ventilateurs. Ils garantissent aussi les mains et les jambes des ouvriers par des gants et des espèces de bottes.

Pour remédier aux différens maux des mineurs, on emploie une liqueur qui se prépare de la manière suivante : on distille un mélange d'huile de tartre, de laudanum et d'huile de vitriol. Le produit de cette distillation doit se prendre à la dose de trois gros.

Kirker loue également le bon vin, et les bouillons gras, pour prévenir les maladies énoncées ci-dessus ; et pour les guérir, il prescrit le baume d'ortie et celui d'aimant ; il conseille aussi d'assaisonner les alimens des mineurs, de nître et de sel extrait de l'alun.

Juncken propose l'esprit de sel dulcifié, pour détruire l'effet pernicieux

pernicieux des vapeurs métalliques dans l'érosion de la bouche, du gosier et des gencives ; les gargarismes préparés avec du lait pourront absorber les particules métalliques, et adoucir leur action corrosive.

On recommande beaucoup le beurre à ceux dont les mains et les jambes sont endommagés dans les mines de plomb.

Pour ce qui est de l'asthme, produit par les vapeurs métalliques : on recommande le mercure doux, le turbith, les cathartiques, l'antimoine diaphorétique, le bézoardique solaire.

Les vapeurs minérales sont aussi très-nuisibles aux yeux des ouvriers. Une ophtalmie, qui avoit résisté à tous les remèdes ordinaires, a été guérie par les remèdes minéraux employés à l'intérieur. On loue beaucoup les

collyres faits avec l'écaille de cuivre (car on remarque que ceux qui travaillent dans les mines de cuivre n'ont jamais la vue affectée).

Celse parle aussi du collyre, composé d'écaille de cuivre, de safran et de tutie. On peut encore faire entrer le nître dans cette composition, puisque les salpétriers, n'ont jamais mal aux yeux.

Les mêmes maladies attaquent ceux qui travaillent aux environs des mines, et tels que ceux qui les manient, les tsansportent, les grillent, les fondent, et les affinent. Au bout d'un tems, plus long, il est vrai, à cause de l'air plus libre qu'ils respirent, les vapeurs métalliques les rendent asthmatiques. Ils sont sujets aux maladies de la rate, et presque lethargiques : enfin, ils tombent

dans le marasme. Hypocrate dit que celui qui travaille les métaux, a l'hypocondre droit gonflé, la rate grande, le ventre tumefié, dur; il a la respiration difficile, la couleur pâle et livide, et il doit craindre les rècivives dans le genou gauche. On leur administre les mêmes remèdes qu'aux mineurs; seulement on les leur donne à plus forte dose.

Des Doreurs.

Les doreurs en or moulu ou en vermeil doré se servent de l'or amalgamé avec le mercure. Quand il est étendu sur la pièce à dorer, on le chauffe sur une poële grillée. Le mercure alors se volatilise. Cette opération est la plus funeste pour les doreurs; ils ne sauroient prendre trop de précautions pour

s'en garantir, en travaillant dans des endroits vastes, élevés, et aérés. Une partie des vapeurs pernicieuses qu'ils avalent, malgré le soin qu'ils ont de détourner la tête, les rendent en très-peu de tems sujets à l'asthme, à la paralysie, aux vertiges; ils éprouvent des tremblemens de mains et du col, leurs dents tombent, leurs jambes sont mal assurées: enfin, ils sont attaqués de tremblemens universels, et de la danse de saint-Guy. Les uns deviennent sourds et muets. Un de ces malheureux qui ne s'étoit pas assez précautionné contre les fumées mercurielles, fut attaqué d'un vertige très-violent, d'un serrement de poitrine très-considérables, d'asphixie, son visage étoit cadavéreux, ses membres étoient agités de convulsions, et on le croyoit mort, lorsqu'on lui admi-

nistra une décoction de la racine de pimprenelle et de saxifrage qui le fit suer et le rendit à la vie.

Dans les autres maladies qui peuvent attaquer les doreurs, causées par la langueur que le mercure imprime, sur-tout dans le sang qu'il coagule, on emploie toutes les eaux cordiales spiritueuses. l'esprit de vin lui-même; on fera usage aussi avec succès de l'esprit de sel ammoniac, de térébentine, le pétréole, les sels volatils, ceux des cornes de cerfs, de vipère et autres remèdes de cette nature.

On préférera les décoctions de plantes alexipharmaques de chardon beni, de scordium, de scorsonère, et d'autres semblables, à leurs eaux distilés.

Falloppe propose la poudre et les feuilles d'or, comme le plus

prompt à s'unir au mercure, et en arrêter les mauvais effets.

Lister loue beaucoup la décoction de Gayac. Poterius recommande les fleurs de soufre infusées dans du vin : quand l'abondance des humeurs exige la purgation, il leur faut des médicamens beaucoup plus actifs. Les remèdes antimoniaux réussissent très-bien ; mais la saignée est pernicieuse, attendu que les humeurs ont besoin d'être mises en mouvement plutôt que d'être rallenties.

Potiers de terre.

LES potiers de terre, se servant de plomb calciné et pulvérisé pour vernir leurs vaisseaux, avalent les vapeurs vénéneuses de plomb, qui leur font bientôt res-

sentir les maux qu'elles ont coutume de produire. Leurs mains tremblent, ils deviennent paralytiques, sujets aux maladies de la rate, assoupis, cachectiques, ils perdent leurs dents, presque tous ont le visage plombé, et cadavéreux. La guérison de ces ouvriers s'opère par les remèdes palliatifs et adoucissans. On emploie avec succès les purgatifs mercuriels: le mercure doux avec un électuaire lénitif pendant plusieurs jours, ainsi que les frictions répétées des pieds et des mains avec le pétréole. Pour désobstruer leurs viscères, on préfère aux autres martiaux la limaille d'acier infusée dans le vin avec de la canelle,

Des Potiers d'Etain.

LES potiers d'étain sont sujets aux mêmes maladies que les ouvriers en plomb. Il faut d'abord avoir égard à leur poitrine : car ils se plaignent principalement de difficultés de respirer et d'étouffemens. On les traitera comme ceux qui ont l'asthme. On éloignera tous les remèdes desséchans employant par préférence le beurre le lait, les émulsions d'amandes et de semences froides, la tisanne d'orge, etc.

Des Verriers, et de ceux qui travaillent dans les glaceries.

LES verriers qu'un feu ardent brûle et desséche, sont maigres, secs,

secs, et leur sang est dans un état d'épaississement considérable. Ils sont très-sujets aux maladies de poitrine. Passant rapidement d'un endroit très-chaud à un endroit plus froid, ils sont attaqués de pleurésie, d'asthme et de la toux chronique. Pour prévenir ces maux, il est utile qu'ils fassent usage d'eau de guimauve et de tous les délayans possibles. Comme ces ouvriers sont toujours dans un état fébrile, ils doivent faire usage d'une boisson très-bonne et peu dispendieuse, c'est l'eau mêlée d'un peu de vinaigre. En étanchant leur soif, elle appaise la fougue des humeurs, les entretient dans cet état de fluidité nécessaire pour une bonne santé. On observe que les excès en tout genre leur sont singuliérement pernicieux.

Quand aux ouvriers occupés

aux glaces, ceux qui donnent le tain, deviennent souvent apoplectiques. Leur guérison est la même que celle des ouvriers qui travaillent aux métaux.

Ceux qui font les verres colorés, se servant de borax calciné, d'antimoine et d'une certaine quantité d'or qu'ils réduisent en poudre, et mêlant avec du verre pulvérisé ; ils avalent des vapeurs nuisibles, qui souvent les suffoquent, ou qui, par la suite des tems, leur font naître des ulcères dans la bouche, l'œsophage et la trachée-artère ; et enfin, les rendent poumoniques. On leur administre les mêmes remèdes qu'aux ouvriers ci-dessus.

Des Peintres.

LES peintres sont sujets aux tremblemens des membres, à la

cachexie, la noirceur des dents, la pâleur du visage, la mélancolie et la perte de l'odorat. Ces différentes maladies tirant leur origine des métaux dont ils se servent pour leur couleur, doivent être traitées comme celles déjà indiquées.

La plus terrible maladie à laquelle ils sont sujets, c'est la colique de plomb. Elle s'annonce par des douleurs vagues de ventre, des inquiétudes et des tressaillemens convulsifs. La constipation, les douleurs d'estomac, les vomissemens, la pâleur du visage accompagnent aussi cette période. Les malades ont la tête lourde et souffrante, les yeux égarés. Ils perdent quelquefois l'usage de la raison. Bientôt la douleur de ventre augmente et se fixe vers le nombril, qui est retiré et profond. Souvent cette

douleur est si vive, que les malades se roulent sur leurs lits, en jetant les hauts cris. Il semble alors qu'une compression violente diminue leurs maux. A cette époque, les urines et les excrémens sont retenus; l'ânus semble remonté et fermé spasmodiquement. Il survient aussi des convulsions, la perte de la vue et de la voix, quelquefois même des accès épileptiques. Pendant ce tems, le pouls est ondulant et presque naturel. Si les malades ne sont promptement secourus, les extrémités supérieures se paralysent, les doigts deviennent crochus, et ces accidens secondaires semblent être la crise de la colique. D'autrefois, lorsque le mal empire, les malades meurent dans des douleurs effroyables.

On traite cette maladie par la méthode forte, dont voici le pré-

cis : on donne au malade un lavement purgatif; dix heures après on lui en donne un autre, composé de parties égales d'huile de noix et de vin rouge. Le lendemain on lui administre la tartre stibié à forte dose, proportionnée cependant à son âge, ses forces et son tempérament. Le soir il prend un bol de thériaque avec un grain d'opium, que l'on continue le troisième jour. Le quatrième on le purge avec un fort purgatif, et on le met à l'usage d'une tisanne sudorifique. Si la colique ne cède pas à ce premier traitement, ce qui est très-rare, on le recommance. La paralysie qui succède souvent à cette maladie, se guérit par l'électricité, les purgatifs, les eaux ferrugineuses et les linimens aromatiques.

De ceux qui sont exposés aux vapeurs du soufre.

CEUX qui sont exposés à la vapeur du soufre allumé ou fondu, sont sujets à la toux, à la dyspnée, à l'enrouement, et aux maladies d'yeux. On peut se préserver de ces effets, et appaiser la toux avec du sirop de guimauve, les émulsions de semences de melon, la tisanne d'orge, l'huile d'amandes douces, et en faisant faire aux malades un usage journalier du lait dans leurs alimens.

Serruriers.

LE feu ardent qu'ils ont toujours sous les yeux, et les parties sul-

fureuses du fer rouge, qui en sortent en le frappant, irritent la membrane de l'œil, et produisent la chassie, et souvent des ophtalmies. Le lait de femme, l'eau d'orge, les autres tempérans, la saignée même lorsque l'inflammation est trop vive; tels sont les remèdes qu'on leur recommande: ils doivent aussi faire usage du petit lait, des émulsions faites avec des semences de melon, et d'une diète raffraîchissante. Ainsi que tous les ouvriers qui travaillent à un feu ardent, on leur recommande aussi la betterave pour leur tenir le ventre libre, qu'ils ont d'ordinaire très-resserré. Si leurs maux d'yeux sont opiniâtres, ils trouveront un bon remède dans l'eau où ils éteignent leur fer.

Plâtriers et Chaufourniers.

LES maux que produit le plâtre, sont différens suivant les différentes manœuvres que les ouvriers y emploient. Le plâtre crud agit différemment que le cuit; les ouvriers qui le tirent de la carrière, sont exposés à des maladies fâcheuses, produites par des fragmens déliés de la pierre à plâtre, qui s'insinuent dans leurs poumons, et dans leur œsophage. Ceux qui le calcinent ont à craindre la chaleur violente de leurs fours, et les vapeurs âcres qui s'en élèvent, et infestent tout le voisinage. Enfin, ceux qui le battent et qui le passent, sont sujets à des maux de poitrine et d'estomac, causés par cette poussière âcre et ténue, qui voltige et

remplit même les rues où ils travaillent. Ces derniers ont des maladies plus à craindre que ceux qui tirent le plâtre de la carrière, parce que cette substance saline, calcinée, acquiert une âcreté considérable, que n'a pas le plâtre crud. On emploie pour ces différentes maladies, une lessive de sarmens de vigne; l'huile d'amandes douces, et les émulsions de semences de melon, s'emploient aussi avec succès. Ces ouvriers sont exposés au dégoût, aux nausées, et à la perte de l'appétit; dans ces occasions, les purgatifs et les vomitifs sont très-utiles.

Pour ce qui regarde les chaufourniers, on leur prescrit la décoction de mauve, de violette, le beurre frais, et sur-tout le lait qui remédie si bien à la sécheresse et à l'âcreté du gosier.

Vidangeurs.

LES vidangeurs sont exposés à des maux d'yeux, causés par le gaz putride qui s'élève des fosses. Ils ont pour habitude, en rentrant chez eux, de se bassiner avec de l'eau tiède; mais si leurs yeux sont très-enflammés, s'il y a menace d'ophtalmie, il faut les saigner, et leur bassiner ensuite les yeux avec du vin blanc odorant. On en a vu attaqués d'une espèce d'asphixie: il faut alors les exposer à l'air frais, ranimer la respiration, en leur frottant les mains et les jambes; on leur fera respirer du vinaigre, des esprits volatils, et la fumée de tabac; on leur fera boire du vin, quelque infusion cordiale, de la thériaque; et dans un cas grave, dans une vraie

apoplexie, par exemple, l'émétique à grande dose, des lavemens de sel et de tabac, pourront être de très-grande utilité.

Des Foulons.

CES ouvriers, continuellement renfermés dans des ateliers très-chauds, environnés d'odeurs infectes, d'urine et d'huile pourries, et souvent à demi-nuds, deviennent presque tous cachectiques et asthmatiques ; ils sont tourmentés de toux continuelles ; leurs poumons sont obstrués par les molécules huileuses et putrides ; la masse de leur sang se gâte, les principaux viscères sont affectés par les molécules fétides, que le torrent de la circulation y entraîne. En outre les vaisseaux transpiratoires de leur peau, obs-

truée par cette substance grasse et épaisse, donnent naissance à tous les maux qui suivent ordinairement l'obstruction de cet organe universel.

On leur recommande une très-grande propreté, des frictions douces et répétées, le vinaigre respiré ainsi que le sel ammoniac. Ces préservatifs s'adressent à tous les ouvriers en laine.

Des Corroyeurs, Bouchers, Poissonniers, Chaircuitiers, Chandeliers, Marchands de fromages, Faiseurs de cordes d'instrument, et autres ouvriers de cette classe.

LES corroyeurs, les bouchers, les poissonniers, les chaircuitiers, les chandeliers, les marchands de fromages, et les faiseurs de cordes d'instrument, font le sujet

de ce paragraphe : leurs ateliers exhalent des odeurs fétides et très-nuisibles aux ouvriers qui y travaillent.

Ceux qui font l'huile, sont exposés à la toux, à l'étouffement, aux douleurs de tête, aux vertiges, et à la cachexie. Le fruit avec lequel on fait l'huile, d'abord broyé avec des meules, et après mis dans une grande poële de cuivre, pour les faire cuire, est ensuite mis à la presse, pour en exprimer l'huile. Pendant cette espèce de coction, il s'élève une fumée noire, épaisse, et rance, que les ouvriers avallent malgré eux. Telle est la source de leurs maladies.

Les corroyeurs qui sont occupés à macérer les cuirs des animaux dans la chaux et la noix de galle, à les fouler aux pieds, à les laver, à les nétoyer, à les

enduire de suif, sont attaqués des mêmes maladies ; ainsi que ceux qui font des cordes d'instrument.

Ceux qui font du fromage, ont aussi leurs maladies particulières, à cause de la fétidité de leur métier.

Les chandeliers, continuellement panchés sur leurs chaudières, reçoivent sans cesse par le nez et la bouche, les particules grasses et fétides, qui obstruent et embarrassent leurs poumons, et donnent naissance aux étouffemens, aux douleurs de tête, et sur-tout aux dégoûts et aux nausées.

Pour ces maladies, il faut employer les vomitifs, et principalement l'antimoine, les cathartiques puissans, les forts incisifs, particulièrement ceux dans la composition desquels il entre du vinaigre, comme l'oxymel scillitique.

On leur recommande le suc dépuré de cerfeuil, de chicorée sauvage, de mélisse, par ceuillerées, aussi bien qu'un demi-gros de thériaque, avec le suc d'une orange aigre. On leur prescrit aussi de se frotter le nez et les tempes de vinaigre des quatre voleurs, plusieurs fois par jour.

Les bouchers, sans cesse teints de sang, sont exposés à beaucoup de maladies, et sur-tout aux putrides. Il s'exhale de leur boutique, des molécules vraiment nutritives, qui portent dans leur sang une abondance de suc nourricier, que ce fluide disperse ensuite dans toutes leurs parties. Les rôtisseurs, les traiteurs, les cuisiniers, sont exposés au même inconvénient, et deviennent tous d'un embonpoint excessif.

Les bouchers sont assez souvent sujets aux lourdeurs de tête,

aux étouffemens, aux hémorragies, à l'apoplexie même. On leur prescrit la saignée de tems à autres, la diète exacte à l'approche de ces accidens; l'usage des délayans les garantiront encore plus promptement.

Lorsqu'ils éprouvent des dégoûts et des nausées, ils peuvent adopter la boisson suivante: il faut prendre des racines d'impératoire et de galanga, ratissées et coupées menu, une once de chaque; de myrrhe, d'encens mâle, un gros de chaque; de safran, un demi gros; de quinquina, de canelle en poudre, de chacun deux gros. Faites infuser le tout dans quatre livres de vin blanc, sur les cendres chaudes; passez la liqueur: on en boit un petit verre de tems en tems. Les poissonniers doivent aussi prendre les mêmes précautions.

De ceux qui vendent et préparent le tabac.

LES parties subtiles qui s'élèvent sans cesse du tabac, soit qu'on le prépare ou qu'on l'agite trop fortement, causent de violentes douleurs de tête, des vertiges, des nausées, et des éternuemens continuels; douée d'une acrimonie mordicante, cette poudre picotte la membrane délicate des poumons et de la trachée artère, arrête et engourdit les esprits animaux par son odeur vireuse, et altère en même-tems le ferment de l'estomac en émoussant son acide. On se garantit de ces mauvais effets, par le petit lait, les émulsions de semences de melon, la tisanne d'orge, et le riz cuit dans le lait. Si les douleurs de tête, et les nau-

sées, dont ils se plaignent, sont dues aux lieux clos et humides où ils se trouvent, on leur administre avec succès le vomitif, pour leur faire rendre la poussière qu'ils ont avalé.

Des Fossoyeurs.

Les fossoyeurs descendant dans des lieux infects, sont sujets à des maladies terribles, sur-tout aux fièvres malignes, à la mort subite, à la cachexie, à l'hydropisie, et aux catarrhes suffocatifs. On leur recommande de se laver toujours la bouche avec du vinaigre très-fort, et de porter toujours un sachet imbibé de vinaigre, pour rétablir leur odorat et leurs esprits. Dans leurs maladies, on les traitera avec beaucoup de ménagement ; il

faut éviter la saignée ; les purgatifs leur conviennent mieux à cause de la cacochymie putride qui leur est particulière.

Des Nourrices.

LES principales maladies qui les affectent, sont le marasme, les passions hystériques, les boutons, la galle, les douleurs de tête, les vertiges, les essouflemens, la foiblesse de la vue, et tous les maux qui attaquent leurs seins, comme la trop grande quantité de lait, son grumuellement, l'inflammation, les abcès des mamelles, les coupures et les gerçures des mamelons. Celles qui nourrissent trop long-tems, tombent dans l'atrophie et le marasme. Elles sont aussi attaquées de maladies dartreuses et de démangeaisons,

soit en touchant et en portant dans leurs bras les enfans couverts de croutes laiteuses.

Les nourrices qui sont menacées de phtisie, par la maigreur de leur corps, la perte de l'appétit, l'insomnie et la pâleur de leur teint, doivent cesser de nourrir. Il y a une espèce de phtisie, que l'on guérit en prenant du lait d'ânesse et de vache. On commence par celui d'ânesse, pour purger et évacuer les humeurs dépravées, ensuite on a recours à celui de vache, pour détruire leur maigreur.

Si les nourrices sont attaquées d'affections hystériques, par la trop grande replétion, il faut les saigner, et leur prescrire un régime anti-hystérique.

Souvent les nourrices, sur-tout celles qui ont de l'embompoint, se plaignent d'une douleur com-

pressive dans les épaules, produite par la trop grande abondance de suc laiteux. Pour la prévenir, il faut diminuer leur nourriture, et leur défendre les alimens qui forment beaucoup de lait.

Quant aux démangeaisons qui les tourmentent, et dont elles ne peuvent se garantir, puisqu'elles ont toujours entre leurs bras et contre leur sein, des enfans dont la tête est ordinairement couverte d'une croute laiteuse : on les guérira en appliquant extérieurement des anti-psoriques, que l'on préfèrera aux purgatifs, et aux autres remèdes internes qui agissent lentement, et qu'on emploie dans les maladies de la peau. On leur permettra les onctions contre la galle, sans avoir besoin de les purger; mais si cette maladie est due à une caco-

chymie, produite par l'épuisement, les remèdes ne seront plus les mêmes ; on emploira les topiques indiqués, après avoir évacué les humeurs.

Des Meûniers, des Boulangers et des Perruquiers.

TOUS ceux qui s'occupent à passer, moudre, et à paitrir la farine, ont différentes maladies à combattre ; ils respirent des particules de farine, qui fermentent avec la salive, et forment une pâte qui s'attache au gosier, à l'estomac et aux poumons : c'est ainsi que ces ouvriers deviennent en peu de tems sujets à la toux, essoufflés, enroués, et enfin asthmatiques. Ces molécules farineuses attaquent aussi les yeux, et les rendent souvent chassieux.

Ces ouvriers pourront être soulagés en se lavant souvent le visage avec de l'eau fraîche et pure, en se gargarisant avec de l'oxycrat, en faisant usage d'oxymel, et en se purgeant de tems en tems, ou en se faisant vomir lorsqu'ils sont pris de difficulté de respirer.

Ceux qui travaillent la pâte dans des lieux chauds, ont à craindre l'air extérieur, et d'être saisis subitement par le froid, ce qui donne naissance aux rhumes, à l'enrouement, et aux maladies de la poitrine, telles que la pleurésie, la péripneumonie. On rétablira la transpiration supprimée, en les faisant rester dans une chambre chaude, en leur administrant les frictions avec l'huile, et en général tous les remèdes diaphorétiques.

Les meûniers, sujets aux mêmes

inconvéniens, deviennent souvent asthmatiques et hydropiques. On leur administre les mêmes remèdes qu'aux boulangers. Les perruquiers sont aussi rangés dans la même classe.

Quelquefois cette poudre liée par la salive, forme des espèces de grumeaux, qui s'engagent et s'arrêtent dans quelques recoins des vésicules pulmonaires, causent la toux, de la douleur, des picottemens, s'y dessèchent, y acquièrent un certain degré de dureté, et produisent alors une espèce de concrétion. La toux est si violente que l'on crache le sang; il faut alors réitérer les saignées, prendre de fortes doses d'opiat, des juleps astringens, recourir à la diète blanche, au repos du corps et de l'esprit.

Des Amidonniers.

L'ODEUR qui s'élève du bled fermenté, dont on se sert pour faire l'amidon, est tellement acide, qu'elle attaque les poumons, et cause des maux de tête, et une toux très-importune, avec une difficulté dans la respiration. Il faut leur administrer l'huile d'amandes douces, les émulsions de semences de melon, la tisanne d'orge, le bon vin, l'odeur de l'esprit de sel ammoniac, les eaux thériacales.

Si malgré ces soins, ils sont menacés d'une suffocation prochaine, il faut les frotter d'eau de luce, d'eau thériacale, leur faire avaler des cuillerées d'huile d'amandes douces pour calmer la toux quinteuse qui les tient alors. On

prescrit aussi le looch suivant : prendre douze amandes douces pilées, battez-les dans un mortier, en y ajoutant par degrés d'eau commune, quatre onces ; un scupule de gomme arabique, un gros de magnésie ; ajoutez ensuite une demi-once de sirop de guimauve, et autant de diacode ; si le mal est moins grave, un bon verre de vin, un gros et demi de thériaque suffiront tous les soirs ; s'il est très-violent, une saignée diminuera aussi la force de la toux. Après ces remèdes on leur administrera les anti-scorbutiques, et la cure se terminera par les pilules suivantes : prenez deux gros de savon d'alicante, un scrupule d'yeux d'écrevisse, un demi-gros de saffran de mars appéritif, suffisante quantité de sirop d'absynthe ; faites-en des pilules du poids de six grains, et

donnez-en douze par jour aux malades, en trois fois différentes.

Des Bluteurs, Sasseurs et Mesureurs de grains.

LA poussière carieuse que font sur le bled en le rongeant, les teignes, les vers, les charansons, et autres insectes ennemis des grains : les excrémens de tous ces animaux, respirés par les ouvriers, leur dessèchent la gorge et le palais, incrustent les cavités de leurs poumons, et leur donnent une toux sèche et férine ; leurs yeux s'enflamment et pleurent, ils sont presque tous cachectiques, sujets à l'asthme, et à l'hydropisie. Pour y remédier il faut qu'ils fassent usage de tisannes, des émulsions de semences de melon, de petit lait de vache, et de décoction de mauve.

Des Carriers, des Statuaires, des Tailleurs de pierre, etc.

LES carriers, les statuaires, les tailleurs de pierre, et les autres ouvriers de ce genre, ont des maladies particulières, dont nous devons aussi nous occuper. Tous avalent en respirant des fragmens de pierre, anguleux, pointus, qui sautent sous leurs marteaux; aussi sont-ils tourmentés de la toux; quelques-uns d'entr'eux sont asthmatiques et phtisiques: joignez à cette cause la vapeur métallique qui s'exhale du marbre et du tuff, et qui attaque le cerveau.

La plupart sont attaqués de la maladie dite *de St.-Roch*. Elle commence par une toux sèche qui dure quelques mois; les malades crachent ensuite, leurs crachats

sont successivement blancs et savoneux, épais, sanguinolens et purulens. Ils ont beaucoup ou point d'oppression, de l'ardeur à la trachée artère, la voix rauque et une petite fièvre continue ; ils éprouvent un sentiment de pesanteur, le ventre est tendu ; l'appétit se conserve jusqu'à ce que la diarrhée se déclare. Alors les crachats se suppriment, les cheveux et les poils tombent, le sommeil est perdu ou accompagné de sueurs abondantes. Les malades sont maigres et semblables à des spectres, les jambes, les pieds et les mains leur enflent, et ils périssent peu de tems après cette enflure.

Il s'amasse quelquefois dans les vésicules pulmonaires de petits fragmens de pierre, qui se collent, s'aglutinent ensemble. Il n'y a aucune guérison à espérer, à

moins que la toux ne fasse rendre ces fragmens. Dans ce dernier cas il faut employer les balsamiques, le régime adoucissant et tempérant, l'air de la campagne et l'usage du lait. On peut aussi par le vomitif, arracher de l'estomac ces particules de pierre.

Des Blanchisseuses.

CES femmes ayant toujours les pieds dans l'eau, deviennent en peu de tems cachectiques, et si elles vieillissent dans leur état, elles meurent hydropiques; elles sont aussi sujettes à des suppressions de règles, qui sont la source d'une infinité de maux, ayant la mauvaise habitude d'avoir les pieds nuds, ou dans l'humidité. L'odeur de la lessive bouillante, répand des vapeurs funestes, qui leur occasionnent la toux, et des

difficultés de respirer ; les linges malsains qu'elles sont obligés de manier, leur cause des gerçures aux mains, si douloureuses, que souvent la fièvre les accompagne. On leur conseille de prendre des hardes sèches, aussi-tôt que leur ouvrage est fini, d'oindre souvent leurs mains avec l'onguent rosat, ou le beurre, d'éviter les alimens visqueux. Lorsqu'elles ont quelques maladies, comme des fièvres ou des catarres, les purgatifs puissans, les drastiques mêmes leur conviennent pour évacuer les humeurs épaisses et glaireuses qui tapissent les premières voies : on pourra aussi employer les antimoniaux, si leur maladie n'est pas aigue, aussi bien que les désobstruans, et les roborans propres à ranimer la chaleur naturelle, comme on les ordonne pour les cachectiques.

Des Liniers, Chanvriers, et de ceux qui cardent les cocons des vers à soie.

LES ouvriers qui cardent le lin ou le chanvre, respirent la poussière âcre et nuisible, qui voltige de ces matières, qui excite une toux continuelle, et les conduit peu-à-peu à une affection asthmatique.

Ceux qui cardent les résidus des cocons de vers à soie, respirant les molécules cadavéreuses des vers à soie, que la carde fait voltiger, ont une violente toux férine qui abrège leurs jours.

Rien ne paroît plus propre à émousser leur acrimonie rongeante et ulcèrante, que la diète lactée. Ils doivent aussi prendre des bouillons de mauve, de chi-

corée, de violette, ou les sucs épurés de ces plantes.

Ces ouvriers doivent souvent se laver le visage et la bouche avec de l'eau et du vinaigre, et se purger ou prendre des vomitifs, toutes les fois que des nausées, des maux de tête, des pertes d'appétit, des douleurs d'estomac les avertiront du mauvais état de ce viscère.

De ceux qui travaillent dans les Salines.

L'AIR qui entoure les salines, est si actif par le mélange des particules salines, que les ouvriers sont presque tous cachectiques et hydropiques; ils ont aux jambes des plaies d'un très-mauvais caractère; ils sont affamés et altérés au point qu'ils ne peuvent

être rassasiés, ce qui rend parmi eux les morts subites assez fréquentes. On ordonne dans ces cas les vins forts et épais, les alimens gras et huileux : s'ils sont attaqués de maladies de langueur, il faut les saigner avec beaucoup de précaution. Les purgatifs violens paroissent leur convenir. On leur donnera avec succès les vins forts, les aromates, tous les médicamens qui ont beaucoup de sel volatil, le tabac mâché, ou en décoction, et tout ce qui peut en général émousser l'acide de leur sang.

Des ouvriers qui travaillent debout, Menuisiers, Scieurs de long, etc.

LES ouvriers en bois, les menuisiers, les scieurs de long, etc. qui exercent leurs métiers debout,

sont exposés aux varices, espèce de gonflement qui doit son origine à la stagnation du sang dans les veines. Ils sont sujets en outre aux ulcères des jambes, à des foiblesses dans les articulations, à des douleurs néphrétiques, et à des pissemens de sang. Les remèdes qui rétablissent le ton des parties, tels que les frictions humides, les fomentations et les bains, leur seront salutaires.

Quelques-uns sont aussi sujets aux hémorroïdes. Ils se garderont bien de les faire passer, sur-tout si elles fluent. Une pareille suppression, peut leur donner des maladies affreuses ; il faut plutôt se faire appliquer des sangsues à l'anus, si elles étoient suprimées.

Des ouvriers sédentaires, Cordonniers, Tailleurs, etc.

LES cordonniers, les tailleurs, et autres qui travaillent assis et le corps plié, contractent des maladies particulières : la gale, la pâleur du visage, et le mauvais état de tout le corps, tels sont les accidens qui naissent du défaut d'exercice. Un purgatif pris au printems et en automne, peut empêcher qu'il ne s'amasse chez eux une grande quantité d'humeurs. Quand ils sont malades, il faut en évacuant les humeurs, avoir une attention particulière aux parties que leur métier exerce, où il se fait très-aisément des dépôts. Les tailleurs doivent exercer souvent leurs jambes, y faire des frictions avec une flanelle,

sur-tout s'ils y sentent des engourdissemens. Pour se garantir de la courbure que leur posture fait naître, ils pourront se servir du baume suivant : Prenez quatre onces de graisse humaine, de la graisse d'oie et de chapon, chacune trois onces ; deux onces d'huile de laurier ; des feuilles de sauges, de marjolaine, de sureau d'yèble, de calament, d'origan, de lavande, de chacune une poignée ; faites cuire le tout jusqu'à consomption des herbes ; coulez ensuite en exprimant, dissolvez dans une once de baume du Pérou, de l'huile de pétréole, de lavande, chacune deux gros ; mêlez pour un liniment, avec lequel il faut frotter l'épine du dos.

Des Cardeurs de matelas, des Chiffonniers, et des Couturières.

CEUX qui sont accoutumés à refaire des matelas, avalent beaucoup de poussière infecte, qui leur donne un grand nombre d'incommodités fâcheuses ; une toux très-forte, des étouffemens et des soulèvemens d'estomac. Ce qu'ils ont de commun avec ceux qui travaillent en crin.

Les chiffonniers qui amassent dans leur boutique des tas énormes de chiffons, respirent également une odeur infecte, qui leur cause des toux continuelles, des essoufflemens, des nausées et des vertiges. Les antimoniaux, les alexipharmaques, propres à combattre les venins, comme le vinaigre thérical, la thériaque, etc., leur

conviennent assez. Ils peuvent aussi se boucher le visage et les narrines avec un linge, et se gargariser avec de l'oxycrat.

Quant aux couturières, elles doivent se délasser de tems en tems, et quitter leur ouvrage de vue, crainte d'affecter trop cet organe. Elles pourront se purger souvent, mais doucement, avec l'électuaire lénitif, les pilules aloétiques, la rhubarbe, et d'autres remèdes de cette classe.

Des Portefaix, des Porteurs d'eau.

LES poids énormes qu'ils portent sur leurs épaules, leur occasionnent plusieurs maladies ; ils sont souvent exposés à se rompre quelques vaisseaux dans les poumons ; ils deviennent asthmatiques ; au bout d'un certain tems

ils deviennent bossus. Les hernies sont assez fréquentes chez eux ; ils sont très-sujets aux hémorragies, soit de la poitrine, des narines, ou des vaisseaux hémorrhoïdaux. La saignée leur convient beaucoup, ainsi que les remèdes qui nettoient l'estomac et ôtent la lassitude, comme les bains, les frictions. Leurs travaux excessifs les rendent sujets aux fièvres inflammatoires, qui les emportent en peu de tems, s'ils les négligent dans le principe.

Les porteurs d'eau qui ont presque toujours les jambes mouillées ; pour prévenir la transpiration supprimée, doivent avoir le soin de se frotter le soir avec une flanelle, en se couchant.

Des Orateurs, Chanteurs, Musiciens.

LES orateurs sont exposés à des maladies qui dépendent de leur vocation. Une déclamation forte et soutenue devient très-nuisible aux poumons, qui s'irritent, s'échauffent, s'enflamment; de-là naissent l'enrouement, les pertes de voix, les chaleurs de poitrine, la toux, les crachemens de sang, des supurations, des fièvres lentes, un affoiblissement général, enfin l'étisie ; la trop forte déclamation produit quelquefois des descentes.

Les musiciens qui sont forcés de soutenir leurs voix, pour en tirer des sons graves ou aigus, éprouvent des gonflemens de tête, des palpitations aux tempes,

etc. Les enchiffrenemens et les enrouemens sont fréquens chez eux. Ils sont aussi sujets aux hernies; presque tous périssent par des maux de poitrine, leurs poumons s'enflamment, s'ulcèrent et supurent. On leur recommande de porter un bandage; les bains d'eau douce leur conserveront la voix, ou en adouciront la rudesse, comme aussi la térébenthine de Chypre, et son sirop. Les joueurs d'instrumens, les panégyristes, les acteurs comiques et tragiques, doivent prendre beaucoup de bains, et se nourrir d'alimens adoucissans et relâchans.

Des Laboureurs et des Jardiniers.

ILS sont tous exposés aux pleurésies, aux péripneumonies, à l'asthme, aux coliques, aux érésipèles, aux auxophtalmies, aux

esquinancies, aux douleurs et à la carie des dents. Sans cesse en butte aux intempéries de l'air, aux vents différens qui se succèdent rapidement, et échauffent ou refroidissent alternativement l'atmosphère; essuyant tour-à-tour les rosées du matin, la chaleur du midi, la fraîcheur du soir, usant d'une nourriture grossière qui engendre un amas d'humeurs épaisses et glutineuses; bientôt ils ressentent un mouvement fébrile. C'est en été, surtut, qu'ils sont sujets aux fièvres plus ardentes.

Les jardiniers deviennent en outre cachectiques et hydropiques. On doit leur administrer les remèdes déjà cités pour ces sortes de maladies. Quant aux laboureurs, il faut éviter de leur prodiguer la saignée, comme aux habitans des villes, à cause de

l'épuisement de leur corps, et que leur sang étant tout gélatineux, contient peu d'esprits. Ils supportent plus facilement les purgatifs que les vomitifs. Sujets aux sueurs copieuses en hiver, comme en été, les alexipharmaques qui leurs conviennent, doivent être pris dans la classe des remèdes volatils.

Des Pêcheurs.

CES ouvriers sans cesse exposés au vent, à la pluie, aux ardeurs du soleil, toujours vêtus d'habits humides, sont sujets à toutes les maladies qu'occationne la transpiration supprimée : telles que les fièvres aigues, pleurésies, péripneumonies, la toux, la dyspnée, etc. Les poissons les plus connus dont ils se nourrissent,

leur donnent une apparence cachectique, et les fait tomber dans l'hydropisie. Leurs jambes sont aussi attaquées d'ulcères très-difficiles à guérir. Les ulcères des pêcheurs d'eau douce, sont différens; ils sont sales, dégénérant facilemens en gangréne; ceux des autres, au contraire, sont secs et livides. On emploie pour leur guérison une fomentation d'eau salée.

On leur conseille de se couvrir le plus qu'ils peuvent, de changer d'habits après leur pêche, et de se faire des frictions devant le feu; d'avoir dans leur poche une boisson faite avec une pinte d'eau et un poisson d'eau-de-vie, et d'en boire dès qu'ils sentent le froid. De prendre du tabac, et de fumer, afin de se garantir du mauvais air.

Des Imprimeurs.

Il y a deux classes d'ouvriers parmi les imprimeurs ; les compositeurs, et ceux attachés à la presse. Les compositeurs sont sujets aux maladies de la vie sédentaire. Ceux occupés à la presse sont exposés aux maux de la vie stationnaire et laborieuse. Les compositeurs ont en outre un autre malheur à craindre, ils deviennent sujets à la foiblesse de la vue, à la goutte séreine, et aux autres maladies des yeux. Ils ont encore à redouter les fièvres continues, les pleurésies, les péripneumonies et d'autres maladies de la poitrine. Les compositeurs doivent détourner la vue de tems en tems de leur ouvrage ; frotter leurs yeux avec la main, pour

exciter le mouvement languissant de leurs esprits ; les laver avec l'eau d'euphraise, de violette et d'autres semblables. Quant aux maladies aigues, on leur prescrit les remèdes d'usage : on avertit cependant les compositeurs de ne point mettre dans leur bouche les caractères dont ils se servent pour la composition ; à la longue il peut s'amasser, dans leurs intestins, une assez grande quantité de particules de plomb, pour leur causer tous les maux que ce métal a coutume de produire. Ceux qui travaillent à la presse, doivent se frotter les bras avec de l'huile d'olive, et éviter toutes espèces d'excès.

Des Confiseurs.

LES confiseurs ont à craindre les vapeurs du charbon, des vais-

seaux sur lesquels ils préparent leurs drogues ; et enfin, celles du sucre blanc, qu'ils emploient, qui exhalent des vapeurs corrosives. Toutes ces exhalaisons combinées, affectent dangereusement le cerveau, les yeux, et, sur-tout, la poitrine : leur tête est douloureuse, leurs yeux sont picotés et irrités par les vapeurs ignées ; ils s'enflamment et rougissent ; la respiration est aussi blessée par l'air saturé des particules âcres qu'ils avalent en travaillant. On leur recommande d'avoir un laboratoire vaste et élevé, de se laver le visage avec de l'eau fraîche, de respirer un air frais, et de se gargariser la bouche avec de l'eau et du vinaigre.

Des Tisserands, et des Drapiers.

TOUTES les parties du corps étant exercées à ce métier, il est assurément très-pénible. Les tisérans sont tourmentés d'une lassitude extrême. Ils emploieront avec avantage les frictions légères avec de l'huile d'amandes douces, sur les bras et sur les jambes. Les drapiers qui respirent une odeur infecte, provenant de la laine, imprégnée d'huile, auront le soin de se laver les bras, les mains et les jambes avec du vin chaud. Dans leurs maladies, ils supportent difficilement la saignée ; ils doivent user d'alimens nourrissans, et éviter tous excès.

Des Ouvriers en cuivre.

TOUS les ouvriers en cuivre, tels que les chaudronniers, assis par terre, et le dos courbé, battent le cuivre d'abord avec des maillets, puis avec des martaux. Ce bruit affecte leurs oreilles et leur tête, ce qui les rend sourds, ou leur donne au moins beaucoup de dureté ; ils avalent en même-tems beaucoup de particules de cuivre. Quant à leurs oreilles, ils feront très-bien de les boucher avec du coton imbibé dans de l'huile d'amandes douces. Pour corriger l'âcreté qui affecte les poumons, on emploiera avec succès les émulsions d'amandes douces, de semences de melon, de courge dans l'eau de

violette, le petit lait de vache et les alimens préparés avec du lait.

Ouvriers en bois.

Si l'on excepte le bois de cyprès, dont l'odeur forte donne mal à la tête à ceux qui le travaillent, tous les autres bois ne sont point nuisibles à la santé, si ce n'est la pouissière qui se précipite dans les yeux et dans la bouche, et qui enflamme ces parties. On leur conseille de se laver les yeux avec des adoucissans, tels que l'eau d'orge, de violette et de lait de femme. Quant à la fatigue qu'ils peuvent éprouver, ils emploieront les frictions douces avec l'huile.

Des Cureurs de Puits et d'Egouts.

LES maladies qui les attaquent ordinairement, sont celles de la poitrine, telles que les fluxions et les inflammations. La plupart sont cachectiques; on emploiera avec succès, les frictions répétées sur tout le corps, l'onction d'Aëtius, les ventouses séches, le bain des bras et des jambes dans du bon vin, dans lequel on aura fait infuser des feuilles de sauge, de lavande, de fleurs de romarin, et d'autres aromates; ce qui rétablira dans leurs maladies lentes et aigues, la transpiration arrêtée par l'humidité, et la puanteur des lieux infects. On leur ordonnera des ventouses scarifiées au dos; on épargnera leur sang, préférant à la saignée, l'ap-

plication des sangsues hémorroïdales ; on les purgera légèrement et à plusieurs reprises.

Des Chasseurs.

LES chasseurs de profession, sont ordinairement attaqués de différentes maladies aigues, suivant les saisons de l'année. En été, leur bile rendue très-âcre, par le soleil, la soif et la faim qu'ils souffrent, les rendent sujets à la fièvre ardente, aux cholera secs, et à la dyssenterie. Le froid rigoureux de l'hiver, bouchant les pores de leur peau arrosée d'une petite sueur, leur donne des maladies de poitrine, telles que des pleurésies et les péripneumonies ; ils sont aussi tourmentés de violens maux de tête ; enfin, les sauts et les mouve-

mens trop vifs qu'ils font, leur donnent assez souvent des hernies. Les forces d'un pareil malade, étant épuisées, on lui donnera avec précaution les remèdes actifs : il ne faut pas les saigner, ni leur donner des purgatifs trop violens, ni les réduire à une diète trop exacte. Dans leurs maladies aigues on pourra user des bains, et des diaphorétiques, sur-tout s'ils sont habitués à la sueur.

Des Chimistes.

Les chimistes sont sujets aux mêmes maladies que les ouvriers en métaux ; c'est que ce l'on voit par la couleur livide de leur visage. Ceux qui font le verre d'antimoine, sont sujets à la pulmonie, et au vertige, à cause de la fumée que répand ce demi-métal expo-

sé au feu. Un d'eux se portant très-bien, et préparant du clyssus d'antimoine, la retorte tubulée, dont il se servoit, s'étant cassée, la vapeur du soufre et d'antimoine qu'il avala, lui causa une toux qui dura quatre semaines; il l'attribua, avec raison, à l'acide que contenoit cette vapeur qui irrita les organes de sa respiration. Le chimiste Takenius rapporte, que voulant sublimer de l'arsenic jusqu'à le fixer au fond de son vaisseau, et ayant ouvert ce dernier, après beaucoup de sublimation, il fut fort étonné de sentir une odeur agréable; mais une demi-heure après, son estomac étoit douloureux et comme déchiré, il respiroit difficilement, pissoit du sang, étoit tourmenté de coliques, et de convulsions dans tous les membres. L'usage des huileux et du lait, le rétablit

un peu ; mais il lui resta pendant tout l'hiver, une espèce de fièvre hectique, dont il ne se débarrassa qu'après un long usage d'une décoction d'herbes vulnéraires, et de sommités de choux pour alimenter. Charles Lancillotus, autre chimiste, étoit attaqué de tremblemens convulsifs, ses yeux étoient malades, il avoit perdu ses dents, sa respiration étoit courte, laborieuse, son haleine très-puante ; son aspect auroit suffi pour faire perdre le renom à ses remèdes, sur-tout aux cosmétiques de sa composition qu'il louoit avec beaucoup d'empressement.

Les chimistes sont estimables de chercher la nature et la composition intime des corps, et d'enrichir aussi l'histoire naturelle de leurs découvertes, en faisant le sacrifice de leur santé.

Ce n'est pas leur faute, si, pour diminuer la virulence des minéraux, ils sont les victimes de leurs recherches; car l'exactitude, nécessaire à la préparation des médicamens chimiques, exige absolument qu'ils soient présens aux procédés et qu'ils s'exposent à l'action nuisible des vapeurs du charbon; puisque le moindre changement, ou la moindre négligence dans la composition de ces remèdes, peuvent changer tellement leurs qualités, qu'ils deviennent de grands poisons; car un médecin ne peut ordonner des remèdes chimiques, sans blesser sa conscience, s'il ne les a pas préparés lui-même, ou s'ils ne sont l'ouvrage d'un habile chimiste.

On ne peut proposer aux chimistes aucun remède pour prévenir ou guérir les maux que leur

art leur a attirés, puisqu'il est peu de maladies contre lesquelles, ils n'aient un remède tout prêt. Le zèle qu'ils emploient dans leurs recherches est le seul préservatif qu'ils opposent aux maux qui peuvent les menacer. En effet, on les voit braver les vapeurs pernicieuses du soufre, des métaux en fusion, des substances en fermentation et de beaucoup d'autres corps qu'ils traitent, ne redoutant rien des explosions violentes, des airs inflammables concentrés, des distillations dangereuses, etc. Il faut donc du courage pour ces travaux utiles; mais il faut encore de la prudence : on ne doit donc les engager qu'à prendre le plus de précautions qu'il leur sera possible, et à bien mériter ainsi de la société, en lui conservant des hommes dont elle a tant besoin.

Des Apothicaires.

LES boutiques des apothicaires, qu'on regarde communément comme le temple de la santé, sont cependant des endroits où la mort peut être cachée. Ces artistes, en préparant des remèdes pour la santé des autres, altèrent quelquefois la leur. Ils éprouvent souvent les effets funestes de différentes préparations, comme dans celle du laudanum, dans la pulvérisation des cantarides pour les vésicatoires, et d'autres substances vénéneuses, dont les atômes subtils élevés par le pilon, pénètrent dans l'intérieur du corps, par toutes les voies qui y conduisent.

L'opium et tous les narcotiques, le solanum, le stramonium ferax,

la jusquiame, etc. agissent puissamment sur les nerfs, et en assoupissent l'action. Souvent les molécules de ces subtances, que le pilon fait voltiger, produisent des vertiges, un assoupissement, ou une envie de dormir très-forte à ceux qui les respirent. Il paroît, par les expériences, qu'appliqué immédiatement sur les nerfs, l'opium agit encore avec plus de promptitude et d'énergie. Ses effets ne sont pas cependant les mêmes sur toutes les personnes. Gallien a vu naître une surdité par de l'opium mis dans l'oreille, afin d'en appaiser les douleurs : appliqué sur les yeux, il cause une mydriase et une goutte sereine. Les apothicaires doivent donc prendre des précautions, en pulvérisant ces substances, et en les exposant à l'action du feu : le castoreum,

mêlé, en corrige la trop grande force, et diminue leur activité. Le vinaigre, d'ailleurs, est le remède souverain dans ce cas, et une expérience multipliée en a assuré l'efficacité.

Des expériences nombreuses ont prouvé que la poudre des cantharides, mise sur la peau, produit une difficulté d'uriner, et une ardeur dans les voies urinaires. Un apothicaire ayant porté la main à ses parties génitales, après avoir tenu la racine de pied de veau, fut attaqué d'une si violente inflammation, qu'il manqua d'en périr, la gangrène et l'hémorragie succédèrent à ce premier accident.

Cette racine est singulièrement âcre. Un médecin, en ayant déterré une dans une herborisation, la coupa en deux d'un coup de dent, à l'instant même il crut

avoir un charbon à sa bouche. Son palais et sa langue se couvrirent de tumeurs blanches acérées qui lui cuisoient beaucoup. Le lait, dont il s'humecta de tems à autre, calma la douleur; mais il lui resta dans la bouche, pendant plusieurs jours, une sensibilité extrême qui l'empêcha de manger. Cette douleur ne céda qu'à l'eau de miel.

La poudre qui voltige de la coloquiute, quand on la pile, a causé plus d'une fois des coliques et des flux de ventre dangereux aux apothicaires.

On connoît aussi l'extrême volatilité de la poudre des cantharides, et l'effet permicieux qu'elle a coutume d'opérer sur les reins et sur la vessie. Si on observe ces insectes au microscope, on voit qu'ils sont hérissés de petits dards très-acérés, qui sont plus

petits aux ailes et aux pieds que sur la tête. Chaque partie de ces insectes a également la vertu corrosive et ulcèrante. Il faut donc que ceux qui pilent les cantharides prennent garde de ne pas avaler la poussière qui voltige et s'engarantissent d'avance, ou en buvant pendant qu'ils travaillent une émulsion de semences de melon : ils pourront aussi se servir avec succès du lait, ou du petit lait de vache.

L'action si singulière des cantharides s'opère, soit qn'on en respire les molécules éparses dans l'air, soit qu'on les avale en substance, ou qu'on les applique sur la peau ; leur énergie se manifeste sur la vessie, peut-être à cause du mucus qui enduit cet organe, et qui enveloppe et attache les parties déliées de ces insectes, ou peut-être parce qu'elles

ont un rapport secret avec les organes urinaires. Cette dernière opinion sembloit authoriser l'observation des anciens qui admettoient des remèdes céphaliques, épatiques, etc.

Quelle que soit la raison et le mécanisme de leur action, elles causent une inflammation vive de la vessie, un priapisme violent, une dysurie, un pissement de sang, quelquefois même des convulsions dans différentes parties. Outre les délayans généraux, les anti-phlogistiques, qui peuvent convenir dans tous les cas, on recommande aussi le camphre : il agit spécifiquement contre l'acrimonie des cantharides, et il détruit les convulsions qu'elles occasionnent, pris à la dose de quelques grains dans de l'huile d'amandes douces.

Mais ce ne sont pas les odeurs

désagréables

désagréables qui nuisent le plus aux apothicaires, comme dans la préparation de l'onguent d'althéa, qui cause à quelques - uns des nausées et des vomissemens : les odeurs agréables peuvent aussi altérer leur santé. Ces dernières ont une qualité singulière, et elles produisent des effets surprenans, suivant les dispositions des sujets sur lesquels elles agissent. On en voit plusieurs, dans le printems, se plaindre d'un violent mal de tête, en faisant des infusions de roses pour les syrops. Leur boutique alors est parsemée d'une odeur de roses très-forte, qui, chez quelques-uns, produit même une diarrhée.

Ceux des apothicaires qui ont l'odorat très-délicat, doivent fuir, le plus qu'ils pourront, ces sortes d'odeurs, sortir de tems en tems de leur boutique pour respirer

l'air frais, ou avoir sous le nez des odeurs qui leur sont plus agréables, et qui peuvent corriger l'effet nuisible des premières. On remarque à l'égard de l'odeur forte des parfums, que les habitans de l'Arabie sont si abattus par les odeurs douces qui sont répandues dans leur pays, qu'ils recherchent les odeurs les plus fétides, comme un baume salutaire qui adoucit leurs maux. On raconte en outre qu'un pêcheur ayant respiré les odeurs fortes qui étoient dans le palais d'un roi, tomba subitement en syncope, et parut n'avoir aucun signe de vie; on le fit porter au bord de la mer, et on le roula dans le limon et l'algue marine, ce qui le fit revenir à lui.

La pulvérisation de la coloquinte, des cantharides, de la racine de pied de veau, la pré-

paration du landanum, etc., ne sont pas les seuls dangers auxquels les apothicaires sont exposés : l'arsenic, l'antimoine, les acides, etc., peuvent causer des accidens terribles dans les différentes préparations où ils entrent. On a vu la poussière antimoniale qui s'élevoit d'une quantité de kermés qu'on pulvérisoit, donner à tous les gens de la boutique où se faisoit cette opération, un commencement d'ophtalmie, quelques légères envies de vomir, et un peu de mal de tête. Le garçon qui pulvérisoit le kermés, eut un mal de tête violent, des cuissons vives dans les yeux, des ardeurs d'urine, et sur-tout un serrement de gorge et de poitrine, qui l'empêchoit presque d'avaler et de respirer. On le guérit assez promptement, au moyen de deux saignées du bras, de beaucoup de

petit lait et de lavemens émolliens.

Un apothicaire à Lyon, voulant faire le foie d'antimoine, mit les substances nécessaires à cette préparation dans un mortier de fer. Après avoir mis le feu à sa matière, il voulut couvrir son mortier ; un coup de vent lui envoya la fumée abondante qui s'en élevoit dans le visage ; aussitôt il lui prit une toux convulsive qui dura plusieurs mois avec la même violence ; elle étoit accompagnée d'une soif inextinguible. Il se déclara une fièvre lente, la toux diminua peu-à-peu, et le malade maigrit à vue d'œil, et mourut enfin d'une phtisie confirmée cinq ans après.

Le sublimé corrosif, l'aquila alba, le précipité rouge, le verd, le beurre d'antimoine, et toutes les autres préparations, ou les

acides minéraux, entrent dans un état de concentration ou de division extrême, exposent les apothicaires aux plus grands périls, malgré les précautions qu'ils prennent.

La vapeur de l'acide vitriolique bouillant, celle des acides nîtreux et marins, sont très-dangereuses, et peuvent faire mourir ceux qui les respirent. Un apothicaire ayant besoin d'huile de vitriol rectifiée pour l'aether, fit cette opération la nuit dans une chambre où étoient couchées deux personnes, qui n'étoient séparées du laboratoire, que par des planches mal jointes. L'appareil étoit placé au milieu de la chambre; pendant que l'acide distilloit, la cornue se fendit. Bientôt la vapeur vitriolique réveilla une domestique, qui, se sentant prise à la gorge et à la poitrine, voulut

s'enfuir. Le bruit qu'elle fit avertit l'artiste qui étoit descendu pour quelque affaire ; il remonta très-vîte, et traîna cette domestique, qui n'avoit plus la force de tousser hors de la chambre, ainsi qu'une autre personne, couchée près de cet endroit, et qui sentoit déjà les mauvais effets de la vapeur acide. Comme elles ne restèrent pas long-tems exposées à l'action de cette vapeur, cet accident n'eut aucune suite.

Un jeune homme ayant mis un jour de la belladone sècher dans sa chambre, fut attaqué de vertiges le lendemain. La fleur de tilleul répand une odeur qui fait mal à la tête à ceux qui ont les nerfs très-irritables. Les apothicaires doivent donc exposer les plantes qu'ils veulent dessècher, dans des lieux vastes et bien aérés, et sur-tout qu'ils soient éloignés

de leur laboratoire et de leur chambre à coucher.

Les apothicaires doivent aussi prendre beaucoup de précautions dans la préparation de toutes les résines purgatives, telles que la scamonée, l'aloës, la gomme-gutte, etc. : quelques-unes sont si actives, qu'elles causent des démangaisons et des boutons aux endroits de la peau qu'elles touchent. On a vu un garçon apothicaire attaqué d'une ophtalmie assez violente, pour s'être frotté les yeux, en malaxant la pâte d'églantine, ou des pillules purgatives de rotrou. Ces organes devinrent sur-le-champ très-douloureux, et les paupières s'enflèrent au point qu'il fut obligé de tenir les yeux fermés. Cet accident résista au bain d'eau tiède et d'huile; mais il se dissipa de lui-même au bout de six heures.

Des Coureurs.

LES coureurs sont affligés de différentes maladies ; ils deviennent sujets aux hernies et à l'asthme, ainsi que les chevaux, qui à force de courir deviennent poussifs ; quelquefois ils ont des hémoptysies, ils deviennent maigres et efflanqués comme des chiens de chasse, parce que les parties les plus spiritueuses du sang et la lymphe nourricière se dissipent avec la sueur ; ils sont aussi tourmentés des maladies de la tête, tandis que le mouvement porte ordinairement les humeurs excrémentielles par en bas, ce qui provient de ce que dans la course précipitée, les vésicules pulmonaires distendues, empêchent le retour du sang par la veine

veine cave, et l'arrêtent au-dessus du cœur. De façon que ne pouvant se porter avec tant de liberté dans les vaisseaux des poumons, il stagne dans la tête, et y cause des maladies graves : ce qui n'arrive pas dans une course modérée, qui, au contraire, pousse les humeurs par en bas.

Ils sont aussi sujets aux maladies aigues, aux pleurésies, aux péripneumonies. Exposés au vent et à la pluie, et couverts d'habits légers, souvent lorsqu'ils sont tout en sueur le froid les saisit, bouche les pores de leur peau, et leur donne des maladies mortelles, principalement aux organes de la respiration, qui sont les plus affectés et les plus échauffés par la course ; ils pissent quelquefois du sang par la rupture de quelques veines des reins ; aussi Celse dans la maladie de ces

viscères, défend-il expressement la course. Les hernies leur viennent aussi très-facilement, parce que l'air trop resserré et trop comprimé, dilate ou rompt le péritoine.

Dans cet exercice, on fait plus d'inspirations que d'expirations; car pour le continuer quelques tems, il faut nécessairement retenir l'air dans la cavité de la poitrine; et quand dans l'expiration les muscles de cette cavité sont relâchés, on sent diminuer ses forces; mais lorsque le thorax est dilâté, que les poumons sont distendus par l'air, le ton des muscles et des fibres de tout le corps s'affermit et s'augmente. Si cependant la course est trop précipitée et trop longue, les vésicules pulmonaires, gonflées d'air, compriment les vaisseaux, en diminuant le calibre, et opposent

ainsi un obstacle au sang qui arrive aux poumons par les cavités droites du cœur : c'est ce qui donne naissance aux ruptures des vaisseaux et au crachement de sang. C'est aussi ce qui occasionne des asthmes, soit primitifs, soit secondaires ou convulsifs, qui attaquent les coureurs en produisant l'épanchement d'un sérum âcre dans le tissu des muscles intercostaux qui les irrite et les foree à une contraction violente.

Les coureurs ont aussi la rate enflée, le tissu lâche de cet organe permet au sang d'y arriver en plus grande abondance qu'il n'en sort, et d'y déposer une humeur séreuse, qui, stagnant dans ses cavités, produit l'intumescence qu'on y observe.

Telles sont les maladies des coureurs, auxquelles contribue

encore l'intempérance dans leur manière de vivre. Pour se préserver des hernies un bandage peut suffire, pourvu qu'ils le portent avant d'en être attaqués. Ils pourront réparer l'épuisement et leur maigreur par les alimens humectans, les frictions douces et huileuses et les bains. Tous ces remèdes préviennent aussi les obstructions de la peau, produites par des sueurs auxquelles leurs courses les exposent. Une saignée de tems en tems les préservera des ruptures de vaisseaux et du crachement de sang, et elle ne doit pas être non plus oubliée lorsqu'ils sont attaqués de ces maladies, parce qu'aucun organe ne travaille plus et n'est plus foible, dans les coureurs, que les poumons. Hippocrate dit : « Le travail convient aux articulations, » l'aliment aux chairs, et le som-

„ meil aux viscères. „ En effet, le mouvement renforce les articulations, le repos les fait languir et les affoiblit ; mais il n'en est pas de même des poumons qui s'échauffent et perdent leur vigueur naturelle par une course violente.

Tels sont les remèdes et les avis qui pourront entretenir la santé des coureurs ; mais, comme ils n'appellent des médecins que lorsqu'ils sont forcés de cesser leurs courses et de rester au lit, dans ce cas il ne sera pas inutile de leur demander leur genre d'exercice. Quant à l'obstruction des viscères, et de la rate surtout, qui leur est particulière, on fera succéder aux désobstruans et aux martiaux, une promenade modérée, qui peut même tenir lieu de remèdes.

De ceux qui montent souvent à cheval, et des Cochers.

CEUX qui montent souvent à cheval, sont aussi sujets aux hernies, à l'asthme, et sur-tout aux douleurs sciatiques. Cette dernière maladie étoit propre aux Scythes, parce qu'ils alloient continuellement à cheval, ce qui les rendoit en même-tems impuissans. L'équitation continuelle occasionne encore des ruptures de vaisseaux dans la poitrine, et des maux de reins, au point que les écuyers pissent le sang, et sont quelquefois attaqués de paralysie des lombes. Ils ont aussi des coupures à l'ânus et des hémorrhoïdes, sur-tout lorsqu'ils montent des chevaux scabreux et à poil.

Il leur vient aux fesses et au

raphé des ulcères calleux, longs et difficiles à se cicatriser, aussi-bien que des varices aux jambes. Ce sont là les maux que les écuyers éprouvent, aussi-bien que ceux qui vont souvent à cheval; car la secousse qu'on éprouve, renverse toute l'économie des solides et des fluides; tous les viscères sont agités par le mouvement d'un cheval lent, et qui secouent beaucoup ceux qui le montent. Ils se déplacent de leur situation naturelle; le sang est mû en tous sens, et son mouvement naturel est altéré. De ces effets de l'équitation, suivent naturellement les fluxions et stagnations de sérum sur les articulations, les ruptures des vaisseaux dans les poumons, dans les reins, les ulcères et les varices aux jambes, à cause du retard du sang, causé par l'action violente

des muscles des jambes et des cuisses, que ceux qui vont à cheval, sont obligés de mettre en jeu pour se tenir ferme.

La course circulaire est la plus pernicieuse ; car alors, le corps est très-agité, parce que quand un homme court en rond, la masse et le poids de son corps portant sur un seul côté, l'affectent sensiblement, et fatiguent beaucoup ; aussi ce genre de course est-il le plus capable d'épuiser le corps. Les écuyers connoissent très-bien ce phénomène, et ils savent que les chevaux fatiguent plus dans une course circulaire d'une heure, que dans une course droite de deux heures. En outre, les courses dont nous parlons, énervent tant, que l'homme le plus robuste, ne peut les souffrir pendant une demi-heure.

Une équitation douce et modérée peut être utile, et servir quelquefois de remède dans la cure des maladies chroniques. Hippocrate nous apprend qu'elle échauffe, desséche et exténue. On la dit cependant propre à chasser les graviers des reins, et à exciter le flux d'urine. Les médecins modernes la vantent beaucoup pour les obstructions du foie et de la rate.

L'exercice du cheval est utile, sur-tout dans la phtisie pulmonaire commençante. On peut croire que le mouvement doux et répété, qu'il excite, agite le sang dans le poumon, détruit ainsi les obstructions et déterge les petits ulcères qui s'y forment. En outre, l'air vif et renouvelé, que l'on respire à la campagne, où l'on fait ordinairement cet exercice, la diversité des objets

dont l'œil est frappé, le spectacle récréatif de la nature, contribuent beaucoup à ces bons effets.

On peut rapporter à la classe des écuyers, les cochers, dont le métier est pénible et difficile. Pour conduire leurs chevaux, il faut qu'ils aient les muscles du bras dans une distention tonique continuelle, et qu'ils tiennent fortement les guides.

Quant à la cure des maladies des écuyers et des couriers, on se contentera ici d'indiquer les précautions qui peuvent leur être utiles. Ils porteront un bandage, crainte d'une hernie. Ils auront soin d'avoir des étriers courts; si l'on soupçonne une rupture de quelque vaisseau dans la poitrine ou quelque maladie dans les reins et la vessie, il faut qu'ils quittent leur métier, parce que rien n'est si nuisible à ces maux que l'équitation.

Les écuyers, les postillons, et tous ceux en général, qui restent trop long-tems à cheval, sont sujets à avoir des écorchures à l'ânus. On leur conseille d'appliquer dessus du suif, de la graisse, de l'huile rosat; l'eau-de-vie mêlée à ces substances, au moment de l'application, produit le meilleur effet : les maquignons se servent du baume de samaritain, du beurre et des remèdes triviaux qui peuvent avoir le même succès. Si ce n'est qu'une rougeur passagère, on peut appliquer dessus des feuilles d'aune vertes.

Des Athletes.

Il y avoit anciennement un grand nombre d'athletes et de lutteurs : leurs maladies ordi-

naires étoient les apoplexies, les syncopes cardiaques, les catarres suffocatifs, des ruptures de vaisseaux dans la poitrine, et des morts subites assez fréquentes, dont la cause principale étoit la grande abondance des humeurs, la distension des vaisseaux, le retard du sang, ou son arrêt total; de-là les interceptions des veines. Suivant l'expression d'Hippocrate, la stagnation du sang est la stase de toutes les humeurs qui entraîne nécessairement la mort subite après elle. Cet accident étoit d'autant plus fréquent parmi les athletes, qu'après avoir resté dans l'inaction, et au sortir d'un repas somptueux et excessif, ils passoient au combat et à la lutte. Il est plus dangereux, selon Hippocrate, de passer du repos à l'exercice, que de l'exercice au repos. En effet dans un travail

violent le sang s'échauffe, se raréfie beaucoup, et ne peut plus passer si facilement des artères dans les veines, ou plutôt revenir dans ces dernières aussi vîte qu'il coule dans les artères, et sur-tout lorsque les vaisseaux en sont gonflés.

Hippocrate nous apprend, dans l'histoire de l'athlete Bians, quelle étoit la façon de vivre somptueuse des athletes : Bians étoit naturellement grand mangeur ; il tomba dans une affection cholérique, et rendit la bile par haut et par bas, à cause de l'usage qu'il faisoit de la viande, et sur-tout de celle de porc, de vins odorans, de gateaux, et de sucreries faites avec le miel, le concombre, le melon, le lait et la farine récemment séchée au feu.

Ainsi vivoient les athletes, afin

de se rendre forts et vigoureux. Cet art est nuisible à l'esprit et au corps. Ils n'avoient point de proportion dans leurs formes, parce que les différens alimens dont ils se nourrissoient ne se distribuoient pas également ; d'ailleurs ils étoient endormis, lâches, et sujets aux vertiges.

La saignée étoit le principal remède qu'on employoit à leur égard, non pas pour que le corps put se nourrir de nouveau après l'évacuation de ce fluide, mais pour en rétablir le mouvement du sang qui étoit presque arrêté dans les vaisseaux pulmonaires et les artères, ce qui pouvoit leur causer la mort subite. On leur administroit aussi des purgatifs actifs, avec un régime très-doux et très-modéré, tant que la maladie donnoit du relâche.

Les maîtres de lutte interdi-

soient aussi l'usage des plaisirs de Vénus aux athletes, de peur de les rendre foibles; en outre ils avoient soin de leur passer des anneaux aux parties de la génération. Cependant la trop grande abstinence de ces plaisirs, avec la nourriture forte et abondante qu'ils prenoient, les jetoit quelquefois dans une torpeur extrême; alors on leur ôtoit leur anneau et on leur permettoit de jouir des plaisirs de l'amour; ce qui leur rendoit leur première gaîté avec leurs forces.

Des Savoniers.

LES ouvriers employés dans les ateliers de savon, ne sont pas incommodés par la substance qu'ils emploient, et malgré les particules âcres qu'ils respirent

avec l'air, ils n'en éprouvent aucun mal ; ils sont sains, robustes et bien colorés. La seule incommodité qu'ils aient à craindre, c'est le travail excessif, la chaleur trop vive à laquelle ils sont exposés jour et nuit, et la nécessité où ils sont de sortir de tems en tems de leurs ateliers brûlans, pour respirer un air frais. Continuellement en habit d'été, même au milieu de l'hiver, ils s'exposent à l'air froid qui supprime à l'instant même leur transpiration, et les jette dans des fièvres aigues, et des maladies de poitrine, telles que les pleurésies et les péripneumonies ; les erreurs de régime qu'ils commettent, ajoutent encore à leurs maux. Brûlés et desséchés par le feu de leurs ateliers, ils vont dans des cabarets, où ils se noient dans le vin. On ne peut que leur conseiller

conseiller de faire un travail modéré, de se couvrir d'habits chauds, et de garantir exactement leur tête, lorsqu'en hiver ils sortent de leurs ateliers, qui sont de vraies étuves. Lorsqu'ils sont attaqués de maladies aigues, on les guérira avec des saignées promptes et répétées, et en général avec tous les remèdes qui conviennent aux fièvres ardentes.

Ce travail de savon sert beaucoup à expliquer la nature des remèdes auxquels on attribue une vertu savoneuse, c'est-à-dire, capable de nétoyer le corps et de le priver des humeurs sales qui l'altèrent. En effet, cette qualité consiste principalement dans des parties alcalines et lixivielles, tempérées par le mêlange d'une substance huileuse; et comme dans le savon, l'huile est mêlée à la liqueur lixivielle, ainsi dans

les médicamens savoneux, la sage nature a mis une substance huileuse pour modérer les parties âcres, et pour en adoucir l'action. Voilà pourquoi ces ouvriers ne sont point incommodés par la substance qu'ils emploient, malgré les particules âcres qu'ils respirent avec l'air.

Des Marchands de Vins, des Brasseurs et Distilateurs.

Si nous parcourons les cuviers où les vignerons font le vin, et les ateliers où l'on distille l'esprit de vin et l'eau-de-vie, nous verrons les ouvriers occupés seulement à transvaser ces liqueurs, à retirer les marcs des cuves, attaqués souvent d'une ivresse qui les incommode beaucoup, et que leur cause la continuité de leur travail.

Les ouvriers qui retirent hors des vaisseaux de cuivre le marc fumant après la distillation, et qui versent dans des tonneaux les vaisseaux pleins d'esprits de vin, sont presque tous ivres. Quoique cet ouvrage se fasse sous des voûtes très-vastes, il s'évapore cependant une si grande quantité d'esprits de vin, que les personnes qui viennent voir ces travaux, ne peuvent supporter long-tems l'odeur piquante répandue dans les ateliers. Les poulets, les autres volailles, les cochons et autres bestiaux qui vivent dans ces lieux, et qui se nourrissent du marc brûlant retiré des vaisseaux distillatoires, s'enivrent aussi. Les hommes qui travaillent pendant plusieurs mois, et même pendant tout un hiver dans ces ateliers, deviennent lourds, languissans, maigres.

tristes, sujets au vertige, et perdent l'appétit.

On est fondé à croire que la qualité énivrante du vin, gît dans sa partie sulfureuse et alcaline, parce que 1°. l'esprit de vin est inflammable, et les acides les plus caractérisés, tels que l'esprit de vitriol, ceux de nître, de tartre, détruisent plutôt l'inflammabilité des substances inflammables par elles-mêmes, puisque la poudre à canon arrosée d'acide vitriolique, et dessèchée ensuite; ne prend plus de feu, et s'enflamme au contraire si on la mouille avec de l'esprit de vin: 2°. le vin et l'esprit de vin, sont très-utiles dans les ulcères et les gangrènes, pour adoucir et corriger l'acide prédominant et corrosif, qui ronge les chairs, et entretient les ulcères, usage qui ne seroit pas si bon, si le vin

étoit acide. Enfin, plein d'alcali volatil, et de soufre narcotique, c'est à ces qualités qu'on doit appliquer la vertu qu'il a d'arrêter le mouvement des humeurs et des esprits, et qu'on atribue l'ivresse, et la cause du tremblement, de la stupeur et de l'assoupissement qu'il produit comme l'opium. Comme rien n'est plus spiritueux que cette liqueur, bue avec profusion, portée par les vaisseaux à la tête, elle fond et liquifie les humeurs, ouvre et dilate les bouches des artères béantes dans le cerveau, arrose et amollit ainsi cet organe par le ferum abondant qu'il y verse, et qui diminue le ton des nerfs, et donne naissance aux accidens dont nous avons déjà parlé.

Ceux qui versent le vin des cuves dans les tonneaux, pissent jusqu'à cent fois dans un jour,

et rendent de l'urine tenue et limpide comme de l'eau. Il faut croire que le sang de ces ouvriers est le premier affecté par les parties volatiles du vin, dont l'un est rempli, et qui après avoir mis le fluide vital en fermentation, attaque aussi les esprits animaux, dont il se forme une si grande quantité par la fusion continuelle d'esprit de vin, que ne pouvant trouver place dans les réservoirs du cerveau, ils excitent le trouble dans cet organe, d'où naissent les vertiges, la lourdeur et la douleur de tête.

Ceux qui travaillent la bierre, courent les mêmes risques, ainsi que ceux qui en boivent immodérément. La médecine prévient les maux qui attaquent les distillateurs et les vinaigriers, en employant le vinaigre, le castoreum, l'esprit de sel ammoniac.

Outre l'ivresse, ces ouvriers sont encore sujets à des maladies bien plus terribles. Dans les brasseries, dans les caves où l'on fait le vin, dans les caves où il y a beaucoup de vin nouveau, il règne une vapeur subtile, un espèce d'air fixe qui pèse plus que l'air, détruit sa vertu électrique, le prive de son ressort, et tue subitement tout ce qui la respire; un homme qui y est exposé tombe sur-le-champ, perd la parole et le sentiment, s'il n'est bientôt secouru. Souvent la cuve où l'on foule sert de tombeau aux vignerons. Cette vapeur meurtrière demande un espace très-grand pour ne pas agir avec tant de force. Il est bon de faire remarquer qu'à une certaine hauteur au-dessus des cuves, il y a une couche d'air fixe très-aisée à distinguer par sa couleur et sa

densité de l'air fixe; c'est cette couche qu'ils doivent éviter de respirer. On a vu plusieurs fois mourir subitement de jeunes chiens, des oiseaux, des lapins qu'on y a plongés. Les vignerons doivent donc redouter les mêmes accidens; si cependant un ouvrier en est atteint, on le retirera le plutôt possible, on l'exposera à l'air, on lui jettera de l'eau fraîche sur le visage, on l'agitera et on lui fera avaler une liqueur spiritueuse; l'air frais et vif est le meilleur et le plus sûr de ces moyens.

Maladies des soldats aux armées.

DANS les sièges, dans les camps, dans les batailles, le soldat trouve le germe des maladies les plus mortelles. Les tristes

tristes restes de ceux qui ont échappé au fer et au feu après les expéditions, ont souvent à craindre des maux encore plus terribles. On a vu quelquefois le dixième d'une armée immolé par une maladie épidémique. De là, la grande quantité de ces fièvres des camps et de plusieurs autres maladies mortelles et contagieuses. Telle fut autrefois la fièvre de Hongrie, qui s'est montrée la première fois en 1566, dans la guerre de Pannonie, de l'empereur Maximilien II, contre Soliman. On en attribua dès-lors la cause aux alimens de mauvaise qualité, aux eaux corrompues, dont on faisoit usage, aux intempéries de l'air, à la pluie, la chaleur, le froid, aux terreurs inopinées et à mille autres maux semblables.

La malpropreté qui règne dans

les camps, peut occasionner beaucoup de maladies. Autrefois chez les Israëlites, une loi défendoit aux soldats de satisfaire aux besoins naturels dans leurs camps; ils creusoient un trou dans un endroit écarté, et recouvroient leurs excrémens de terre. Chaque soldat avoit à son côté un bâton pointu pour cet usage.

Il règne quelquefois dans les camps une odeur si affreuse, que rien n'est comparable à sa fétidité: il n'est donc pas étonnant qu'il y naisse des maladies particulières et inconnues ailleurs, et qui demandent un traitement particulier.

Outre les blessures auxquelles sont exposés les militaires, toutes les maladies des camps peuvent se rapporter à deux principes. Telles sont la dyssenterie et les fièvres malignes, dont la cause

vient d'un miasme virulent, reçu dans la masse du sang, et combiné avec ce fluide; le campement dans le même lieu; les cadavres des hommes et des animaux; les excrémens qu'on n'enterre pas, qui corrompent l'air par des exhalaisons pernicieuses, et portent la mort dans le foyer de la vie. On attribue cette malignité à un acide impur, volatil et très-actif, qui détruit et qui altère la nature des esprits et des humeurs par un mouvement de fermentation qu'il y excite. Il naît de tout cela des fièvres malignes qui commencent ordinairement vers la fin de l'été, et sont suivies de céphalagies, de délire, de convulsions, de flux colliquatifs.

Les symptômes précurseurs de ces fièvres sont un trouble, un ennui de la vie et de soi-même:

les malades éprouvent un ou deux frissons légers , indices certains du miasme virulent qu'on a contracté. Ceux qui l'accompagnent, sont l'insomnie , le délire , une grande douleur, des anxiétés dans les entrailles , une envie de dormir accablante , des douleurs de tête et souvent des sueurs jusqu'à l'état de la maladie.

Il faut avoir la plus grande attention à la présence ou à l'absence de cette sueur pour porter un pronostic assuré sur la maladie. Le pouls grand qui l'accompagne même dès le commencement , donne une espérance certaine de salut , malgré les symptômes dangereux qui tourmentent le malade , tandis que ceux dont la madie paroît plus douce et qui n'ont point de sueur, meurent souvent sans qu'on s'y attende. Il ne faut pas non

plus s'inquiéter si elle ne paroît pas dans les jours critiques ; car toute sueur est bonne lorsqu'elle rend la maladie moins grave.

Quant à leur cure, la saignée y est presque toujours contraire. Après un ou deux frissons, avant que de laisser le miasme vénimeux pénétrer plus avant dans les organes vitaux, il est bon d'administrer un alexipharmaque volatil, tel que la teinture bezoardique de Vedelius, avec l'esprit de corne de cerf rectifié. On passera ensuite à un cardiaque plus doux, tel que la poudre de contrayerva, la corne de cerf, le sel de vipère, administré toutes les six heures, jusqu'à ce que la sueur coule abondamment : on diminue alors peu-a-peu la dose du remède, et on le fait prendre moins fréquemment, en se gardant bien de relâcher le ventre, à moins que la

nécessité ne l'exige, parce qu'un flux de ventre diminue la sueur et la transpiration. On retient, au contraire, les excrétions par une décoction d'avoine et de scorsonère, par la corne de cerf rapée et autres remèdes semblables. On appliquera aussi les vésicatoires aux bras et aux jambes, qui font beaucoup d'effet dans l'assoupissement, les douleurs de tête, et dans les pétéchies cachées sous la peau.

On peut traiter de la même manière la dissenterie des armées, donner dans le commencement deux ou trois fois les mêmes bezoardiques, mêler à petites doses les opiâtes, pour arrêter le cours des humeurs vers le ventre, et ouvrir un chemin aux sueurs, en relâchant les fibres nerveuses par les couvertures appliquées sur les malades, et en mettant sur le

nombril une croute de pain trempée dans de l'esprit de vin chaud. Quand la sueur coule, si le malade a besoin de purgation, on lui donne une poudre laxative composée de rhubarbe, de corail rouge, de corne de cerf, dans un bouillon; et ce remède répété deux ou trois fois, a souvent guéri la maladie, en y ajoutant, s'il en étoit besoin, un stomachique pour réveiller l'appétit.

Pour appaiser les douleurs de colique, on recommande les remèdes nervins, carminatifs, mêlés aux opiâtes, comme la mixture polychreste, décrite par Vedelius dans son opiologie, et les sachets parégoriques composés avec les fleurs de camomille, les semences de lin, le son et le sel. Lorsque le flux de ventre dure trop long-

tems, on emploie les absorbans et les styptiques.

Quant aux maladies de solution, de continuité, ou aux blessures, on observe que dans les blessures, même les plus légères, et qui ne comportent aucun danger par elles-mêmes, il y a quelque chose de malin, et qui est propre aux camps. On a vu dans les siéges qui durent longtems, les blessures d'armes à feu, les moins conséquentes, sur-tout celles qui sont accompagnées de contusions et siégent à la tête, être très-difficiles à guérir, devenir mortelles par l'inflammation et la gangrène qui y surviennent. Il sera facile d'expliquer la cause de ces caractères différens, si on veut faire attention aux fatigues plus ou moins longues qu'auront éprouvées les militaires avant leurs blessures; le froid, la

chaleur, la privation des subsistances, leur mauvaise qualité, ainsi que la nature de l'air, le climat, les lieux secs ou humides, etc., etc., doivent mériter la plus sérieuse attention de la part des officiers de santé à la suite des armées; car sans ces connoissances préalables, ils ne pourront administrer les remèdes convenables aux divers genres de maladies, qui, presque toujours, tiennent à ces causes particulières. On emploie alors intérieurement les remèdes bezoardiques et absorbans, avec des vulnéraires cephaliques, en appliquant sur la partie blessée des médicamens appropriés à la nature de cette partie, en injectant avec une seringue dans les blessures la décoction d'absynthe, de scorsonère, de rhue mêlée avec du miel, et en mêlant au digestif ordinaire l'huile de mille-

pertuis, le baume du pérou, et autres remèdes semblables. Il est une autre maladie qui attaque les soldats et les officiers, et qui est assez étrange par elle-même; c'est un desir ardent et pressant de revoir sa patrie et sa famille, et qui est assez dangereux. En effet, les guerriers qui en sont attaqués périssent ou d'une maladie qui leur survient, ou dans le carnage. A peine, dit un observateur, de cent en échappe-t-il un; ce qui a donné lieu à un proverbe connu dans les camps :

Qui cherche son pays, ne trouve que la mort.

On en a vu d'autres, frappés comme d'un coup de foudre, à la simple annonce d'une expédition, se mettre subitement dans l'esprit qu'ils y seroient tués, et être si certains de périr dans le

combat prochain, que le jour d'avant ils disoient adieu à leurs amis, distribuoient leurs richesses, et pourvoyoient à leur sépulture, après quoi ils ne survivoient pas à la bataille qui se donnoit. Cette maladie ne peut se guérir que par une impression contraire. Nous rapporterons à ce sujet un passage de Descartes, sur la force de l'imagination, où il regarde comme un grand remède la distraction de l'âme, de l'idée où elle est attachée. Voici ses termes : « Si
» quelqu'un, dit-il, se livre tout
» entier aux tragédies qu'il voit
» représenter, la crainte et la
» frayeur s'empareront de lui,
» ses soupirs réitérés marqueront
» la détresse de son âme, son
» cœur et ses fibres se contrac-
» teront, la circulation se ralen-
» tira, et il se formera des obs-
» tructions dans son foie et dans
» sa rate : au contraire, si un

„ malade écarte de son esprit „ l'image de son mal ; s'il ne se „ représente que des objets gais „ et réjouissans, il s'ouvrira ainsi „ un chemin à la santé. „

On a observé qu'après les combats, les cadavres qui sont restés sur le champ de bataille, et qui sont dépouillés de leurs habits, ont tous les parties génitales enflées et distendues, et comme préparées à l'acte de la génération ; que les femmes mêmes qui ont été tuées, ont la vulve roide, gonflée, et dans une certaine érection. Cela vient-il de ce que les soldats qui vont au combat, animés d'un courage presque furieux, poussent tous leurs esprits et leur sang hors de leur corps, pour renverser leurs ennemis ; et renversés eux-mêmes, les parties de la génération sont dans un état convulsif, par les esprits qui y sont renfermés ?

L'HOMME MACHINE.

Par LAMETTRIE, *philosophe et médecin.*

IL ne suffit pas à un sage d'étudier la nature et la vérité, il doit oser la dire en faveur du plus petit nombre de ceux qui veulent et peuvent penser ; car pour les autres qui sont volontairement esclaves des préjugés, il ne leur est pas plus possible d'atteindre la vérité, qu'aux grenouilles de voler.

Je réduis à deux les systêmes des philosophes sur l'âme de l'homme. Le premier, et le plus ancien, est le système du matérialisme ; le second est celui du spiritualisme.

Les métaphysiciens, qui ont insinué que la matière pourroit

bien avoir la faculté de penser, n'ont pas déshonoré leur raison. Pourquoi? C'est qu'ils ont un avantage, (car ici c'en est un) de s'être mal exprimés. En effet, demander si la matière peut penser, sans la considérer autrement qu'en elle-même, c'est demander si la matière peut marquer les heures. On voit d'avance que nous éviterons cet écueil, où Locke a eu le malheur d'échouer.

Les Leibnitiens, avec leurs *monades*, ont élevé une hypothèse inintelligible. Ils ont plutôt spiritualisé la matière, que matérialisé l'âme. Comment peut-on définir un être, dont la nature nous est absolument inconnue?

Descartes et tous les Cartésiens, parmi lesquels il y a long-tems qu'on a compté les Mallebranchistes, ont fait la même faute. Ils ont admis deux substances dis-

tinctes dans l'homme, comme s'ils les avoient vues et bien comptées.

Les plus sages ont dit que l'âme ne pouvoit se connoître, que par les seules lumières de la foi ; cependant en qualité d'êtres raisonnables, ils ont cru pouvoir se réserver le droit d'examiner ce que l'Ecriture a voulu dire par le mot *esprit*, dont elle se sert en parlant de l'âme humaine ; et dans leurs recherches, s'ils ne sont pas d'accord sur ce point avec les théologiens, ceux-ci le sont-ils davantage entr'eux sur tous les autres ?

Voici en peu de mots le résultat de toutes leurs réflexions :

S'il y a un Dieu, il est auteur de la nature comme de la révélation ; il nous a donné l'une, pour expliquer l'autre, et la raison pour les accorder ensemble.

Se défier des connoissances

qu'on peut puiser dans les corps animés, c'est regarder la nature et la révélation comme deux contraires qui se détruisent; et par conséquent, c'est oser soutenir cette absurdité : que Dieu se contredit dans ses divers ouvrages et nous trompe.

S'il y a une révélation, elle ne peut donc démentir la nature. Par la nature seule, on peut découvrir le sens des paroles de l'Evangile, dont l'expérience seule est la véritable interprète. En effet, les autres commentateurs jusqu'ici n'ont fait qu'embrouiller la vérité. Nous allons en juger par l'autenr du *Spectacle de la Nature* :
„ Il est étonnant, dit-il, (au sujet
„ de Locke,) qu'un homme,
„ qui dégrade notre âme jusqu'à
„ la croire une âme de boue, ose
„ établir la raison pour juge et
„ souveraine arbitre des mystères
de

„ de la foi ; car, ajoute-t-il,
„ quelle idée étonnante auroit-on
„ du Christianisme, si l'on vou-
„ loit suivre la raison ? „

Outre que ces réflexions n'éclaircissent rien par rapport à la foi, elles forment de si frivoles objections contre la méthode de ceux qui croient pouvoir interpréter les livres saints, que j'ai presque honte de perdre le tems à les réfuter.

1°. L'excellence de la raison ne dépend pas d'un grand mot vide de sens (*l'immatérialité*); mais de sa force, de son étendue, ou de sa clairvoyance. Ainsi une *âme de boue*, qui découvriroit, comme d'un coup-d'œil, les rapports et les suites d'une infinité d'idées, difficiles à saisir, seroit évidemment préférable à une âme sotte et stupide, qui seroit faite des élémens les plus pré-

cieux. Ce n'est pas être philosophe, que de rougir avec Pline, de la misère de notre origine. Ce qui paroit vil, est ici la chose la plus précieuse, et pour laquelle la nature semble avoir mis le plus d'art et le plus d'appareil. Mais comme l'homme, quand même il viendroit d'une source encore plus vile en apparence, n'en seroit pas moins le plus parfait de tous les êtres, quelle que soit l'origine de son âme : si elle est pure, noble, sublime, c'est une belle âme, qui rend respectable quiconque en est doué.

La seconde manière de raisonner de M. Pluche, me paroît vicieuse, même dans son systême, qui tient un peu du fanatisme ; car si nous avons une idée de la foi, qui soit contraire aux principes les plus clairs, aux vérités les plus incontestables, il faut

croire, pour l'honneur de la révélation et de son auteur, que cette idée est fausse ; et que nous ne connoissons point encore le sens des paroles de l'Evangile.

De deux ohoses l'une ; ou tout est illusion, tant la nature même, que la révélation ; ou l'expérience seule peut rendre raison de la foi. Mais quel plus grand ridicule que celui de notre auteur ? Je m'imagine entendre un péripatéticien, qui diroit : « Il ne faut pas croire » l'expérience de Toricelli : car, » si nous la croyions, si nous » allions bannir l'horreur du » vide, quelle étonnante philo- » sophie aurions-nous ? »

J'ai fait voir combien le raisonnement de M. Pluche est vicieux (1), afin de prouver, pre-

(1) Il péche évidemment par une pétition de principe.

mièrement, que s'il y a une révélation, elle n'est point suffisamment démontrée par la seule autorité de l'Eglise et sans aucun examen de la raison, comme le prétendent tous ceux qui craignent cette raison. Secondement, pour mettre à l'abri de toute attaque la méthode de ceux qui voudroient suivre la voie que je leur ouvre, d'interpréter les choses surnaturelles, incompréhensibles en soi, par les lumières que chacun a reçues de la nature.

L'expérience et l'observation doivent donc seules nous guider ici. Elles se trouvent sans nombre dans les fastes des médecins, qui ont été philosophes, et non dans les philosophes qui n'ont pas été médecins. Ceux-ci ont parcouru, ont éclairé le labyrinthe de l'homme, ils nous ont seuls dévoilé ces ressorts cachés sous des

enveloppes, qui dérobent à nos yeux tant de merveilles. Eux seuls, contemplant tranquillement notre ame, l'ont mille fois surprise, et dans sa misère, et dans sa grandeur, sans plus la mépriser dans l'un de ces états, que l'admirer dans l'autre. Encore une fois, voilà les seuls physiciens qui aient droit de parler ici. Que nous diroient les autres, et sur-tout les théologiens? N'est-il pas ridicule de les entendre décider sans pudeur, sur un sujet qu'ils n'ont point été à portée de connoître, dont ils ont été au contraire entièrement détournés par des études obscures, qui les ont conduits à mille préjugés, et pour tout dire en un mot, au fanatisme, qui ajoute encore à leur ignorance dans le mécanisme des corps.

Mais quoique nous ayons choisi

les meilleurs guides, nous trouverons encore beaucoup d'épines et d'obstacles dans cette carrière.

L'homme est une machine si composée, qu'il est impossible de s'en faire d'abord une idée claire, et conséquemment de la définir. C'est pourquoi toutes les recherches que les plus grands philosophes ont faites *à priori*, c'est-à-dire, en voulant se servir en quelque sorte des aîles de l'esprit, ont été vaines. Ainsi ce n'est qu'*à posteriori*, ou en cherchant à démêler l'âme, comme au travers des organes du corps, qu'on peut, je ne dis pas découvrir avec évidence la nature même de l'homme, mais atteindre le plus grand degré de probabilité possible sur ce sujet.

Prenons donc le bâton de l'expérience, et laissons là l'histoire de toutes les vaines opinions des

philosophes. Etre aveugle, et croire pouvoir se passer de ce bâton, c'est le comble de l'aveuglement. Qu'un moderne a bien raison de dire qu'il n'y a que la vanité seule qui ne tire pas des causes secondes, le même parti que des premières! On peut et on doit même admirer tous ces beaux génies dans leurs travaux les plus inutiles, les Descartes, les Mallebranches, les Leibnitz, les Wolfs, etc.; mais quel fruit, je vous prie, a-t-on retiré de leurs profondes méditations et de tous leurs ouvrages? Commençons donc et voyons, non ce qu'on a pensé, mais ce qu'il faut penser pour le repos de la vie.

Autant de tempéramens, autant d'esprits, de caractères et de mœurs différentes. Galien même a connu cette vérité, que Descartes, et non Hippocrate, comme

le dit l'auteur de l'histoire de l'âme, a poussé loin, jusqu'à dire que la médecine seule pouvoit changer les esprits et les mœurs avec le corps. Il est vrai que la mélancolie, la bile, le phlegme, le sang, etc. suivant la nature, l'abondance et la diverse combinaison de ces humeurs, de chaque homme, font un homme différent.

Dans les maladies, tantôt l'âme s'éclipse et ne montre aucun signe d'elle-même : tantôt on diroit qu'elle est double, tant la fureur la transporte ; tantôt l'imbécillité se dissipe ; et la convalescence, d'un sot fait un homme d'esprit. Tantôt le plus beau génie devenu stupide, ne se reconnoît plus. Adieu toutes ces belles connoissances acquises à si grands frais, et avec tant de peine !

Ici c'est un paralytique, qui demande si sa jambe est dans

son

son lit : là c'est un soldat qui croit avoir le bras qu'on lui a coupé. La mémoire de ses anciennes sensations, et du lieu où son âme les rapportoit, fait son illusion, et son espèce de délire. Il suffit de lui parler de cette partie qui lui manque, pour lui en rappeler et faire sentir tous les mouvemens ; ce qui se fait avec je ne sais quel déplaisir d'imagination qu'on ne peut exprimer.

Celui-ci pleure, comme un enfant, aux approches de la mort, que celui-là badine. Que falloit-il a Canus Julius, à Sénèque, à Pétrone, pour changer leur intrépidité, en pusillanimité, ou en poltronnerie? Une obstruction dans la rate, dans le foie, un embarras dans la veine-porte. Pourquoi? Parce que l'imagination se bouche avec les viscères ;

et de-là naissent tous ces singuliers phénomènes de l'affection hystérique et hypocondriaque.

Que dirois-je de nouveau sur ceux qui s'imagineront être transformés en *loups-garoux*, en *coqs*, en *vampires*, qui croient que les morts les sucent ? Pourquoi m'arrêterois-je à ceux qui voient leur nez ou autres membres de verre, et à qui il faut conseiller de coucher sur la paille, de peur qu'ils ne se cassent ; afin qu'ils en retrouvent l'usage et la véritable chair, lorsque mettant le feu à la paille, on leur fait craindre d'être brûlés : frayeur qui a quelquefois guéri la paralysie ? Je dois légèrement passer sur des choses connues de tout le monde.

Je ne serai donc pas plus long sur le détail des effets du sommeil. Voyez ce soldat fatigué : il ronfle dans la tranchée, au bruit de

cent pièces de canons ! Son âme n'entend rien, son sommeil est une parfaite apoplexie. Une bombe va l'écraser ; il sentira peut-être moins ce coup qu'un insecte qui se trouve sous le pied.

D'un autre côté, cet homme que la jalousie, la haîne, l'avarice, ou l'ambition dévore, ne peut trouver aucun repos. Le lieu le plus tranquille, les boissons les plus fraîches et les plus calmantes, tout est inutile à qui n'a pas délivré son cœur du tourment des passions.

L'âme et le corps s'endorment ensemble. A mesure que le mouvement du sang se calme, un doux sentiment de paix et de tranquillité se répand dans toute la machine ; l'âme se sent mollement s'appésantir avec les paupières et s'affaisser avec les fibres du cerveau : elle devient ainsi

peu-à-peu comme paralytique, avec tous les muscles du corps. Ceux-ci ne peuvent plus porter le poids de la tête; celle-là ne peut plus soutenir le fardeau de la pensée; elle est dans le sommeil, comme n'étant point.

La circulation se fait-elle avec trop de vîtesse? l'âme ne peut dormir. L'âme est-elle trop agitée, le sang ne peut se calmer; il galope dans les veines avec un bruit qu'on entend: telles sont les deux causes réciproques de l'insomnie. Une seule frayeur dans les songes fait battre le cœur à coups redoublés, et nous arrache à la nécessité, ou à la douceur du repos, comme feroient une vive douleur, ou des besoins urgens. Enfin comme la seule cessation des fonctions de l'âme procure le sommeil, il est, même pendant la veille (qui n'est alors qu'une

demi-veille), des sortes de petits sommeils d'âme très-fréquens, des *rêves à la suisse*, qui prouvent que l'âme n'attend pas toujours le corps pour dormir; car si elle ne dort pas tout-à-fait, de combien peu s'en faut-il! puisqu'il lui est impossible d'assigner un seul objet auquel elle ait prêté quelque attention; parmi cette foule innombrable d'idées confuses qui, comme autant de nuages, remplissent, pour ainsi dire, l'atmosphère de notre cerveau.

L'opium a trop de rapport avec le sommeil qu'il procure, pour ne pas le placer ici. Ce remède enivre, ainsi que le vin, le café, etc. chacun à sa manière, et suivant sa dose. Il rend l'homme heureux dans un état qui sembleroit devoir être le tombeau du sentiment, comme il est l'image de la mort. Quelle douce léthar-

gie ! L'âme n'en voudroit jamais sortir. Elle étoit en proie aux plus grandes douleurs ; elle ne sent plus, que le seul plaisir de ne plus souffrir et de jouir de la plus charmante tranquillité. L'opium change jusqu'à la volonté ; il force l'âme qui vouloit veiller et se divertir, d'aller se mettre au lit malgré elle. Je passe sous silence l'histoire des poisons.

C'est en fouettant l'imagination, que le café, cet antidote du vin, dissipe nos maux de tête et nos chagrins, sans nous en ménager, comme cette liqueur, pour le lendemain.

Contemplons l'âme dans ses autres besoins.

Le corps humain est une machine qui monte elle-même ses ressorts ; vivante image du mouvement perpétuel. Les alimens entretiennent ce que la fièvre

excite. Sans eux l'âme languit, entre en fureur et meurt abattue. C'est une bougie dont la lumière se ranime, au moment de s'éteindre. Mais nourrissez le corps, versez dans ses tuyaux des sucs vigoureux, des liqueurs fortes : alors l'âme généreuse comme elles, s'arme d'un fier courage, et le soldat que l'eau eût fait fuir, devenu féroce, court gaîment à la mort au bruit des tambours. C'est ainsi que l'eau chaude agite un sang que l'eau froide eût calmé.

Quelle puissance d'un repas ! la joie renaît dans un cœur triste, elle passe dans l'âme des convives qui l'expriment par d'aimables chansons, où le Français excelle. Le mélancolique seul est accablé, et l'homme d'étude n'y est plus propre.

La viande crue rend les ani-

maux féroces ; les hommes le deviendroient par la même nourriture ; cela est si vrai, que la nation Anglaise, qui ne mange pas la chair si cuite que nous, mais rouge et sanglante, paroît participer de cette férocité plus ou moins grande, qui vient en partie de tels alimens, et d'autres causes, que l'éducation peut seule rendre impuissantes. Cette férocité produit dans l'âme l'orgueil, la haîne, le mépris des autres nations, l'indocilité, et autres sentimens, qui dépravent le caractère ; comme des alimens grossiers font un esprit lourd, épais, dont la paresse et l'indolence sont les attributs favoris.

Pope a très-bien connu tout l'empire de la gourmandise, lorsqu'il dit : « Le grave Catius parle » toujours de vertu, et croit » que, qui souffre les vicieux,

„ est vicieux lui-même. Ces „ beaux sentimens durent jusqu'à „ l'heure du dîner ; alors il pré- „ fère un scélérat, qui a une „ table délicate, à un saint frugal.

„ Considérez, dit-il ailleurs, „ le même homme en santé, ou „ en maladie ; possédant une „ belle charge, ou l'ayant per- „ due ; vous le verrez chérir la „ vie, ou la détester, fou à la „ chasse, ivrogne dans une as- „ semblée de province, poli au „ bal, bon ami en ville, sans foi „ à la cour. „

Nous avons eu en Suisse un baillif, nommé M. Steiguer de Wittighofen ; il étoit à jeun le plus intègre, et même le plus indulgent des juges ; mais malheur au misérable qui se trouvoit sur la sellette, lorsqu'il avoit fait un grand dîner ! il étoit homme à

faire pendre l'innocent, comme le coupable.

Nous pensons, et même nous ne sommes honnêtes gens, que comme nous sommes gais, ou braves; tout dépend de la manière dont notre machine est montée. On diroit en certains momens que l'âme habite dans l'estomac, et que Van Helmont en mettant son siége dans le Pylore, ne se seroit trompé, qu'en prenant la partie pour le tout.

A quels excès la faim cruelle peut nous porter! Plus de respect pour les entrailles auxquelles on doit, ou on a donné la vie; on les déchire à belles dents, on s'en fait d'horribles festins; et dans la fureur, dont on est transporté, le plus foible est toujours la proie du plus fort.

La grossesse, cette ennemie desirée des pâles couleurs, ne se

contente pas d'amener le plus souvent à sa suite les goûts dépravés qui accompagnent ces deux états : elle a quelquefois fait exécuter à l'âme les plus affreux complots : effets d'une manie subite, qui étouffe jusqu'à la loi naturelle. C'est ainsi que le cerveau, cette matrice de l'esprit, se pervertit à sa manière, avec celle du corps.

Quelle autre fureur d'homme ou de femme, dans ceux que la continence et la santé poursuivent ! C'est peu pour cette fille timide et modeste d'avoir perdu toute honte et toute pudeur ; elle ne regarde plus l'inceste, que comme une femme galante regarde l'adultère. Si ses besoins ne trouvent pas de promts soulagemens, ils ne se borneront point aux simples accidens d'une passion utérine, à la manie, etc.

Cette malheureuse mourra d'un mal, dont il y a tant de médecins.

Il ne faut que des yeux pour voir l'influence nécessaire de l'âge sur la raison. L'âme suit les progrès du corps, comme ceux de l'éducation. Dans le beau sexe, l'âme suit encore la délicatesse du tempérament : de-là, cette tendresse, cette affection, ces sentimens vifs, plutôt fondés sur la passion, que sur la raison ; ces préjugés, ces superstitions, dont la force empreinte, peut à peine s'effacer, etc. L'homme, au contraire, dont le cerveau et les nerfs participent de la fermeté de tous les solides, a l'esprit, ainsi que les traits du visage, plus nerveux : l'éducation, dont manquent les femmes, ajoute encore de nouveaux degrés de forces à son ame. Avec de tels secours de la nature et de l'art, comment ne

seroit-il pas plus reconnoissant, plus généreux, plus constant en amitié, plus ferme dans l'adversité ? etc. Mais, suivant à-peu-près la pensée de l'auteur des lettres sur les physionomies ; qui joint les grâces de l'esprit et du corps à presque tous les sentimens de cœur les plus tendres et les plus délicats, ne doit point nous envier une double force, qui semble avoir été donnée à l'homme ; l'une, que pour se mieux pénétrer des traits de la beauté ; l'autre, pour mieux servir à ses plaisirs.

Il n'est plus nécessaire d'être aussi grand physionomiste que cet auteur, pour deviner la qualité de l'esprit, par la figure, ou la forme des traits, lorsqu'ils sont marqués jusqu'à un certain point ; qu'il ne l'est d'être grand médecin, pour connoître un mal ac-

compagné de tous ses symptômes évidens. Examinez les portraits de Locke, de Steele, de Bœrhaave, de Maupertuis, etc : vous ne serez point surpris de leur trouver des physionomies fortes, des yeux d'aigle. Parcourez-en une infinité d'autres, vous distinguerez toujours le beau du grand génie, et même souvent l'honnête homme du fripon. On a remarqué, par exemple, qu'un poéte célèbre réunit (dans son portrait) l'air d'un filou, avec le feu de Prométhée.

L'histoire nous offre un mémorable exemple de la puissance de l'air. Le fameux duc de Guise étoit si fort convaincu qu'Henri III qui l'avoit eu tant de fois en son pouvoir, n'oseroit jamais l'assassiner, qu'il partit pour Blois. Le chancelier Chiverny apprenant son départ, s'écria : *voilà un*

homme perdu. Lorsque sa fatale prédiction fut justifiée par l'événement, on lui en demanda la raison. *Il y a vingt ans*, dit-il, *que je connois le roi : il est naturellement bon et même foible ; mais j'ai observé qu'un rien l'impatiente et le met en fureur, lorsqu'il fait froid.*

Tel peuple a l'esprit lourd et stupide ; tel autre l'a vif, léger, pénétrant. D'où cela vient-il ? si ce n'est en partie, et de la nourriture qu'il prend, et de la semence de ses pères, et de ce cahos de divers élémens qui nagent dans l'immensité de l'air ? L'esprit a comme le corps, ses maladies épidémiques et son scorbut.

Tel est l'empire du climat, qu'un homme qui en change, se ressent malgré lui de ce changement. C'est une Plante ambulante, qui s'est elle-même trans-

plantée ; si le climat n'est plus le même, il est juste qu'elle dégénère, ou s'améliore.

On prend tout encore de ceux avec qui l'on vit, leurs gestes, leurs accens, etc ; comme la paupière se baisse à la menace du coup dont on est prévenu ; ou par la même raison que le corps du spectateur imite machinalement, et malgré lui, tous les mouvemens d'un bon pantomime.

Ce que je viens de dire prouve que la meilleure compagnie pour un homme d'esprit, est la sienne, s'il n'en trouve une semblable. L'esprit se rouille avec ceux qui n'en ont point, faute d'être exercé : à la paume, on renvoie mal la balle, à qui la sert mal. J'aimerois mieux un homme intelligent, qui n'auroit eu aucune éducation, que s'il en eût eu une mauvaise, pourvu qu'il fût encore assez

assez jeune. Un esprit mal conduit, est un acteur que la province a gâté.

Les divers états de l'âme sont donc toujours corrélatifs à ceux du corps. Mais pour mieux démontrer toute cette dépendance et ses causes, servons-nous ici de l'anatomie comparée; ouvrons les entrailles de l'homme et des animaux. Le moyen de connoître la nature humaine, si l'on n'est éclairé par un juste parallele de la stucture des uns et des autres!

En général la forme et la composition du cerveau des quadrupèdes est à-peu-près la même, que dans l'homme. Même figure, même disposition pour tout, avec cette différence essentielle, que l'homme est de tous les animaux, celui qui a le plus de cerveau, et le cerveau le plus tortueux, en raison de la masse de

son corps; ensuite le singe, le castor, l'éléphant, le chien, le renard, le chat, etc. voilà les animaux qui ressemblent le plus à l'homme; car on remarque aussi chez eux la même analogie graduée, par rapport au corps calleux, dans lequel Lancisi avoit établi le siége de l'âme, avant feu M. de la Peyronnie, qui cependant a illustré cette opinion par une foule d'expériences.

Après tous les quadrupèdes, ce sont les oiseaux qui ont le plus de cerveau. Les poissons ont la tête grosse, mais elle est vide de sens, comme celle de bien des hommes. Ils n'ont point de corps calleux et fort peu de cerveau, lequel manque aux insectes.

Je ne me répandrai point en un plus long détail des variétés de la nature, ni en conjectures, car les unes et les autres sont in-

finies, comme on en peut juger, en lisant les seuls traités de Willis *de cerebro*, et *de anima brutorum*.

Je conclurai seulement ce qui s'ensuit clairement de ces observations, 1°. que plus les animaux sont farouches, moins ils ont de cerveau: 2°. que ce viscère semble s'agrandir en quelque sorte, à proportion de leur docilité : 3°. qu'il y a ici une singulière condition imposée éternellement par la nature, qui est que plus on gagnera du côté de l'esprit, plus on perdra du côté de l'instinct. Lequel l'emporte de la perte ou du gain?

Ne croyez pas au reste que je veuille prétendre par-là que le seul volume du cerveau suffise pour faire juger du degré de docilité des animaux; il faut que la qualité réponde encore à la quantité, et que les solides et les

fluides soient dans cet équilibre convenable qui fait la santé.

Si l'imbécille ne manque pas de cerveau, comme on le remarque ordinairement, ce viscère péchera par une mauvaise consistance, partrop de mollesse, par exemple. Il en est de même des fous, les vices de leur cerveau ne se dérobent pas toujours à nos recherches; mais si les causes de l'imbécillité, de la folie, etc. ne sont pas sensibles, où aller chercher celles de la variété de tous les esprits? Elles échappent aux yeux des Lynx et des Argus. *Un rien, une petite fibre, quelque chose que la plus subtile anatomie ne peut découvrir*, eût fait deux sots d'Erasme et de Fontenelle, qui le remarque lui-même dans un de ses meilleurs dialogues.

Outre la mollesse de la moëlle du cerveau, dans les enfans,

dans les petits chiens et dans les oiseaux, Willis a remarqué que les *corps cannelés* sont effacés et comme décolorés dans tous ces animaux ; et que leurs *stries* sont aussi imparfaitement formés que dans les paralytiques. Il ajoute, ce qui est vrai, que l'homme a la protubérance annulaire fort grosse ; et ensuite toujours diminutivement par degrés, le singe, et les autres animaux nommés ci-devant, tandis que le veau, le bœuf, le loup, la brebis, le cochon, etc. qui ont cette partie d'un très-petit volume, ont les *nates* et *testes* fort gros.

On a beau être discret et réservé sur les conséquences qu'on peut tirer de ces observations et de tant d'autres sur l'espèce d'inconstance des vaisseaux et des nerfs, etc. : tant de variétés ne peuvent être des jeux gratuits de

la nature. Elles prouvent du moins la nécessité d'une bonne et abondante organisation, puisque dans tout le règne animal l'âme se raffermissant avec le corps, acquiert de la sagacité, à mesure qu'il prend des forces.

Arrêtons-nous à contempler la différente docilité des animaux. Sans doute l'analogie la mieux entendue conduit l'esprit à croire que les causes dont nous avons fait mention, produisent toute la diversité qui se trouve entr'eux et nous, quoiqu'il faille avouer que notre foible entendement, borné aux observations les plus grossières, ne puisse voir les liens qui règnent entre la cause et les effets. C'est une espèce d'*harmonie* que les philosophes ne connoîtront jamais.

Parmi les animaux, les uns apprennent à parler et à chanter,

ils retiennent des airs et prennent tous les tons aussi exactement qu'un musicien. Les autres, qui montrent cependant plus d'esprit, tels que les singes, n'en peuvent venir à bout. Pourquoi cela, si ce n'est pas un vice des organes de la parole ?

Mais ce vice est-il tellement de conformation, qu'on n'y puisse apporter aucun remède ? En un mot seroit-il absolument impossible d'apprendre une langue à cet animal ? Je ne le crois pas.

Je prendrois le grand singe préférablement à tout autre, jusqu'à ce que le hasard nous eut fait découvrir quelqu'autre espèce plus semblable à la nôtre, car rien ne répugne qu'il y en ait dans des régions qui nous sont inconnues. Cet animal nous ressemble si fort, que les naturalistes l'ont appelé *homme sauvage*.

ou homme *des bois*. Je le prendrois aux mêmes conditions des écoliers d'Amman, c'est-à-dire, que je voudrois qu'il ne fût ni trop jeune, ni trop vieux; car ceux qu'on nous apporte en Europe, sont communément trop agés. Je choisirois celui qui auroit la physionomie la plus spirituelle, et qui tiendroit le mieux dans mille petites opérations, ce qu'elle m'auroit promis. Enfin, ne me trouvant pas digne d'être son gouverneur, je le mettrois à l'école de l'excellent maître que je viens de nommer, ou d'un autre aussi habile, s'il en est.

Vous savez par le livre d'Amman, et par tous ceux qui ont traduit sa méthode, tous les prodiges qu'il a su opérer sur les sourds de naissance, dans les yeux desquels il a, comme il le fait entendre lui-même, trouvé des oreilles.

oreilles : et en combien peu de tems enfin il leur a appris à entendre, parler, lire, et écrire. Je veux que les yeux d'un sourd voient plus clair et soient plus intelligens que s'il ne l'étoit pas, par la raison que la perte d'un membre, ou d'un sens peut augmenter la force, ou la pénétration d'un autre : mais le singe voit et entend ; il comprend ce qu'il entend et ce qu'il voit : il conçoit si parfaitement les signes qu'on lui fait, qu'à tout autre jeu, ou tout autre exercice, je ne doute point qu'il ne l'emportât sur les disciples d'Amman. Pourquoi donc l'éducation des singes seroit-elle impossible ? Pourquoi ne pourroit-il enfin, à force de soin, imiter, à l'exemple des sourds, les mouvemens nécessaires pour prononcer ? Je n'ose décider si les organes de la parole

du singe ne peuvent, quoi qu'on fasse, rien articuler ; mais cette impossibilité absolue, me surprendroit, à cause de la grande analogie du singe et de l'homme, et qu'il n'est point d'animal connu jusqu'à présent, dont le dedans et le dehors lui ressemblent d'une manière si frappante. Locke, qui certainement n'a jamais été suspect de crédulité, n'a pas fait difficulté de croire l'histoire que le chevalier Temple fait dans ses mémoires, d'un perroquet, qui répondoit à propos, et avoit appris, comme nous, à avoir une espèce de conversation suivie. Je sais qu'on s'est moqué de ce grand métaphysicien ; mais qui auroit annoncé à l'univers qu'il y a des générations qui se font sans œufs et sans femmes ; auroit-il trouvé beaucoup de partisans ? Cependant M. Trembley en a décou-

vert, qui se ſont sans accouplement, et par la seule section. Amman n'eût-il pas aussi passé pour un ſou, s'il se fût vanté, avant que d'en faire l'heureuse expérience, d'instruire, et en aussi peu de tems, des écoliers, tels que les siens? Cependant ses succès ont étonné l'Univers, et comme l'auteur de l'histoire des polypes, il a passé de plein vol à l'immortalité. Qui doit à son génie les miracles qu'il opère, l'emporte à mon gré, sur celui qui doit les siens au hasard. Qui a trouvé l'art d'embellir le plus beau des règnes, et de lui donner des perfections qu'il n'avoit pas, doit être mis au-dessus d'un faiseur oisif de systêmes frivoles, ou d'un auteur laborieux de stériles découvertes. Celles d'Amman sont bien d'un autre prix; il a tiré les hommes, de l'instinct auquel

ils sembloient condamnés ; ils leur a donné des idées, de l'esprit, une âme, en un mot, qu'ils n'eussent jamais eue. Quel plus grand pouvoir !

Ne bornons point les ressources de la nature ; elles sont infinies, et sur-tout aidées d'un grand art.

La même mécanique, qui ouvre le canal d'Eustachi dans les sourds, ne pourroit-elle le déboucher dans les singes ? Une heureuse envie d'imiter la prononciation du maître, ne pourroit-elle mettre en liberté les organes de la parole, dans des animaux, qui imitent tant d'autres signes, avec tant d'adresse et d'intelligence ? Non-seulement je défie qu'on me cite aucune expérience vraiment concluante, qui décide mon projet impossible et ridicule ; mais la similitude de la structure et des

opérations du singe est telle, que je ne doute presque point, si on exerçoit parfaitement cet animal, qu'on ne vînt à bout de lui apprendre à prononcer, et par conséquent à savoir une langue. Alors ce ne seroit plus ni un homme sauvage, ni un homme manqué : ce seroit un homme parfait, un petit homme de ville, avec autant d'étoffe ou de muscles que nous-mêmes, pour penser et profiter de son éducation.

Des animaux, à l'homme, la transition n'est pas violente ; les vrais philosophes en conviennent. Qu'étoit l'homme, avant l'invention des mots et la connoissance des langues? Un animal de son espèce, qui avec beaucoup moins d'instinct naturel, que les autres, dont alors il ne se croyoit pas roi, n'étoit distingué du singe et des autres animaux,

que comme le singe l'est lui-même; je veux dire par une physionomie qui annonçoit plus de discernement. Réduite à la seule *connoissance intuitive* des Leibnitiens, il ne voyoit que des figures et des couleurs, sans pouvoir rien distinguer entr'elles; vieux, comme jeune, enfant à tout âge, il bégayoit ses sensations et ses besoins; comme un chien affamé ou ennuyé du repos, demande à manger, ou à se promener.

Les mots, les langues, les lois, les sciences, les beaux-arts sont venus; et par eux enfin le diamant brut de notre esprit a été poli. On a dressé un homme, comme un animal; on est devenu auteur, comme porte-faix. Un géomètre a appris à faire les démonstrations et les calculs les plus difficiles, comme un singe à ôter, ou mettre son petit chapeau, et

à monter sur son chien docile. Tout s'est fait par des signes ; chaque espèce a compris ce qu'elle a pu comprendre : et c'est de cette manière que les hommes ont acquis *la connoissance symbolique*, ainsi nommée encore par nos philosophes d'Allemagne.

Rien de si simple, comme on voit, que la mécanique de notre éducation. Tout se réduit à des sons, ou à des mots, qui de la bouche de l'un, passent par l'oreille de l'autre, dans le cerveau, qui reçoit en même-tems par les yeux la figure des corps, dont ces mots sont les signes arbitraires.

Mais qui a parlé le premier ? Qui a été le premier précepteur du genre humain ? Qui a inventé les moyens de mettre à profit la docilité de notre organisation ? Je n'en sais rien ; le nom de ces

heureux et premiers génies a été perdu dans la nuit des tems. Mais l'art est le fils de la nature ; elle a dû long-tems le précéder.

On doit croire que les hommes les mieux organisés, ceux pour qui la nature aura épuisé ses bienfaits, auront instruit les autres. Ils n'auront pu entendre un bruit nouveau, par exemple ; éprouver de nouvelles sensations, être frappé de tous ces beaux objets divers qui forment le ravissant spectacle de la nature, sans se trouver dans le cas de ce sourd de Chartres, dont le grand Fontenelle nous a le premier donné l'histoire, lorsqu'il entendit, pour la première fois, à quarante ans, le bruit étonnant des cloches.

De-là seroit-il absurde de croire que ces premiers mortels, essayèrent à la manière de ce sourd,

ou à celle des animaux et des muets (autre espèce d'animaux), d'exprimer leurs nouveaux sentimens, par des mouvemens dépendans de l'économie de leur imagination, et conséquemment ensuite par des sons spontanés propres à chaque animal ; expression naturelle de leur surprise, de leur joie, de leurs transports, ou de leurs besoins ? car sans doute ceux que la nature a doués d'un sentiment plus exquis, ont eu aussi plus de facilité pour l'exprimer.

Voilà comme je conçois que les hommes ont employé leur sentiment, ou leur instinct, pour avoir de l'esprit, et enfin leur esprit, pour avoir des connoissances. Voilà par quels moyens, autant que je peux les saisir, on s'est rempli le cerveau des idées, pour la réception desquelles la

nature l'avoit formé. On s'est aidé l'un par l'autre ; et les plus petits commencemens s'agrandissant peu-à-peu, toutes les choses de l'Uuivers ont été aussi facilement distinguées, qu'un cercle.

Comme une corde de violon, ou une touche de clavecin frémit et rend un son, les cordes du cerveau frappées par les rayons sonores, ont été excitées à rendre, ou à redire les mots qui les touchoient. Mais comme telle est la construction de ce viscère, que dès qu'une fois les yeux bien formés pour l'optique, ont reçu la peinture des objets, le cerveau ne peut pas ne pas voir leurs images et leurs différences : de même lorsque les signes de ces différences ont été marqués, ou gravés dans le cerveau, l'âme en a nécessairement examiné les rapports ; examen qui lui étoit im-

possible, sans la découverte des signes, ou l'invention des langues. Dans ces tems, où l'Univers étoit presque muet, l'âme étoit à l'égard de tous les objets, comme un homme, qui, sans avoir aucune idée des proportions, regarderoit un tableau, ou une pièce de sculpture; il n'y pourroit rien distinguer; ou comme un petit enfant (car alors l'âme étoit dans son enfance) qui tenant dans sa main un certain nombre de petits brins de paille, ou de bois, les voit en général d'une vue vague et superficielle, sans pouvoir les compter, ni les distinguer. Mais qu'on mette une espèce de pavillon, ou d'étendard à cette pièce de bois, par exemple, qu'on appelle mât; qu'on en mette un autre à un autre pareil corps; que le premier venu se nombre par le signe 1,

et le second par le signe ou chiffre 2 ; alors cet enfant pourra les compter, et ainsi de suite il apprendra toute l'arithmétique. Dès qu'une figure lui paroîtra égale à une autre par son signe *numératif*, il conclura sans peine que ce sont deux corps ; que 1 et 1 font deux, que 2 et 2 font quatre, etc.

C'est cette similitude réelle, ou apparente des figures, qui est la base fondamentale de toutes les vérités et de toutes nos connoissances, parmi lesquelles il est évident que celles dont les signes sont moins simples et moins sensibles, sont plus difficiles à apprendre que les autres : en ce qu'elles demandent plus de génie, pour embrasser et combiner cette immense quantité de mots, par lesquels les sciences dont je parle expriment les vérités de

leur ressort : tandis que les siences qui s'annoncent par des chiffres, ou autres petits signes, s'apprennent facilement ; et c'est sans doute cette facilité qui a fait la fortune des calculs algébriques, plus encore que leur évidence.

Tout ce savoir dont le vent enfle le ballon du cerveau de nos pédans orgueilleux ; n'est donc qu'un vaste amas de mots et de figures, qui forment dans la tête toutes les traces, par lesquelles nous distinguons et nous nous rappelons les objets. Toutes nos idées se réveillent, comme un jardinier qui connoît les plantes, se souvient de toutes leurs dénominations à leur aspect. Ces mots et ces figures qui sont désignées par eux, sont tellement liées ensemble dans le cervaau, qu'il est assez rare qu'on imagine une chose,

sans le nom, ou le signe qui lui est attaché.

Je me sers toujours du mot *imaginer*, parce que je crois que tout s'imagine, et que toutes les parties de l'âme peuvent être justement réduites à la seule imagination, qui les forme toutes; et qu'ainsi le jugement, le raisonnement, la mémoire ne sont que des parties de l'âme nullement absolues, mais de véritables modifications de cette espèce de *toile médullaire*, sur laquelle les objets peints dans l'œil, sont renvoyés, comme d'une lanterne magique.

Mais si tel est ce merveilleux et incompréhensible résultat de l'organisation du cerveau; si tout se conçoit par l'imagination, si tout s'explique par elle, pourquoi diviser le principe sensitif qui pense dans l'homme? N'est-ce

pas une contradiction manifeste dans les partisans de la simplicité de l'esprit ? Car une chose qu'on divise, ne peut plus être, sans absurdité, regardée comme indivisible. Voilà où conduit l'abus des langues, et l'usage de ces grands mots : *spiritualité*, *immatérialité*, etc. placés à tout hasard, sans être entendus, même par des gens d'esprit.

Rien de plus facile que de prouver un systême fondé comme celui-ci, sur le sentiment intime et l'expérience propre de chaque individu. L'imagination, ou cette partie phantastique du cerveau, dont la nature nous est aussi inconnue, que sa manière d'agir, est-elle naturellement petite, ou foible ? Elle aura à peine la force de comparer l'analogie, ou la ressemblance de ses idées ; elle ne pourra voir que

ce qui sera vis-à-vis d'elle, ou ce qui l'affectera le plus vivement; et encore de quelle manière! Mais toujours est-il vrai que l'imagination seule apperçoit; que c'est elle qui se représente tous les objets, avec les mots et les figures qui les caractérisent; et qu'ainsi c'est elle, encore une fois, qui est l'âme, puisqu'elle en fait tous les rôles. Par elle, par son pinceau flatteur, le froid squelette de la raison prend des chairs vives et vermeilles; par elle les sciences fleurissent, les arts s'embellissent, les bois parlent, les échos soupirent, les rochers pleurent, le marbre respire, tout prend vie parmi les corps inanimés. C'est elle encore qui ajoute à la tendresse d'un cœur amoureux, le piquant attrait de la volupté; elle la fait germer dans le cabinet du philosophe, et du

du pédant poudreux ; elle forme enfin, les savans comme les orateurs et les poétes. Sottement décriée par les uns, vainement distinguée par les autres, qui tous l'ont mal connue, elle ne marche pas seulement à la suite des grâces et des beaux-arts, elle ne peint pas seulement la nature, elle peut aussi la mesurer. Elle raisonne, juge, pénétre, compare, approfondit. Pourroit-elle si bien sentir les beautés des tableaux qui lui sont tracés, sans en découvrir les rapports ? Non ; comme elle ne peut se replier sur les plaisirs des sens, sans en goûter toute la perfection, ou la volupté, elle ne peut réfléchir sur ce qu'elle a mécaniquement conçu, sans être alors le jugement même.

Plus on exerce l'imagination, ou le maigre génie, plus il prend, pour ainsi dire, d'embonpoint,

plus il s'agrandit , devient nerveux , robuste , vaste et capable de penser. La meilleure organisa-a besoin de cet exercice.

L'organisation est le premier mérite de l'homme ; c'est en vain que tous les auteurs de morale ne mettent point au rang des qualités estimables , celles qu'on tient de la nature , mais seulement les talens qui s'acquièrent à force de réflexions et d'industrie : car , d'où nous vient , je vous prie , l'habileté , la science et la vertu , si ce n'est d'une disposition qui nous rend propres à devenir habiles, savans et vertueux ? Et d'où nous vient encore cette disposition , si ce n'est de la nature ? Nous n'avons de qualités estimables que par elle ; nous lui devons tout ce que nous sommes. Pourquoi donc n'estimerois-je pas autant ceux qui ont des qualités

naturelles, que ceux qui brillent par des vertus acquises, et comme d'emprunt? Quel que soit le mérite, de quelqu'endroit qu'il naisse, il est toujours digne de l'estime universelle; il ne s'agit que de savoir la mesurer. L'esprit, la beauté, les richesses, quoiqu'enfans du hasard, ont tous leur prix, comme l'adresse, le savoir, la vertu, etc. Ceux que la nature a comblés de ses dons les plus précieux, doivent plaindre ceux à qui ils ont été refusés; mais ils peuvent sentir leur supériorité sans orgueil, et en connoisseurs. Une belle femme seroit aussi ridicule de se trouver laide, qu'un homme d'esprit, de se croire un sot. Une modestie outrée (défaut rare à la vérité) est une sorte d'ingratitude envers la nature. Une honnête fierté, au contraire, est la marque d'une âme belle et

grande, que décèlent des traits mâles, moulés comme par le sentiment.

Si l'organisation est un mérite, et le premier mérite, et la source de tous les autres, l'instruction est le second. Le cerveau le mieux construit, sans elle, le seroit en pure perte; comme sans l'usage du monde, l'homme le mieux fait ne seroit qu'un paysan grossier. Mais aussi, quel seroit le fruit de la plus excellente école, sans une matrice parfaitement ouverte à l'entrée, ou à la conception des idées? Il est aussi impossible de donner une seule idée à un homme, privé de tous les sens, que de faire un enfant à une femme, à laquelle la nature auroit poussé la distraction jusqu'à oublier de faire une vulve, comme je l'ai vu dans une, qui n'avoit ni fente, ni vagin, ni matrice, et qui pour

cette raison fut démariée après dix ans de mariage.

Mais si le cerveau est à la fois bien organisé et bien instruit, c'est une terre féconde parfaitement ensemencée, qui produit le centuple de ce qu'elle a reçu : ou, (pour quitter le style figuré, souvent nécessaire pour mieux exprimer ce qu'on sent et donner des grâces à la vérité même) l'imagination élevée par l'art, à la belle et rare dignité du génie, saisit exactement tous les rapports des idées qu'elle a conçues, embrasse avec facilité une foule étonnante d'objets, pour en tirer enfin une longue chaîne de conséquences, lesquelles ne sont encore que de nouveaux rapports enfantés par la comparaison des premiers, auxquels l'âme trouve une parfaite ressemblance. Telle est, selon moi, la génération de

l'esprit. Je dis *trouve*, comme j'ai donné ci-devant l'épithète d'*apparente*, à la similitude des objets : non que je pense que nos sens soient toujours trompeurs, comme l'a prétendu le P. Mallebranche, ou que nos yeux, naturellement un peu ivres, ne voient pas les objets, tels qu'ils sont en eux-mêmes, quoique les microscopes nous le prouvent tous les jours ; mais pour n'avoir aucune dispute avec les Pyrrhoniens, parmi lesquels Bayle s'est distingué.

Je dis de la vérité en général, ce que Fontenelle dit de certaines en particulier, qu'il faut la sacrifier aux agrémens de la société. Il est de la douceur de mon caractère, d'obvier à toute dispute, lorsqu'il ne s'agit pas d'aiguiser la conversation. Les Cartésiens viendroient ici vainement à la charge

avec leurs *idées innées* ; je ne me donnerois certainement pas le quart de la peine qu'a prise Locke pour attaquer de telles chimères. Quelle utilité en effet de faire un gros livre, pour prouver une doctrine qui étoit érigée en axiome il y a trois mille ans ?

Suivant les principes que nous avons posés, et que nous croyons vrais, celui qui a le plus d'imagination doit être regardé comme ayant le plus d'esprit, ou de génie, car tous ces mots sont synonymes ; et encore une fois, c'est par un abus honteux qu'on croit dire des choses différentes, lorsqu'on ne dit que différens mots ou différens sons, auxquels on n'a attaché aucune idée, ou distinction réelle.

La plus belle. la plus grande, ou la plus forte imagination, est donc la plus propre aux sciences,

comme aux arts. Je ne décide point s'il faut plus d'esprit pour exceller dans l'art des Aristotes, ou des Descartes, que dans celui des Euripides ou des Sophocles; et si la nature s'est mise en plus grands frais, pour faire Newton, que pour former Corneille (ce dont je doute fort); mais il est certain que c'est la seule imagination diversement appliquée, qui a fait leur différent triomphe et leur gloire immortelle.

Si quelqu'un passe pour avoir peu de jugement, avec beaucoup d'imagination; cela veut dire que l'imagination trop abandonnée à elle-même, presque toujours comme occupée à se regarder dans le miroir de ses sensations, n'a pas assez contracté l'habitude de les examiner elles-mêmes avec attention; plus profondément pénétrée des traces, ou des images, que

que de leur vérité ou de leur ressemblance.

Il est vrai que telle est la vivacité des ressorts de l'imagination, que si l'attention, cette clé ou mère des sciences, ne s'en mêle, il ne lui est guères permis que de parcourir et d'effleurer les objets.

Voyez cet oiseau sur la branche, il semble toujours prêt à s'envoler ; l'imagination est de même, toujours emportée par le tourbillon du sang et des esprits ; une onde fait une trace, effacée par celle qui suit ; l'âme court après, souvent en vain ; il faut qu'elle s'attende à regretter ce qu'elle n'a pas assez vîte saisi et fixé : et c'est ainsi que l'imagination, véritable image du tems, se détruit et se renouvelle sans cesse.

Tel est le chaos et la succession continuelle et rapide de nos idées ;

elles se chassent, comme un flot pousse l'autre; de sorte que si l'imagination n'emploie, pour ainsi dire, une partie de ses muscles, pour être comme en équilibre sur les cordes du cerveau, pour se soutenir quelque tems sur un objet qui va fuir, et s'empêcher de tomber sur un autre, qu'il n'est pas encore tems de contempler; jamais elle ne sera digne du beau nom de jugement. Elle exprimera vivement ce qu'elle aura senti de même; elle formera les orateurs, les musiciens, les peintres, les poétes, et jamais un seul philosophe. Au contraire, si dès l'enfance on accoutume l'imagination à se brider elle-même; à ne point se laisser emporter à sa propre impétuosité, qui ne fait que de brillans enthousiastes; à arrêter, contenir ses idées, à les retourner

dans tous les sens, pour voir toutes les faces d'un objet: alors l'imagination prompte à juger, embrassera par le raisonnement, la plus grande sphère d'objets, et sa vivacité, toujours de si bon augure dans les enfans, et qu'il ne s'agit que de règler par l'étude et l'exercice, ne sera plus qu'une pénétration clairvoyante, sans laquelle on fait peu de progrès dans les sciences.

Tels sont les simples fondemens sur lesquels a été bâti l'édifice de la logique. La nature les avoit jetés pour tout le genre humain; mais les uns en ont profité, les autres en ont abusé.

Malgré toutes ces prérogatives de l'homme sur les animaux, c'est lui faire honneur que de le ranger dans la même classe. Il est vrai que jusqu'à un certain âge, il est plus animal qu'eux, parce

qu'il apporte moins d'instinct en naissant.

Quel est l'animal qui mourroit de ſaim au milieu d'une rivière de lait ? l'homme seul. Semblable à ce vieux enfant dont un moderne parle d'après Arnobe ; il ne connoît ni les alimens qui lui sont propres, ni l'eau qui peut le noyer, ni le ſeu qui peut le réduire en poudre. Faites briller pour la premiére ſois la lumière d'une bougie aux yeux d'un enfant, il y portera machinalement le doigt, comme pour savoir quel est le nouveau phénomène qu'il apperçoit ; c'est à ses dépens qu'il en connoîtra le danger, mais il n'y sera pas repris.

Mettez-le encore avec un animal sur le bord d'un précipice : lui seul y tombera ; il se noie, où l'autre se sauve à la nage. A quatorze ou quinze ans, il entre-

voit à peine les grands plaisirs qui l'attendent dans la reproduction de son espèce ; déjà adolescent, il ne sait pas trop comment s'y prendre dans un jeu, que la nature apprend si vîte aux animaux : il se cache, comme s'il étoit honteux d'avoir du plaisir et d'être fait pour être heureux, tandis que les animaux se font gloire d'être *cyniques*. Sans éducation, ils sont sans préjugés. Mais voyons encore ce chien et cet enfant qui ont tous deux perdu leur maître dans un grand chemin : l'enfant pleure, il ne sait à quel saint se vouer ; le chien mieux servi par son odorat, que l'autre par sa raison, l'aura bientôt retrouvé.

La nature nous avoit donc faits pour être au-dessous des animaux, ou du moins pour faire par-là même mieux éclater les prodiges

de l'éducation, qui seule nous tire du niveau et nous élève enfin au-dessus d'eux. Mais accordera-t-on la même distinction aux sourds, aux aveugles nés, aux imbécilles, aux fous, aux hommes sauvages, ou qui ont été élevés dans les bois avec les bêtes; à ceux dont l'affection hypocondriaque a perdu l'imagination, enfin à toutes ces bêtes à figure humaine, qui ne montrent que l'instinct le plus grossier? Non, tous ces hommes de corps, et non d'esprit, ne méritent pas une classe particulière.

Nous n'avons pas dessein de nous dissimuler les objections qu'on peut faire en faveur de la distinction primitive de l'homme et des animaux, contre notre sentiment. Il y a, dit-on, dans l'homme une loi naturelle, une connoissance du bien et du mal,

qui n'a pas été gravée dans le cœur des animaux.

Mais cette objection, ou plutôt cette assertion est-elle fondée sur l'expérience, sans laquelle un philosophe peut tout rejetter? En avons-nous quelqu'une qui nous convainque que l'homme seul a été éclairé d'un rayon refusé à tous les autres animaux? S'il n'y en a point, nous ne pouvons pas plus connoître par elle ce qui se passe dans eux, et même dans les hommes, que ne pas sentir ce qui affecte l'intérieur de notre être. Nous savons que nous pensons et que nous avons des remords : un sentiment intime ne nous force que trop d'en convenir : mais pour juger des remords d'autrui, ce sentiment qui est dans nous est insuffisant : c'est pourquoi il en faut croire les autres hommes sur leur parole,

ou sur les signes sensibles et extérieurs que nous avons remarqués en nous-mêmes, lorsque nous éprouvions la même conscience et les mêmes tourmens.

Mais pour décider si les animaux qui ne parlent point, ont reçu la loi naturelle, il faut s'en rapporter conséquemment à ces signes dont je viens de parler, supposé qu'ils existent. Les faits semblent le prouver. Le chien qui a mordu son maître qui l'agaçoit, a paru s'en repentir le moment suivant ; on l'a vu triste, fâché, n'osant se montrer, et s'avouer coupable par un air rampant et humilié. L'histoire nous offre un exemple célèbre d'un lion qui ne voulut pas déchirer un homme abandonné à sa fureur, parce qu'il le reconnut pour son bienfaiteur. Qu'il seroit à souhaiter que l'homme même montrât tou-

jours la même reconnoissance pour les bienfaits et le même respect pour l'humanité ! On n'auroit plus à craindre les ingrats, ni ces guerres qui sont le fléau du genre humain et les vrais bourreaux de la loi naturelle.

Mais un être à qui la nature a donné un instinct si précoce, si éclairé, qui juge, combine, raisonne et délibère, autant que s'étend et lui permet la sphère de son activité; un être qui s'attache par les bienfaits, qui se détache par les mauvais traitemens et va essayer un meilleur maître; un être d'une structure semblable à la nôtre, qui fait les mêmes opérations, qui a les mêmes passions, les mêmes douleurs, les mêmes plaisirs, plus ou moins vifs, suivant l'empire de l'imagination et la delicatesse des nerfs; un tel etre enfin ne montre-t-il pas clai-

rement qu'il sent ses torts et les nôtres ; qu'il connoît le bien et le mal, et, en un mot, a la conscience de ce qu'il fait ? Son âme qui marque comme la nôtre, les mêmes joies, les mêmes mortifications, les mêmes déconcertemens, seroit-elle sans aucune répugnance, à la vue de son semblable déchiré, ou après l'avoir lui-même impitoyablement mis en pièces ? Cela posé, le don précieux dont il s'agit, n'auroit point été refusé aux animaux : car puisqu'ils nous offrent des signes évidens de leur repentir, comme de leur intelligence, qu'y a-t-il d'absurde à penser que des êtres, des machines presque aussi parfaites que nous, sont, comme nous, faites pour penser et pour sentir la nature ?

Qu'on ne m'objecte point que les animaux sont pour la plupart

des êtres féroces, qui ne sont pas capables de sentir les maux qu'ils font; car tous les hommes distinguent-ils mieux les vices et les vertus? Il est dans notre espèce de la férocitê, comme dans la leur. Les hommes qui sont dans la barbare habitude d'enfreindre la loi naturelle, n'en sont pas si tourmentés, que ceux qui la transgressent pour la première fois, et que la force de l'exemple n'a point endurcis. Il en est de même des animaux comme des hommes; les uns et les autres peuvent être plus ou moins féroces par tempérament, et ils le deviennent encore plus avec ceux qui le sont. Mais un animal doux, pacifique, qui vit avec d'autres animaux semblables, et d'alimens doux, sera ennemi du sang et du carnage; il rougira intérieurement de l'avoir versé, avec cette diffé-

rence peut-être, que comme chez eux tout est immolé aux besoins, aux plaisirs, et aux commodités de la vie, dont ils jouissent plus que nous, leurs remords ne semblent pas devoir être si vifs que les nôtres, parce que nous ne sommes pas dans la même nécessité qu'eux. La coutume émousse et peut-être étouffe les remords, comme les plaisirs.

Mais je veux supposer pour un moment que je me trompe, et qu'il n'est pas juste que presque tout l'Univers ait tort à ce sujet, tandis que j'aurois seul raison; j'accorde que les animaux, même les plus excellens, ne connoissent pas la distinction du bien et du mal moral; qu'ils n'ont aucune mémoire des intentions qu'on a eues; du bien qu'on leur a fait, aucun sentiment de leurs propres vertus: que ce lion, par exemple,

dont j'ai parlé après tant d'autres, ne se souvienne pas de n'avoir pas voulu ravir la vie à cet homme qui fut livré à sa furie, dans un spectacle plus inhumain que tous les lions, les tigres et les ours; tandis que nos compatriotes se battent, suisses contre suisses, frères contre frères, se reconnoissent, s'enchaînent, ou se tuent sans remords, parce qu'un prince paie leurs meurtres: je suppose enfin que la loi naturelle n'ait pas été donnée aux animaux: qu'elles en seront les conséquences? L'homme n'est pas pétri d'un limon précieux; la nature n'a employé qu'une seule pâte et même une pâte, dont elle a seulement varié les levains. Si donc l'animal ne se repent pas d'avoir violé le sentiment intérieur dont je parle, ou plutôt s'il en est privé, il faut nécessaire-

ment que l'homme soit dans le même cas : moyennant quoi, adieu la loi naturelle et tous ces beaux traités qu'on a publiés sur elle. Tout le règne animal en seroit généralement dépourvu. Mais, réciproquement, si l'homme ne peut se dispenser de convenir qu'il distingue toujours, lorsque la santé le laisse jouir de lui-même, ceux qui ont de la probité, de l'humanité, de la vertu, de ceux qui ne sont ni humains, ni vertueux, ni honnêtes gens; qu'il est facile de distinguer ce qui est vice, ou vertu, par l'unique plaisir, ou la propre répugnance qui en sont comme les effets naturels, il s'ensuit que les animaux formés de la même matière à laquelle il n'a peut-être manqué qu'un degré de fermentation, pour égaler les hommes en tout, doivent participer aux

mêmes prérogatives de l'animalité, et qu'ainsi il n'est point d'ame, ou de substance sensitive, sans remords. La réflexion suivante va fortifier celles-ci.

On ne peut détruire la loi narelle. L'empreinte en est si forte dans tous les animaux, que je ne doute nullement que les plus sauvages et les plus féroces n'aient quelques momens de repentir. Je crois que la fille sauvage de Chalon en Champagne aura porté la peine de son crime, s'il est vrai qu'elle ait mangé sa sœur. Je pense la même chose de tous ceux qui commettent des crimes, même volontaires, ou de tempérament : de Gaston d'Orléans qui ne pouvoit s'empêcher de voler ; de certaine femme qui fut sujette au même vice dans la grossesse, et dont ses enfans héritèrent : de celle

qui, dans le même état, mangea son mari : de cette autre, qui égorgeoit les enfans, saloit leurs corps, et en mangeoit tous les jours comme du petit salé : de cette fille de voleur antropophage, qui la devint à 12 ans, quoiqu'ayant perdu père et mère à l'âge d'un an, elle eût été élevée par d'honnêtes gens ; pour ne rien dire de tant d'autres exemples dont nos observateurs sont remplis ; et qui prouvent tous, qu'il est mille vices et vertus héréditaires, qui passent des parens aux enfans, comme ceux de la nourrice, à ceux qu'elle allaite. Je dis donc et j'accorde que ces malheureux ne sentent pas pour la plupart, sur-le-champ, l'énormité de leur action. La *boulymie*, par exemple, ou la faim canine, peut éteindre tout sentiment ; c'est une manie d'estomac qu'on est forcé de satisfaire.

satifaire. Mais, revenues à elles-mêmes, et comme désenivrées, quels remords pour ces femmes qui se rappellent le meurtre qu'elles ont commis dans ce qu'elles avoient de plus cher! quelle punition d'un mal involontaire, auquel elles n'ont pu résister, dont elles n'ont eu aucune conscience! Cependant ce n'est point assez apparemment pour les juges. Parmi les femmes dont je parle, l'une fut rouée et brulée, l'autre enterrée vive. Je sens tout ce que demande l'intérêt de la société. Mais il seroit, sans doute, à souhaiter qu'il n'y eût pour juges, que d'excellens médecins. Eux seuls pourroient distinguer le criminel innocent, du coupable. Si la raison est esclave d'un sens dépravé, ou en fureur, comment peut-elle le gouverner?

Mais si le crime porte avec soi sa propre punition plus ou moins cruelle ; si la plus longue et la plus barbare habitude ne peut tout-à-fait arracher le repentir des cœurs les plus inhumains ; s'ils sont déchirés par la mémoire même de leurs actions : pourquoi effrayer l'imagination des esprits foibles par un enfer, par des spectres, et des précipices de feu, moins réels encore que ceux de Pascal ? Qu'est-il besoin de recourir à des fables, comme un pape de bonne foi l'a dit lui-même, pour tourmenter les malheureux mêmes qu'on fait périr, parce qu'on ne les trouve pas assez punis par leur propre conscience, qui est leur premier bourreau ? Ce n'est pas que je veuille dire que tous les criminels soient injustement punis ; je prétends seulement que ceux dont la volonté

est dépravée, et la conscience éteinte, le sont assez par leurs remords, quand ils reviennent à eux-mêmes; remords, j'ose encore le dire, dont la nature auroit dû en ce cas, ce me semble, délivrer des malheureux entraînés par une fatale nécessité.

Les criminels, les méchans, les ingrats, ceux enfin qui ne sentent pas la nature, tyrans malheureux et indignes du jour, ont beau se faire un cruel plaisir de leur barbarie, il est des momens calmes et de réflexion, où la conscience vengeresse s'élève, dépose contr'eux, et les condamne à être presque sans cesse déchirés de ses propres mains. Qui tourmente les hommes, est tourmenté par lui-même, et les maux qu'il sentira seront la juste mesure de ceux qu'il aura faits.

D'un autre côté, il y a tant de

plaisir à faire du bien, à sentir, à reconnoître celui qu'on reçoit, tant de contentement à pratiquer la vertu, à être doux, humain, tendre, charitable, compatissant et généreux (ce seul mot renferme toutes les vertus), que je tiens pour assez puni, quiconque a le malheur de n'être pas né vertueux.

Nous n'avons pas originairement été faits pour être savans; c'est peut-être par une espèce d'abus de nos facultés organiques que nous le sommes dévenus; et cela à la charge de l'état, qui nourrit une multitude de fainéans, que la vanité a décorés du nom de *Philosophes*. La nature nous a tous créés uniquement pour être heureux; oui, tous, depuis le ver qui rampe, jusqu'à l'aigle qui se perd dans la nue. C'est pourquoi elle a donné à tous

les animaux quelque portion de la loi naturelle, portion plus ou moins exquise selon que le comportent les organes bien conditionnés de chaque animal.

A présent comment définirons-nous la loi naturelle? c'est un sentiment qui nous apprend ce que nous ne devons pas faire, parce que nous ne voudrions pas qu'on nous le fît. Oserois-je ajouter à cette idée commune, qu'il me semble que ce sentiment n'est qu'une espèce de crainte, ou de frayeur, aussi salutaire à l'espèce qu'à l'individu; car peut-être ne respectons-nous la bourse et la vie des autres, que pour nous conserver nos biens, notre honneur et nous-mêmes; semblables à ces *Ixions du christianisme* qui n'aiment Dieu et n'embrassent tant de chimériques vertus, que parce qu'ils craignent l'enfer.

Vous voyez que la loi naturelle n'est qu'un sentiment intime, qui appartient encore à l'imagination, comme tous les autres, parmi lesquels on compte la pensée. Par conséquent elle ne suppose évidemment ni éducation, ni révélation, ni législateur, à moins qu'on ne veuille la confondre avec les lois civiles, à la manière des théologiens.

Les armes du fanatisme peuvent détruire ceux qui soutiennent ces vérités, mais elles ne détruiront jamais ces vérités mêmes.

Ce n'est pas que je révoque en doute l'existence d'un Être suprême; il me semble au contraire que le plus grand degré de probabilité est pour elle: mais comme cette existence ne prouve pas plus la nécessité d'un culte, que tout autre, c'est une vérité théorique, qui n'est guères d'usage dans la

pratique: de sorte que, comme on peut le dire d'après tant d'expériences, que la religion ne suppose pas l'exacte probité.

Qui sait d'ailleurs si la raison de l'existence de l'homme, ne seroit pas dans son existence même? Peut-être a-t-il été jeté au hasard sur un point de la surface de la terre, sans qu'on puisse savoir ni comment, ni pourquoi; mais seulement qu'il doit vivre et mourir: semblable à ces champignons qui paroissent d'un jour à l'autre, ou à ces fleurs qui bordent les fossés et couvrent les murailles.

Ne nous perdons point dans l'infini, nous ne sommes pas faits pour en avoir la moindre idée; il nous est absolument impossible de remonter à l'origine des choses. Il est égal d'ailleurs pour notre repos que la matière soit éternelle, ou qu'elle ait été créée;

qu'il y ait un dieu, ou qu'il n'y en ait pas. Quelle folie de tant se tourmenter pour ce qu'il est impossible de connoître, et ce qui ne nous rendroit pas plus heureux, quand nous en viendrions à bout !

Mais, dit-on, lisez tous les ouvrages des Fénelons, des Nieuwentits, des Abadies, des Derhams, des Raïs, etc. Eh bien ! que m'apprendront-ils ? ou plutôt que m'ont-ils appris ? Ce ne sont que d'ennuyeuses répétitions d'écrivains zélés, dont l'un n'ajoute à l'autre qu'un verbiage, plus propre à fortifier, qu'à saper les fondemens de l'athéisme. Le volume des preuves qu'on tire du spectacle de la nature, ne leur donne plus de force. La structure seule d'un doigt, d'une oreille, d'un œil, *une observation de Malpighi*, prouve tout, et sans doute,

beaucoup

beaucoup mieux que *Descartes et Mallebranche*; ou tout le reste ne prouve rien. Les Déistes, et les Chrétiens mêmes devroient donc se contenter de faire observer que dans tout le règne animal, les mêmes vues sont exécutées par une infinité de divers moyens, tous cependant exactement géométriques. Car, de quelles plus fortes armes pourroit-on terrasser les Athées ? Il est vrai que si ma raison ne me trompe pas, l'homme et tout l'Univers semblent avoir été destinés à cette unité de vues. Le soleil, l'air, l'eau, l'organisation, la forme des corps, tout est arrangé dans l'œil, comme dans un miroir qui présente fidèlement à l'imagination les objets qui y sont peints, suivant les lois qu'exige cette infinie variété de corps qui servent à la vision. Dans l'oreille, nous

trouvons par-tout une diversité frappante, sans que cette diverse fabrique de l'homme, des animaux, des oiseaux, des poissons, produise différens usages. Toutes les oreilles sont si mathématiquement faites, qu'elles tendent également au seul et même but, qui est d'entendre. Le hasard, demande le Déiste, seroit-il donc assez géomètre, pour varier ainsi à son gré les ouvrages dont on le suppose auteur, sans que tant de diversités pût l'empêcher d'atteindre la même fin ? Il objecte encore ces parties évidemment contenues dans l'animal pour futurs usages ; le papillon dans la chenille ; l'homme dans le ver spermatique ; un polype entier dans chacune de ses parties ; la valvule du trou ovale ; le poumon dans le fœtus ; les dents dans leurs alvéoles ; les os dans les fluides, qui

s'en détachent et se durcissent d'une manière incompréhensible. Et comme les partisans de ce système, loin de rien négliger pour le faire valoir, ne se lassent jamais d'accumuler preuves sur preuves, ils veulent profiter de tout, et de la foiblesse même de l'esprit en certain cas. Voyez, disent-ils, les Spinosa, les Vanini, les Desbarreaux, les Boindins, apôtres qui font plus d'honneur, que de tort au Déisme! La durée de la santé de ces derniers a été la mesure de leur incrédulité : et il est rare en effet, ajoutent-ils, qu'on n'abjure pas l'Athéisme, dès que les passions se sont affoiblies avec le corps qui en est l'instrument.

Voilà certainement tout ce qu'on peut dire de plus favorable à l'existence d'un Dieu, quoique le dernier argument soit frivole, en

ce que ces conversions sont courtes, l'esprit reprenant presque toujours ses anciennes opinions, et se conduisant en conséquence, dès qu'il a recouvré, ou plutôt retrouvé ses forces dans celles du corps. En voilà, du moins, beaucoup plus que n'en dit le savant *Diderot* dans ses *Pensées Philosophiques*, sublime ouvrage qui ne convaincra pas un Athée. Que répondre en effet à un homme qui dit ? « Nous ne connoissons » point la nature : des causes ca- » chées dans son sein pourroient » avoir tout produit. Voyez à » votre tour le Polype de Trem- » bley ! ne contient-il pas en soi » les causes qui donnent lieu à sa » régénération ? Quelle absurdité » y auroit-il donc à penser qu'il » est des causes physiques pour » lesquelles tout a été fait, et » auxquelles toute la chaîne de

„ ce vaste Univers est si nécessai-
„ rement liée et assujettie, que
„ rien de ce qui arrive, ne pou-
„ voit pas ne pas arriver; des
„ causes dont l'ignorance abso-
„ lument invincible nous a fait
„ recourir à un Dieu, qui n'est
„ pas même un *être de raison*,
„ suivant certain? Ainsi, détruire
„ le hasard, ce n'est pas prouver
„ l'existence d'un être suprême,
„ puisqu'il peut y avoir autre
„ chose qui ne seroit ni hasard,
„ ni dieu, je veux dire la nature,
„ dont l'étude par conséquent
„ ne peut faire que des incré-
„ dules; comme le prouve la fa-
„ çon de penser de tous ses plus
„ heureux scrutateurs. „

Le *poids de l'Univers* n'ébranle donc pas un véritable Athée, loin de l'*écraser*; et tous ces indices mille et mille fois rabattus d'un créateur, indices qu'on met

fort au-dessus de la façon de penser de nos semblables, ne sont évidens, quelque loin qu'on pousse cet argument, que pour les anti-Pyrrhoniens, ou pour ceux qui ont assez de confiance dans leur raison, pour croire pouvoir juger sur certaines apparences, auxquelles, comme vous voyez, les Athées peuvent en opposer d'autres peut-être aussi fortes et absolument contraires. Car si nous écoutons encore les naturalistes; ils nous diront que les mêmes causes qui dans les mains d'un chimiste et par le hasard des divers mêlanges, ont fait le premier miroir, dans celles de la nature ont fait l'eau pure, qui en sert à la simple bergère; que le mouvement qui conserve le monde, a pu le créer; que chaque corps a pris la place que la nature lui a assignée; que l'air

a dû entourer la terre, par la même raison que le fer et les autres métaux sont l'ouvrage de ses entrailles; que le soleil est une production aussi naturelle, que celle de l'électricité; qu'il n'a pas plus été fait pour échauffer la terre, et tous ses habitans, qu'il brûle quelquefois, que la pluie pour faire pousser les grains, qu'elle gâte souvent; que le miroir et l'eau n'ont pas plus été faits pour qu'on pût s'y regarder, que tous les corps polis qui ont la même propriété: que l'œil est à la vérité une espèce de trumeau dans lequel l'âme peut contempler l'image des objets, tels qu'ils lui sont représentés par ces corps; mais qu'il n'est pas démontré que cet organe ait été réellement fait exprès pour cette contemplation, ni exprès placé dans l'orbite: qu'enfin il se pourroit bien faire

que Lucrèce, le médecin Lamy, et tous les épicuriens anciens et modernes, eussent raison, lorsqu'ils avancent que l'œil ne voit que parce qu'il se trouve organisé et placé comme il l'est, que posées une fois, les mêmes règles de mouvement que suit la nature dans la génération et le développement des corps, il n'étoit pas possible que ce merveilleux organe fût organisé et placé autrement.

Tel est le pour et le contre, et l'abrégé des grandes raisons qui partageront éternellement les philosophes. Je ne prends aucun parti.

Non nostrum inter vos tantas componere lites.

C'est ce que je disois à un Français de mes amis, aussi franc pyrrhonien que moi, homme de

beaucoup de mérite, et digne d'un meilleur sort. Il me fit à ce sujet une réponse fort singulière. Il est vrai, me dit-il, que le pour et le contre ne doit point inquiéter l'ame d'un philosophe, qui voit que rien n'est démontré avec assez de clarté pour forcer son consentement, et même que les idées indicatives qui s'offrent d'un côté, sont aussi-tôt détruites par celles qui se montrent de l'autre. Cependant, reprit-il, l'Univers ne sera jamais heureux, à moins qu'il ne soit Athée. Voici quelles étoient les raisons de cet *abominable* homme. Si l'athéisme, disoit-il, étoit généralement répandu, toutes les branches de la religion seroient alors détruites et coupées par la racine. Plus de guerres théologiques; plus de soldats de religion; soldats terribles! la nature infectée d'un

poison sacré, reprendroit ses droits et sa pureté. Sourds à toute autre voix, les mortels tranquilles ne suivroient que les conseils spontanés de leur propre individu; les seuls qu'on ne méprise point impunément et qui peuvent seuls nous conduire au bonheur par les agréables sentiers de la vertu.

Telle est la loi naturelle: quiconque en est rigide observateur, est honnête homme, et mérite la confiance de tout le genre humain. Quiconque ne la suit pas scrupuleusement, a beau affecter les spécieux dehors d'une autre religion, il est un fourbe, ou un hypocrite dont je me défie.

Après cela, qu'un vain peuple pense différemment; qu'il ose affirmer qu'il y va de la probité même, à ne pas croire la révélation; qu'il faut, en un mot, une

autre religion, que celle de la nature, quelle qu'elle soit: quelle misère! quelle pitié! et la bonne opinion que chacun nous donne de celle qu'il a embrassée! Nous ne briguons point ici le suffrage du vulgaire. Qui dresse dans son cœur des autels à la superstition, est né pour adorer des idoles, et non pour sentir la vertu.

Mais puisque toutes les facultés de l'âme dépendent tellement de la propre organisation du cerveau et de tout le corps, qu'elles ne sont visiblement que cette organisation même: Voilà une machine bien éclairée! car enfin quand l'homme seul auroit reçu en partage la loi naturelle, en seroit-il moins une machine? Des roues, quelques ressorts de plus que dans les animaux les plus parfaits, le cerveau proportionnellement plus proche du cœur,

et recevant aussi plus de sang, la même raison donnée; que sais-je enfin? des causes inconnues produiroient toujours cette conscience délicate, si facile à blesser; ces remords qui ne sont pas plus étrangers à la matière, que la pensée, et en un mot toute la différence qu'on suppose ici. L'organisation suffiroit-elle donc à tout? oui, encore une fois; puisque la pensée se développe visiblement avec les organes, pourquoi la matière dont ils sont faits, ne seroit-elle pas aussi susceptible de remords, quand une fois elle a acquis avec le tems la faculté de sentir?

L'âme n'est donc qu'un vain terme dont on n'a point d'idée, et dont un bon esprit ne doit se servir que pour nommer la partie qui pense en nous. Posez le moindre principe de mouvement,

les corps animés auront tout ce qu'il leur faut pour se mouvoir, sentir, penser, se repentir, et se conduire, en un mot, dans le physique, et dans le moral qui en dépend.

Nous ne supposons rien ; ceux qui croiroient que toutes les difficultés ne seroient point encore levées, vont trouver des expériences qui achèveront de les satisfaire.

1. Toutes les chairs des animaux palpitent après la mort, d'autant plus long-tems que l'animal est plus froid et transpire moins. Les tortues, les lézards, les serpens, etc. en font foi.

2. Les muscles séparés du corps, se retirent, lorsqu'on les pique.

3. Les entrailles conservent long-tems leur mouvement péristaltique, ou verniculaire.

4. Une simple injection d'eau

chaude ranime le cœur et les muscles, suivant Cowper.

5. Le cœur de la grenouille, sur-tout exposé au soleil, encore mieux sur une table, ou une assiette chaude, se remue pendant une heure et plus, après avoir été arraché du corps. Le mouvement semble-t-il perdu sans ressource? il n'y a qu'à piquer le cœur, et ce muscle creux bat encore. Harvey a fait la même observation sur les crapauds.

6. Bacon de Verulam, dans son traité *Sylvarum*, parle d'un homme convaincu de trahison, qu'on ouvrit vivant, et dont le cœur jeté dans de l'eau chaude, sauta à plusieurs reprises, toujours moins haut, à la distance perpendiculaire de deux pieds.

7. Prenez un petit poulet encore dans l'œuf; arrachez-lui le cœur: vous observerez les mêmes

phénomènes, avec à-peu-près les mêmes circonstances. La seule chaleur de l'haleine ranime un animal prêt à périr dans la machine pneumatique.

Les mêmes expériences que nous devons à Boyle et à Sténon, se font dans les pigeons, dans les chiens, dans les lapins, dont les morceaux de cœur se remuent, comme les cœurs entiers. On voit le même mouvement ə nldas s pattes de taupe arrachées.

8. La chenille. les vers, l'araignée, la mouche, l'anguille offrent les mêmes choses à considérer; et le mouvement des parties coupées augmente dans l'eau chaude, à cause du feu qu'elle contient.

9. Un Soldat ivre emporta d'un coup de sabre la tête d'un coq-d'Inde. Cet animal resta debout, ensuite il marcha, courut, venant à rencontrer une muraille

il se tourna, battit des aîles, en continuant de courir, et tomba enfin. Etendu par terre, tous les muscles de ce corps se remuoient encore. Voilà ce que j'ai vu, et il est facile de voir à-peu-près ces phénomènes dans les petits chats, ou chiens, dont on a coupé la tête.

10. Les polypes font plus que de se mouvoir, après la section, ils se reproduisent dans huit jours en autant d'animaux, qu'il y a de parties coupées. J'en suis faché pour le systêmes des naturalistes sur la génération, ou plutôt j'en suis bien aise; car que cette découverte nous apprend bien à ne jamais rien conclure de général, même de toutes les expériences connues et les plus décisives !

Voilà beaucoup plus de faits qu'il n'en faut, pour prouver d'une manière incontestable que chaque petite

petite fibre, ou partie des corps organisés, se meut par un principe qui lui est propre, et dont l'action ne dépend point des nerfs, comme les mouvemens volontaires; puisque les mouvemens en question s'exercent sans que les parties qui les manifestent aient aucun commerce avec la circulation. Or si cette force se fait remarquer jusques dans des morceaux de fibres, le cœur, qui est un composé de fibres singulièrement entrelacées, doit avoir la même propriété. L'histoire de Bacon n'étoit pas nécessaire pour me le persuader. Il m'étoit facile d'en juger, et par la parfaite analogie de la structure du cœur de l'homme et des animaux, et par la masse même du premier, dans laquelle ce mouvement ne se cache aux yeux, que parce qu'il y est étouffé : et enfin parce que

tout est froid et affaissé dans les cadavres. Si les dissections se faisoient sur des criminels suppliciés, dont les corps sont encore chauds, on verroit dans leur cœur les mêmes mouvemens, qu'on observe dans les muscles du visage des gens décapités.

Tel est ce principe moteur des corps entiers, ou des parties coupées en morceaux, qu'il produit des mouvemens non déréglés, comme on l'a cru, mais très-réguliers, et cela, tant des animaux chauds et parfaits, que dans ceux qui sont froids et imparfaits. Il ne reste donc aucune ressource à nos adversaires, si ce n'est de nier mille et mille faits que chacun peut facilement vérifier.

Si on me demande à présent quel est le siège de cette force innée dans nos corps : je réponds qu'elle réside très-clairement

dans ce que les anciens ont appellé *parenchyme*, c'est-à-dire dans la substance propre des parties, abstraction faite des veines, des artères, des nerfs, en un mot de l'organisation de tout le corps; et par conséquent chaque partie contient en soi des ressorts plus ou moins vifs, selon le besoin qu'elles en ont.

Entrons dans quelque détail de ces ressorts de la machine humaine. Tous les mouvemens vitaux, animaux, naturels et automatiques se font par leur action. N'est-ce pas machinalement que le corps se retire, frappé de terreur à l'aspect d'un précipice inattendu? que les paupières se baissent à la menace d'un coup, comme on l'a dit? que la pupille s'étrécit au grand jour pour conserver la rétine, et s'élargit pour voir les objets dans l'obscurité?

N'est-ce pas machinalement que les pores de la peau se ferment en hiver, pour que le froid ne pénètre pas l'intérieur des vaisseaux? que l'estomac se soulève, irrité par le poison, par une certaine quantité d'opium, par tous les émétiques, etc.? que le cœur, les artères, les muscles se contractent pendant le sommeil, comme pendant la veille? que le poumon fait l'office d'un soufflet continuellement exercé? N'est-ce pas machinalement qu'agissent tous les sphincters de la vessie, du rectum, etc.? que le cœur a une contraction plus forte que tout autre muscle? que les muscles érecteurs font dresser la verge dans l'homme, comme dans les animaux qui s'en battent le ventre, et même dans l'enfant, capable d'érection, pour peu que cette partie soit irritée? Ce qui

prouve, pour le dire en passant, qu'il est un ressort singulier dans ce membre, encore peu connu, et qui produit des effets qu'on n'a point encore bien expliqués, malgré toutes les lumières de l'anatomie.

Je ne m'étendrai pas davantage sur tous ces petits ressorts subalternes connus de tout le monde. Mais il en est un autre plus subtil et plus merveilleux, qui les anime tous; il est la source de tous nos sentimens, de tous nos plaisirs, de toutes nos passions, de toutes nos pensées; car le cerveau a ses muscles, comme les jambes pour marcher. Je veux parler de ce principe incitant et impétueux, qu'Hippocrate appelle ενορμων (l'ame.) Ce principe existe, et il a son siège dans le cerveau à l'origine des nerfs, par lesquels il exerce son empire sur

tout le reste du corps. Par-là s'explique tout ce qui peut s'expliquer, jusqu'aux effets surprenans des maladies de l'imagination.

Mais, pour ne pas languir dans une richesse et une fécondité mal entendues, il faut se borner à un petit nombre de questions et de réflexions.

Pourquoi la vue, ou la simple idée d'une belle femme nous cause-t-elle des mouvemens et des desirs singuliers? Ce qui se passe alors dans certains organes, vient-il de la nature même de ces organes? point du tout, mais du commerce et de l'espèce de sympathie de ces muscles avec l'imagination. Il n'y a ici qu'un premier ressort excité par le *bene placitum* des anciens, ou par l'image de la beauté, qui en excite un autre, lequel étoit fort assoupi, quand l'imagination l'a éveil-

lé : et comment cela, si ce n'est dans le désordre et le tumulte du sang et des esprits, qui galopent avec une promptitude extraordinaire, et vont gonfler le corps caverneux ?

Puisqu'il est des communications évidentes entre la mere et l'enfant, et qu'il est dur de nier des faits rapportés par Tulpius et par d'autres écrivains aussi dignes de foi, (il n'y en a point qui le soient plus) nous croirons que c'est par la même voie que le fœtus ressent l'impétuosité de l'imagination maternelle, comme une cire molle reçoit toutes sortes d'impressions ; et que les mêmes traces, ou envies de la mère peuvent s'imprimer sur le fœtus, sans que cela puisse se comprendre, quoiqu'en disent Blondel et tous ses adhérans. Ainsi nous faisons réparation d'hon-

neur au P. Mallebranche, beaucoup trop raillé de sa crédulité par des auteurs qui n'ont point observé d'assez près la nature, et ont voulu l'assujettir à leurs idées.

Voyez le portrait de ce fameux Pope, au moins le Voltaire des Anglais. Les efforts, les nerfs de son génie sont peints sur sa physionomie; elle est toute en convulsion, ses yeux s'élèvent avec les muscles du front. Pourquoi? c'est que l'origine des nerfs est en travail et que tout le corps doit se ressentir d'une espèce d'accouchement aussi laborieux. S'il n'y avoit une corde interne qui tirât ainsi celle du dehors, d'où viendroient tous ces phénomènes? Admettre une *âme*, pour les expliquer, c'est être réduit à l'*Opération du S.-Esprit.*

En effet, si ce qui pense en mon cerveau,

cerveau, n'est pas une partie de ce viscère, et conséquemment de tout le corps, pourquoi lorsque tranquille dans mon lit je forme le plan d'un ouvrage, ou que je poursuis un raisonnement abstrait, pourquoi mon sang s'échauffe-t-il? pourquoi la fièvre de mon esprit passe-t-elle dans mes veines? Demandez-le aux hommes d'imagination, aux grands poétes, à ceux qu'un sentiment bien rendu ravit, qu'un goût exquis, que les charmes de la nature, de la vérité, ou de la vertu transportent. Par leur enthousiasme, parce qu'ils vous diront avoir éprouvé, vous jugerez de la cause par les effets: par cette *harmonie* que Borelli, qu'un seul anatomiste a mieux connue que tous les Leibnitiens, vous connoîtrez l'unité matérielle de l'homme. Car enfin si la tension des nerfs

qui fait la douleur, cause la fièvre, par laquelle l'esprit est troublé, et n'a plus de volonté; et que, réciproquement, l'esprit trop exercé trouble le corps, et allume ce feu de consomption qui a enlevé Bayle dans un âge si peu avancé; si telle titillation me fait vouloir, me force de desirer ardemment ce dont je me souciois nullement le moment d'auparavant; si à leur tour certaines traces du cerveau excitent le même prurit et les mêmes desirs, pourquoi faire double, ce qui n'est évidemment qu'un? C'est en vain qu'on se récrie sur l'empire de la volonté. Pour un ordre qu'elle donne, elle subit cent fois le joug. Et quelle merveille que le corps obéisse dans l'état sain, puisqu'un torrent de sang et d'esprits vient l'y forcer; la volonté ayant pour ministres une légion invisible de

fluides plus vifs que l'éclair, et toujours prêts à la servir! Mais comme c'est par les nerfs que son pouvoir s'exerce, c'est aussi par eux qu'il est arrêté. La meilleure volonté d'un amant épuisé, les plus violens desirs lui rendront-ils sa vigueur perdue? Hélas! non: et elle en sera la première punie, parce que, posez certaines circonstances, il n'est pas dans sa puissance de ne pas vouloir du plaisir. Ce que j'ai dit de la paralysie, etc. revient ici.

La jaunisse vous surprend! Ne savez-vous pas que la couleur des corps dépend de celles des verres au travers desquels on les regarde? Ignorez-vous que telle est la teinte des humeurs, telle est celle des objets, au moins par rapport à nous, vains jouets de mille illusions? Mais ôtez cette teinte de

l'humeur aqueuse de l'œil ; faites couler la bile par son tamis naturel ; alors l'âme ayant d'autres yeux, ne verra plus jaune. N'est-ce pas encore ainsi qu'en abattant la cataracte, ou en injectant le canal d'Eustachi, on rend la vue aux aveugles, et l'ouie aux sourds? Combien de gens qui n'étoient peut-être que d'habiles charlatans dans des siècles ignorans, ont passé pour faire de grands miracles! La belle âme et la puissante volonté qui ne peut agir, qu'autant que les dispositions du corps le lui permettent, et dont les goûts changent avec l'âge et la fièvre! Faut-il donc s'étonner si les philosophes ont toujours eu en vue la santé du corps, pour conserver celle de l'âme? si Pythagore a aussi soigneusement ordonné la diète, que Platon a défendu le vin? Le régime qui

convient au corps, est toujours celui par lequel les médecins sensés prétendent qu'on doit préluder, lorsqu'il s'agit de former l'esprit, de l'élever à la connoissance de la vérité et de la vertu; vains sons dans le désordre des maladies et le tumulte des sens! Sans les préceptes de l'Hygiene, Epictete, Socrate, Platon, etc. prèchent en vain: toute morale est infructueuse, pour qui n'a pas la sobriété en partage; c'est la source de toutes les vertus, comme l'intempérance est celle de tous les vices.

En faut-il davantage (et pourquoi irois-je me perdre dans l'histoire des passions, qui toutes s'expliquent par l'ἐνορμῶν d'Hippocrate) pour prouver que l'homme n'est qu'un animal, ou un assemblage de ressorts, qui tous se montrent les uns par les autres,

sans qu'on puisse dire par quel point du cercle humain la nature a commencé? Si ces ressorts diffèrent entr'eux, ce n'est donc qne par leur siége et par quelques degrés de force, et jamais par leur nature; et par conséquent l'âme n'est qu'un principe du mouvement, ou une partie matérielle sensible du cerveau, qu'on peut, sans craindre l'erreur, regarder comme un ressort principal de toute la machine, qui a une influence visible sur tous les autres, et même paroît avoir été fait le premier; en sorte que tous les autres n'en seroient qu'une émanation, comme on le verra par quelques observations que je rapporterai, et qui ont été faites sur divers embryons.

Cette oscillation naturelle, ou propre à notre machine, et dont est douée chaque fibre, et, pour

ainsi dire, chaque élément fibreux, semblable à celle d'un pendule, ne peut toujours s'exercer. Il faut la renouveler, à mesure qu'elle se perd; lui donner des forces, quand elle languit; l'affoiblir, lorsqu'elle est opprimée par un excès de force et de vigueur. C'est en cela seul que la vraie médecine consiste.

Le corps n'est qu'une horloge, dont le nouveau chyle est l'horloger. Le premier soin de la nature, quand il entre dans le sang, c'est d'y exciter une sorte de fièvre, que les chymistes qui ne rèvent que fourneaux, ont dû prendre pour une fermentation. Cette fièvre procure une plus grande filtration d'esprits, qui machinalement vont animer les muscles et le cœur, comme s'ils y étoient envoyés par ordre de la volonté.

Ce sont donc les causes ou les forces de la vie, qui entretiennent ainsi durant cent ans, le mouvement perpétuel des solides et des fluides, aussi nécessaire aux uns, qu'aux autres. Mais qui peut dire si les solides contribuent à ce jeu, plus que les fluides, et *vice versa*? Tout ce qu'on sait, c'est que l'action des premiers seroit bientôt anéantie, sans le secours des seconds. Ce sont des liqueurs, qui par leur choc éveillent et conservent l'élasticité des vaisseaux, de laquelle dépend leur propre circulation. De-là vient qu'après la mort, le ressort naturel de chaque substance est plus ou moins fort encore suivant les restes de la vie, auxquels il survit, pour expirer le dernier. Tant il est vrai que cette force des parties animales peut bien se conserver et s'augmenter

par celle de la circulation, mais qu'elle n'en dépend point, puisqu'elle se passe même de l'intégrité de chaque membre ou viscère, comme on l'a vu.

Je n'ignore pas que cette opinion n'a pas été goûtée de tous les savans, et que Staahl sur-tout l'a fort dédaignée. Ce grand chimiste a voulu nous persuader que l'âme étoit la seule cause de tous nos mouvemens. Mais c'est parler en fanatique, et non en philosophe.

Pour détruire l'hypothèse staahlienne, il ne faut pas faire tant d'efforts que je vois qu'on en a faits avant moi. Il n'y a qu'à jeter les yeux sur un joueur de violon. Quelle souplesse! quelle agilité dans les doigts! les mouvemens sont si prompts, qu'il ne paroît presque pas y avoir de succession. Or je prie, ou plutôt

je défie les Staahliens de me dire, eux qui connoissent si bien tout ce que peut notre âme, comment il seroit possible qu'elle exécutât si vîte tant de mouvemens, des mouvemens qui se passent si loin d'elle, et en tant d'endroits divers. C'est supposer un joueur de flûte qui pourroit faire de brillantes cadences sur une infinité de trous qu'il ne connoîtroit pas, et auxquels il ne pourroit seulement pas appliquer le doigt.

Mais, disons avec Hecquet, qu'il n'est pas permis à tout le monde d'aller à Corinthe. Et pourquoi Staahl n'auroit-il pas été encore plus favorisé de la nature en qualité d'homme, qu'en qualité de chymiste et de praticien ? Il falloit (l'heureux mortel!) qu'il eût reçu une autre âme que le reste des hommes ; une âme souveraine, qui non contente

d'avoir quelqu'empire sur les muscles *volontaires*, tenoit sans peine les rènes de tous les mouvemens du corps, pouvoit les suspendre, les calmer, ou les exciter a son gré ! Avec une maîtresse aussi despotique, dans les mains de laquelle étoient en quelque sorte les battemens de cœur et les lois de la circulation, point de fièvre sans doute ; point de douleur ; point de langueur ; ni honteuse impuissance, ni fâcheux priapisme. L'âme veut, et les ressorts jouent, se dressent, ou se débandent. Comment ceux de la machine de Staalh se sont-ils si-tôt détraqués ? Qui a chez soi un si grand médecin, devroit être immortel.

Staalh, au reste, n'est pas le seul qui ait rejeté le principe d'oscillation des corps organisés. De plus grands esprits ne l'ont pas em-

ployé, lorsqu'ils ont voulu expliquer l'action du cœur, l'érection du *penis*, etc. Il n'y a qu'à lire les institutions de médecine de Boerhaave, pour voir quels laborieux et séduisans systêmes, faute d'admettre une force aussi frappante dans tous les corps, ce grand homme a été obligé d'enfanter à la sueur de son puissant génie.

Willis et Perrault, esprits d'une plus foible trempe, mais observateurs assidus de la nature, que le fameux professeur de Leyde n'a connue que par autrui, et n'a eue, pour ainsi dire, que de la seconde main, paroissent avoir mieux aimé supposer une âme généralement répandue par tout le corps, que le principe dont nous parlons. Mais dans cette hypothèse qui fut celle de Virgile, et de tous les épicuriens, hypothèse

que l'histoire du polype sembleroit favoriser à la première vue, les mouvemens qui surviennent au sujet dans lequel ils sont inhérens, viennent d'un *reste d'âme*, que conservent encore les parties qui se contractent, sans être désormais irritées par le sang et les esprits. D'où l'on voit que ces écrivains, dont les ouvrages solides éclipsent aisément toutes les fables philosophiques, ne se sont trompés que sur le modèle de ceux qui ont donné à la matière la faculté de penser, je veux dire, pour s'être mal exprimés, en termes obscurs, et qui ne signifient rien. En effet, qu'est-ce que ce *reste d'âme*, si ce n'est la force motrice des Leibnitiens, mal rendue par une telle expression, et que cependant Perrault, sur-tout, a véritablement entrevue? Voyez son *traité de la Mécanique des Animaux*.

A présent qu'il est clairement démontré contre les Cartésiens, les Staahliens, les Mallebranchistes, et les théologiens peu dignes d'être ici placés, que la matière se meût par elle-même, non-seulement lorsqu'elle est organisée, comme dans un cœur entier, par exemple, mais lors même que cette organisation est détruite; la curiosité de l'homme voudroit savoir comment un corps, par cela même qu'il est originairement doué d'un souffle de vie, se trouve en conséquence orné de la faculté de sentir, et enfin par celle-ci de la pensée. Et pour en venir à bout, ô bon Dieu! quels efforts n'ont pas faits certains philosophes! et quel galimathias j'ai eu la patience de lire à ce sujet!

Tout ce que l'expérience nous apprend, c'est que tant que le

mouvement subsiste, si petit qu'il soit dans une ou plusieurs fibres; il n'y a qu'à les piquer, pour réveiller, animer ce mouvement presqu'éteint, comme on l'a vu dans cette foule d'expériences dont j'ai voulu accabler les systêmes. Il est donc constant que le mouvement et le sentiment s'excitent tour-à-tour, et dans les corps entiers, et dans les mêmes corps, dont la structure est détruite; pour ne rien dire de certaines plantes qui semblent nous offrir les mêmes phénomènes de la réunion du sentiment et du mouvement.

Mais de plus, combien d'excellens philosophes ont démontré que la pensée n'est qu'une faculté de sentir; et que l'âme raisonnable, n'est que l'âme sensitive appliquée à contempler les idées, et à raisonner! Ce qui se-

roit prouvé par cela seul que lorsque le sentiment est éteint, la pensée l'est aussi, comme dans l'apoplexie, la léthargie, la catalepsie, etc. Car ceux qui ont avancé que l'âme n'avoit pas moins pensé dans les maladies soporeuses, quoiqu'elle ne se souvînt pas des idées qu'elle avoit eues, ont soutenu une chose ridicule.

Pour ce qui est de ce développement, c'est une folie de perdre le tems à en chercher le mécanisme. La nature du mouvement nous est aussi inconnue que celle de la matière. Le moyen de découvrir comment il s'y produit, à moins de ressusciter avec l'auteur de *l'Histoire de l'âme*, l'ancienne et inintelligible doctrine des *formes substantielle!* Je suis donc tout aussi consolé d'ignorer comment la matière, d'inerte et simple devient active

active et composée d'organes, que de ne pouvoir regarder le soleil sans verre rouge : et je suis d'aussi bonne composition sur les autres merveilles incompréhensibles de la nature, sur la production du sentiment et de la pensée dans un être qui ne paroissoit autrefois à nos yeux bornés qu'un peu de boue.

Qu'on m'accorde seulement que la matière organisée est douée d'un principe moteur, qui seul la différentie de celle qui ne l'est pas, (eh! peut-on rien refuser à l'observation la plus incontestable?) et que tout dépend dans les animaux de la diversité de cette organisation, comme je l'ai assez prouvé : c'en est assez pour deviner l'énigme des substances et celle de l'homme. On voit qu'il n'y en a qu'une dans l'Univers, et que l'homme est la plus parfaite,

Il est au singe, aux animaux les plus spirituels, ce que la pendule planétaire de Huyghens, est à une montre du fameux Julien-le-Roi. S'il a fallu plus d'instrumens, plus de rouages, plus de ressorts pour marquer les mouvemens des planètes, que pour marquer les heures, ou les répéter; s'il a fallu plus d'art à Vaucanson pour faire son *flûteur*, que pour son *canard*, il eût dû en employer encore davantage pour faire un *parleur*; machine qui ne peut plus être regardée comme impossible, surtout entre les mains d'un nouveau Promethée. Il étoit donc de même nécessaire que la nature employât plus d'art et d'appareil pour faire et entretenir une machine, qui pendant un siècle entier pût marquer tous les battemens du cœur et de l'esprit; car si on ne voit pas au pouls les heures, c'est du

moins le baromettre de la chaleur et de la vivacité, par lequel on peut juger de la nature de l'ame. Je ne me trompe point, le corps humain est une horloge, mais immense, et construite avec tant d'artifice et d'habileté, que si la roue qui sert à marquer les secondes, vient à s'arrêter; celles des minutes tourne et va toujours son train; comme la roue des quarts continue de se mouvoir; et ainsi des autres, quand les premières, rouillées, ou dérangées par quelque cause que ce soit, ont interrompu leur marche. Car n'est-ce pas ainsi que l'obstruction de quelques vaisseaux ne suffit pas pour détruire, ou suspendre le fort des mouvemens, qui est dans le cœur, comme dans la pièce ouvrière de la machine; puisqu'au contraire les fluides dont le volume est dimi-

nué, ayant moins de chemin à faire, le parcourent d'autant plus vîte, emportés comme par un nouveau courant, que la force du cœur s'augmente, en raison de la résistance qu'il trouve à l'extrêmité des vaisseaux ? Lorsque le nerf optique seul comprimé ne laisse plus passer l'image des objets, n'est-ce pas ainsi que la privation de la vue n'empêche pas plus l'usage de l'ouie, que la privation de ce sens, lorsque les fonctions de la *portion molle* sont interdites, ne suppose celle de l'autre ? N'est-ce pas ainsi encore que l'un entend, sans pouvoir dire qu'il entend, (si ce n'est après l'attaque du mal) et que l'autre qui n'entend rien, mais dont les nerfs linguaux sont libres dans le cerveau, dit machinalement tous les rêves qui lui passent par la tête ? Phénomènes qui ne surprennent

point les médecins éclairés. Ils savent à quoi s'en tenir sur la nature de l'homme : et, pour le dire en passant ; de deux médecins, le meilleur, celui qui mérite le plus de confiance, c'est toujours, à mon avis, celui qui est le plus versé dans la physique, ou la mécanique du corps humain, et qui laissant l'âme et toutes les inquiétudes que cette chimère donne aux sots et aux ignorans, n'est occupé sérieusement que du pur naturalisme.

Laissons donc le prétendu M. Charp se moquer des philosophes qui ont regardé les animaux, comme des machines. Que je pense différemment! Je crois que Descartes seroit un homme respectable à tous égards, si né dans un siècle qu'il n'eût pas dû éclairer, il eût connu le prix de l'expérience et de l'observation, et

le danger de s'en écarter. Mais il n'est pas moins juste que je fasse ici une authentique réparation à ce grand homme, pour tous ces petits philosophes mauvais plaisans, et mauvais singes de Locke, qui au lieu de rire impudemment au nez de Descartes, feroient mieux de sentir que sans lui le champ de la philosophie, comme celui du bon esprit sans Newton, seroit peut-être encore en friche.

Il est vrai que ce célèbre philosophe s'est beaucoup trompé, et personne n'en disconvient. Mais enfin il a connu la nature animale, il a le premier parfaitement démontré que les animaux étoient de pures machines. Or après une découverte de cette importance et qui suppose autant de sagacité, le moyen, sans ingratitude, de ne pas faire grâce à toutes ses erreurs !

Elles sont à mes yeux toutes réparées par ce grand aveu. Car enfin, quoiqu'il change sur la distinction de deux substances; il est visible que ce n'est qu'un tour d'adresse, une ruse de style pour faire avaler aux théologiens un poison caché à l'ombre d'une analogie qui frappe tout le monde, et qu'eux seuls ne voient pas. C'est elle, c'est cette forte analogie qui force tous les savans et les vrais juges d'avouer que ces êtres fiers et vains, plus distingués par leur orgueil, que par le nom d'hommes, quelque envie qu'ils aient de s'élever, ne sont au fond que des animaux et des machines perpendiculairement rampantes. Elles ont toutes ce merveilleux instinct, dont l'éducation fait de l'esprit, et qui a toujours son siège dans le cerveau, et à son défaut, comme

lorsqu'il manque, ou est ossifié, dans la moëlle alongée, et jamais dans le cervelet; car je l'ai vu considérablement blessé; d'autres l'ont trouvé squirreux, sans que l'âme cessât de faire ses fonctions.

Etre machine, sentir, penser, savoir distinguer le bien du mal, comme le bleu du jaune, en un mot être né avec de l'intelligence, et un instinct sûr de morale, et n'être qu'un animal, sont donc des choses qui ne sont pas plus contradictoires, qu'être un singe, ou un perroquet, et savoir se donner du plaisir. Car puisque l'occasion se présente de le dire, qui eût jamais deviné *à priori* qu'une goutte de la liqueur qui se lance dans l'accouplement, fit ressentir des plaisirs divins, et qu'il en naîtroit une petite créature, qui pourroit un jour, posez certaines lois, jouir des mêmes délices?

délices? Je crois la pensée si peu incompatible avec la matière organisée, qu'elle semble en être propriété ; telle que l'électricité, la faculté motrice, l'impénétrabilité, l'étendue, etc.

Voulez-vous de nouvelles observations? En voici qui sont sans réplique, et qui prouvent toutes que l'homme ressemble parfaitement aux animaux dans son origine, comme dans tout ce que nous avons déjà cru essentiel de comparer.

J'en appelle à la bonne foi de nos observateurs. Qu'ils nous disent s'il n'est pas vrai que l'homme dans son principe n'est qu'un ver, qui devient homme, comme la chenille papillon. Les plus graves auteurs nous ont appris comment il faut s'y prendre pour voir cet animalcule. Tous les curieux l'ont vu, comme

Hartsocker, dans la semence de l'homme, et non dans celle de la femme; il n'y a que les sots qui s'en soient fait scrupule. Comme chaque goutte de sperme contient une infinité de ces petits vers, lorsqu'ils sont lancés à l'ovaire, il n'y a que le plus adroit, ou le plus vigoureux qui ait la force de s'insinuer et de s'implanter dans l'œuf que fournit la femme, et qui lui donne sa première nourriture. Cet œuf quelquefois surpris dans les trompes de Fallope, est porté par ces canaux à la matrice, où il prend racine, comme un grain de bled dans la terre. Mais quoiqu'il y devienne monstrueux par sa croissance de neuf mois, il ne diffère point des œufs des autres femelles, si ce n'est que sa peau (*l'amnios*) ne se durcit jamais, et se dilate prodigieusement, comme on en peut

juger en comparant le fœtus trouvé en situation et prêt d'éclore (ce que j'ai eu le plaisir d'observer dans une femme morte un moment avant l'accouchement) avec d'autres petits embryons très-proches de leur origine : car alors c'est toujours l'œuf dans sa coque, et l'animal dans l'œuf, qui gêné dans ses mouvemens, cherche machinalement à voir le jour ; et pour y réussir, il commence par rompre avec la tête cette membrane, d'où il sort comme le poulet, l'oiseau, etc. de la leur. J'ajouterai une observation que je ne trouve nulle part ; c'est que l'*amnios* n'en est pas plus mince, pour s'être prodigieusement étendu ; semblable en cela à la matrice, dont la substance même se gonfle de sucs infiltrés, indépendamment

de la réplétion et du déployement de tous ses coudes vasculeux.

Voyons l'homme dans et hors de sa coque ; examinons avec un microscope les plus jeunes embryons de quatre, de six, de huit ou de quinze jours ; après ce tems les yeux suffisent. Que voit-on ? la tête seule ; un petit œuf rond avec deux points noirs qui marquent les yeux. Avant ce tems, tout étant plus informe, on n'apperçoit qu'une pulpe médullaire, qui est le cerveau, dans lequel se forme d'abord l'origine des nerfs, ou le principe du sentiment, et le cœur qui a déjà par lui-même dans cette pulpe la faculté de battre : c'est le *punctum saliens* de Malpighi, qui doit peut-être déjà une partie de sa vivacité à l'influence des nerfs. Ensuite peu-à-peu on voit la tête alonger le col, qui en se dilatant forme

d'abord le *thorax*, où le cœur a déjà descendu, pour s'y fixer; après quoi vient le bas-ventre qu'une cloison (le diafragme) sépare. Ces dilatations donnent l'une, les bras, les mains, les doigts, les ongles et les poils; l'autre les cuisses, les jambes, les pieds, etc. avec la seule différence de situation qu'on leur connoît, qui fait l'appui et le balancier du corps. C'est une végétation frappante. Ici ce sont des cheveux qui couvrent le sommet de nos têtes; là ce sont des feuilles et des fleurs: par-tout brille le même luxe de la nature; et enfin l'esprit recteur des plantes, est placé, où nous avons notre âme, cette autre quintessence de l'homme.

Telle est l'uniformité de la nature qu'on commence à sentir, et l'analogie du règne animal et végétal, de l'homme à la plante.

Peut-être même y a-t-il des plantes animales, c'est-à-dire qui en végétant, ou se battant comme les polypes, font d'autres fonctions propres aux animaux.

Voilà à-peu-près tout ce qu'on sait de la génération. Que les parties qui s'attirent, qui sont faites pour s'unir ensemble, et pour occuper telle, ou telle place, se réunissent toutes suivant leur nature; et qu'ainsi se forment les yeux, le cœur, l'estomac et enfin tout le corps, comme de grands hommes l'ont écrit, cela est possible. Mais comme l'expérience nous abandonne au milieu de ces subtilités, je ne supposerai rien, regardant tout ce qui ne frappe pas mes sens, comme un mystère impénétrable. Il est si rare que les deux semences se rencontrent dans le congrés, que je serois tenté de croire que la semence de

la femme est inutile à la génération.

Mais comment en expliquer les phénomènes, sans ce commode rapport de parties, qui rend si bien raison des ressemblances des enfans, tantôt au pere, et tantôt à la mère? D'un autre côté, l'embarras d'une explication doit-elle contrebalancer un fait? Il me paroît que c'est le male qui fait tout, dans une femme qui dort, comme dans la plus lubrique. L'arrangement des parties seroit donc fait de toute eternité dans le germe, ou dans le ver même de l'homme. Mais tout ceci est fort au-dessus de la portée des plus excellens observateurs. Comme ils n'y peuvent rien saisir, ils ne peuvent pas plus juger de la mécanique de la formation et du développement des corps, qu'une taupe, du

chemin qu'un cerf peut parcourir.

Nous sommes de vraies taupes dans le chemin de la nature : nous n'y faisons guères que le trajet de cet animal : et c'est notre orgueil qui donne des bornes à ce qui n'en a point. Nous sommes dans le cas d'une montre qui diroit (un fabuliste en feroit un personnage de conséquence dans un ouvrage frivole) : « Quoi ! c'est ce » sot ouvrier qui m'a faite, moi » qui divise le tems ! moi qui » marque si exactement le cours » du soleil ; moi qui répète à » haute voix les heures que j'in- » dique ! non cela ne se peut » pas. » Nous dédaignons de même, ingrats que nous sommes, cette mère commune de tous les *règnes*, comme parlent les chimistes. Nous imaginons ou plutôt supposons une cause supérieure à celle à qui nous devons tout,

et qui a véritablement tout fait d'une manière inconcevable. Non, la matière n'a rien de vil, qu'aux yeux grossiers qui la méconnoissent dans ses plus brillans ouvrages ; et la nature n'est point une ouvrière bornée. Elle produit des millions d'hommes avec plus de facilité et de plaisir, qu'un horloger n'a de peine à faire la montre la plus composée. Sa puissance éclate également et dans la production du plus vil insecte, et dans celle de l'homme le plus superbe ; le règne animal ne lui coute pas plus que le végétal, ni le plus beau génie, qu'un épi de bled. Jugeons donc par ce que nous voyons, de ce qui se dérobe à la curiosité de nos yeux et de nos recherches, et n'imaginons rien au-delà. Suivons le singe, le castor, l'éléphant, etc. dans leurs opérations. S'il est évident qu'elles

ne peuvent se faire sans intelligence, pourquoi la refuser à ces animaux? Et si vous leur accordez une âme, fanatiques, vous êtes perdus : vous aurez beau dire que vous ne décidez point sur sa nature, tandis que vous lui ôtez l'immortalité; qui ne voit que c'est une assertion gratuite? qui ne voit qu'elle doit être ou mortelle, ou immortelle, comme la nôtre? donc elle doit subir le même sort, quel qu'il soit : et qu'ainsi c'est *tomber dans Scilla, pour vouloir éviter Caribde?*

Brisez la chaîne de vos préjugez; armez-vous du flambeau de l'expérience; et vous ferez à la nature l'honneur qu'elle mérite, au lieu de rien conclure à son désavantage de l'ignorance où elle nous a laissés. Ouvrez les yeux seulement, et laissez-là ce que vous ne pouvez comprendre; et

vous verrez que ce laboureur dont l'esprit et les lumières ne s'étendent pas plus loin que les bords de son sillon, ne diffère point essentiellement du plus grand génie, comme l'eût prouvé la dissection des cerveaux de Descartes et de Newton : vous serez persuadé que l'imbécille, ou le stupide, sont des bêtes à figure humaine, comme le singe plein d'esprit, est un petit homme sous une autre forme; et qu'enfin tout dépendant absolument de la diversité de l'organisation, un animal bien construit, à qui on a appris l'astronomie, peut prédire une éclipse, comme la guérison ou la mort, lorsqu'il a porté quelque tems du génie et de bons yeux à l'école d'Hippocrate et au lit des malades. C'est par cette file d'observations et de vérités qu'on parvient à lier à la

matière l'admirable propriété de penser, sans qu'on en puisse voir les liens, parce que le sujet de cet attribut nous est essentiellement inconnu.

Ne disons point que toute machine, ou tout animal, périt tout-à-fait, ou prend une autre forme, après la mort, car nous n'en savons absolument rien. Mais assurer qu'une machine immortelle est une chimère, ou un *être de raison*, c'est faire un raisonnement aussi absurde, que celui que feroient des chenilles, qui voyant les dépouilles de leurs semblables, déploreroient amèrement le sort de leur espèce qui leur sembleroit s'anéantir. L'âme de ces insectes, (car chaque animal a la sienne) est trop bornée pour comprendre les métamorphoses de la nature. Jamais un seul des plus rusés d'entr'eux

n'eût imaginé qu'il dût devenir papillon. Il en est de même de nous. Que savons-nous plus de notre destinée, que de notre origine? Soumettons-nous donc à une ignorance invincible, de laquelle notre bonheur dépend.

Qui pense ainsi, sera sage, juste, tranquille sur son sort, et par conséquent heureux. Il attendra la mort, sans la craindre ni la desirer, et chérissant la vie, comprenant à peine comment le dégoût vient corrompre un cœur dans ce lieu plein de délices; plein de respect pour la nature; plein de reconnoissance, d'attachement et de tendresse, à proportion du sentiment et des bienfaits qu'il en a reçus; heureux enfin de la sentir et d'être au charmant spectacle de l'univers, il ne le détruira certainement jamais dans soi ni dans les autres. Que dis-je!

plein d'humanité, il en aimera le caractère jusques dans ses ennemis. Jugez comme il traitera les autres. Il plaindra les vicieux, sans les haïr; ce ne seront à ses yeux que des hommes contrefaits. Mais en faisant grâce aux défauts de la conformation de l'esprit et du corps, il n'en admirera pas moins leurs beautés et leurs vertus. Ceux que la nature aura favorisés, lui paroîtront mériter plus d'égards que ceux qu'elle aura traités en marâtre. C'est ainsi qu'on a vu que les dons naturels, la source de tout ce qui s'acquiert, trouvent dans la bouche et le cœur du matérialiste des hommages que tout autre leur refuse injustement. Enfin, le matérialiste convaincu, quoique murmure sa propre vanité, qu'il n'est qu'une machine, ou qu'un animal, ne maltraitera point ses sem-

blables ; trop instruit sur la nature de ces actions, dont l'inhumanité est toujours proportionnée au degré d'analogie prouvée ci-devant ; et ne voulant pas, en un mot, suivant la loi naturelle donnée à tous les animaux, faire à autrui, ce qu'il ne voudroit pas qu'il lui fît.

Concluons donc hardiment que l'homme est une machine ; et qu'il n'y a dans tout l'univers qu'une seule substance diversement modifiée. Ce n'est point ici une hypothèse élevée à force de demandes et de suppositions : ce n'est point l'ouvrage du préjugé, ni même de ma raison seule ; j'eusse dédaigné un guide que je crois si peu sur, si mes sens portant, pour ainsi dire, le flambeau, ne m'eussent engagé à la suivre, en l'éclairant. L'expérience m'a donc parlé pour la raison ; c'est

ainsi que je les ai jointes ensemble.

Mais on a dû voir que je ne me suis permis le raisonnement le plus vigoureux et le plus immédiatement tiré, qu'à la suite d'une multitude d'observations physiques, qu'aucun savant ne contestera ; et c'est encore eux seuls que je reconnois pour juges des conséquences que j'en tire ; recusant ici tout homme à préjugés, et qui n'est ni anatomiste ni au fait de la seule philosophie qui est ici de mise, celle du corps humain. Que pourroient contre un chêne aussi ferme et solide, ces foibles roseaux de la théologie, de la métaphysique et des écoles? armes puériles, semblables aux fleurets de nos salles qui peuvent bien donner le plaisir de l'escrime, mais jamais entamer son adversaire. Faut-il dire que je parle de ces

ces idées creuses et triviales, de ces raisonnemens rebattus et pitoyables, qu'on fera sur la prétendue incompatibilité de deux substances qui se touchent et se remuent sans cesse l'une et l'autre, tant qu'il restera l'ombre du préjugé ou de la superstition sur la terre? Voilà mon systême ou plutôt la vérité si je ne me trompe fort; elle est courte et simple. Dispute à présent qui voudra!

Observations de l'Éditeur.

On a omis, par inadvertence, dans cette édition, de rapporter des notes souvent fort curieuses de Lamettrie, et qui viennent à l'appui de son systême. Le lecteur voudra bien rectifier cette erreur, ainsi qu'il suit :

Page 207, *ligne* 14. « L'histoire des animaux et des hommes prouve l'empire de la semence des pères sur l'esprit et le corps des enfans. »

Page 228, *ligne* 9. « Il y a encore aujourd'hui des peuples, qui faute d'un plus grand nombre de signes, ne peuvent compter que jusqu'à vingt. »

Page 258, *ligne* 13. « Dans un cercle ou à table, il lui falloit toujours un rempart de chaises, ou quelqu'un dans son voisinage du côté gauche, pour l'empêcher de voir des abîmes épouvantables, dans lesquels il craignoit quelquefois de tomber, quelque connoissance qu'il eût de ses illusions. Quel effrayant effet de l'imagination, ou d'une singulière circulation dans un lobe du cerveau! Grand homme d'un côté, il étoit à moitié fou de l'autre. La folie et la sagesse avoient chacun leur département, ou leur *lobe*, séparé par la *faux*. De quel côté tenoit-il si fort à Mrs. de Port-Royal ?

Page 287, *ligne* 9. « Au moins par les vaisseaux, s'il n'y en a point par les nerfs.

DE LA NATURE DE L'HOMME,

PAR BUFFON.

QUELQU'INTÉRÊT que nous ayons à nous connoître nous-mêmes, je ne sais si nous ne connoissons pas mieux ce qui n'est pas nous. Pourvus par la nature, d'organes uniquement destinés à notre conservation, nous ne les employons qu'à recevoir les impressions étrangères, nous ne cherchons qu'a nous répandre au-dehors, et à exister hors de nous; trop occupés à multipler les fonctions de nos sens, et à augmenter l'étendue extérieure de notre être, rarement fesons-nous usage de ce sens intérieur qui nous réduit à

nos vraies dimensions, et qui sépare de nous tout ce qui n'en est pas ; c'est cependant de ce sens dont il faut nous servir, si nous voulons nous connoître, c'est le seul par lequel nous puissions nous juger. Mais comment donner à ce sens son activité et toute son étendue ? Comment dégager notre âme dans laquelle il réside, de toutes les illusions de notre esprit ? Nous avons perdu l'habitude de l'employer, elle est demeurée sans exercice au milieu du tumulte de nos sensations corporelles, elle s'est desséchée par le feu de nos passions : le cœur, l'esprit, les sens, tout a travaillé contre elle.

Cependant, inaltérable dans sa substance, impassible par son essence, elle est toujours la même, sa lumière offusquée a perdu son éclat sans rien perdre de sa force.

elle nous éclaire moins, mais elle nous guide aussi surement : recueillons pour nous conduire ces rayons qui parviennent encore jusqu'à nous ; l'obscurité qui nous environne, diminuera, et si la route n'est pas également éclairée, d'un bout à l'autre, au moins aurons-nous un flambeau avec lequel nous marcherons sans nous égarer.

Le premier pas et le plus difficile que nous ayons à faire pour parvenir à la connoissance de nous-mêmes, est de reconnoître nettement la nature des deux substances qui nous composent ; dire simplement que l'une est inétendue, immatérielle, immortelle, et que l'autre est étendue, matérielle et mortelle, se réduit à nier de l'une ce que nous assurons de l'autre ; quelle connoissance pouvons-nous acquérir par

cette voie de négation ? Ces expressions privatives ne peuvent représenter aucune idée réelle et positive : mais dire que nous sommes certains de l'existence de la première, et peu assurés de l'existence de l'autre ; que la substance de l'une est simple, indivisible, et qu'elle n'a qu'une forme, puisqu'elle ne se manifeste que par une seule modification qui est la pensée ; que l'autre est moins une substance qu'un sujet capable de recevoir des espèces de formes relatives à celles de nos sens, toutes aussi incertaines, toutes aussi variables que la nature même de ces organes : c'est établir quelque chose, c'est attribuer à l'une et à l'autre des propriétés différentes, c'est leur donner des attributs positifs et suffisans pour parvenir au premier degré de connoissance de l'une et de l'autre,

et commencer à les comparer.

Pour peu qu'on ait réfléchi sur l'origine de nos connoissances, il est aisé de s'appercevoir que nous ne pouvons en acquérir que par la voie de la comparaison; ce qui est absolument incomparable, est entièrement incompréhensible; Dieu est le seul exemple que nous puissions donner ici, il ne peut être compris que parce qu'il ne peut être comparé; mais tout ce qui est susceptible de comparaison, tout ce que nous pouvons appercevoir par des faces différentes, tout ce que nous pouvons considérer relativement, peut toujours être du ressort de nos connoissances; plus nous aurons de sujets de comparaison, de côtés différens, de points particuliers sous lesquels nous pourrons envisager notre objet; plus aussi nous

aurons de moyens pour le connoître, et de facilité à réunir les idées sur lesquelles nous devons fonder notre jugement.

L'existence de notre âme nous démontrée, ou plutôt nous ne faisons qu'un, cette existence et nous : être et penser, sont pour nous la même chose, cette vérité est intime et plus qu'intuitive, elle est indépendante de nos sens, de notre imagination, de notre mémoire, et de toutes nos autres facultés relatives. L'existence de notre corps et des autres objets extérieurs est douteuse pour quiconque raisonne sans préjugé ; car cette étendue en longueur, largeur et profondeur, que nous appelons notre corps, et qui semble nous appartenir de si près, qu'est-elle autre chose, sinon un rapport à nos sens ? Les organes matériels de nos sens, que sont-ils

ils eux-mêmes, sinon des convenances avec ce qui les affecte? Et notre sens intérieur, notre âme, a-t-elle rien de semblable, rien qui lui soit commun avec la nature de ces organes? La sensation excitée dans notre âme par la lumière ou par le son, ressemble-t-elle à cette matière ténue qui semble propager la lumière, ou bien à ce trémoussement que le son produit dans l'air? Ce sont nos yeux et nos oreilles qui ont avec ces matières toutes les convenances nécessaires, parce que les organes sont en effet de la même nature que cette matière elle-même : mais la sensation que nous éprouvons n'a rien de commun, rien de semblable ; cela seul ne suffiroit-il pas pour nous prouver que notre âme est en effet d'une nature différente de celle de la matière?

Nous sommes donc certains que la sensation intérieure est tout-à-fait différente de ce qui peut la causer, et nous voyons déjà que s'il existe des choses hors de nous, elles sont en elles-mêmes tout-à-fait différentes de ce que nous les jugeons, puisque la sensation ne ressemble nullement à ce qui peut la causer; dès-lors ne doit-on pas conclure que ce qui cause nos sensations, est nécessairement et par sa nature, toute autre chose que ce que nous croyons? Cette étendue que nous appercevons par les yeux, cette impénétrabilité dont le toucher nous donne une idée, toutes ces qualités réunies qui constituent la matière, pourroient bien ne pas exister, puisque notre sensation intérieure, et ce qu'elle nous représente par l'étendue, l'impénétrabilité, etc, n'est nullement

étendûe ni impénétrable, et n'a même rien de commun avec ces qualités.

Si l'on fait attention que notre âme est souvent pendant le sommeil et l'absence, affectée de sensations, que ces sensations sont quelquefois fort différentes de celles qu'elle a éprouvées par la présence de ces mêmes objets, en faisant usage des sens ; ne viendra-t-on pas à penser que cette présence des objets, en faisant usage des sens, n'est pas nécessaire à l'existence des sensations, et que par conséquent notre âme et nous, pouvons exister tout seuls et indépendamment de ces objets ? Car dans le sommeil et après la mort notre corps existe, il a même tout le genre d'existence qu'il peut comporter, et il est le même qu'il étoit auparavant ; cependant l'âme ne s'apperçoit

plus de l'existence du corps, il a cessé d'être pour nous : or, je demande si quelque chose qui peut être, et ensuite n'être plus, si cette chose qui nous affecte d'une manière toute différente de ce qu'elle est, ou de ce qu'elle a été, peut être quelque chose d'assez réel pour que nous ne puissions pas douter de son existence ?

Cependant nous pouvons croire qu'il y a quelque chose hors de nous, mais nous n'en sommes pas sûrs, au lieu que nous sommes assurés de l'existence réelle de tout ce qui est en nous ; celle de notre âme est donc certaine, et celle de notre corps paroît douteuse, dès qu'on vient à penser que la matière pourroit bien n'être qu'un mode de notre âme, une de ses façons de voir : notre âme voit de cette façon

quand nous veillons, elle voit d'une autre façon pendant le sommeil : elle verra d'une manière encore plus différente après notre mort, et tout ce qui cause aujourd'hui ses sensations, la matière en général, pourroit bien ne pas plus exister pour elle alors que notre propre corps qui ne sera plus rien pour nous.

Mais admettons cette existence de la matière, et quoiqu'il soit impossible de la démontrer, prêtons-nous aux idées ordinaires, et disons qu'elle existe, et qu'elle existe même comme nous la voyons ; nous trouverons, en comparant notre âme avec cet objet matériel, des différences si grandes, des oppositions si marquées, que nous ne pourrons pas douter un instant qu'elle ne soit d'une nature totalement diffé-

rente, et d'un ordre infiniment supérieur.

Notre âme n'a qu'une forme très-simple, très-générale, très-constante; cette forme est la pensée; il nous est impossible d'appercevoir notre âme autrement que par la pensée; cette forme n'a rien de divisible, rien d'étendu, rien d'impénétrable, rien de matériel; donc le sujet de cette forme, notre âme, est indivisible et immatérielle: notre corps, au contraire, et tous les autres corps ont plusieurs formes; chacune de ces formes est composée, divisible, variable, destructible, et toutes sont relatives aux différens organes avec lesquels nous les appercevons. Notre corps, et toute la matière, n'a donc rien de constant, rien de réel, rien de général, par où nous puissions la saisir, et nous

assurer de la connoître. Un aveugle n'a nulle idée de l'objet matériel qui nous représente les images des corps ; un lépereux dont la peau seroit insensible, n'auroit aucune des idées que le toucher fait naître ; un sourd ne peut connoître les sons ; qu'on détruise successivement ces trois moyens de sensations dans l'homme qui en est pourvu, l'âme n'en existera pas moins, ses fonctions intérieures subsisteront, et la pensée se manifestera toujours au-dehors de lui-même ; otez au contraire toutes ses qualités à la matière, otez lui ses couleurs, son étendue, sa solidité et toutes les autres propriétés relatives à nos sens, vous l'anéantirez ; notre âme est donc impérissable, et la matière peut et doit périr.

Il en est de même des autres facultés de notre âme comparées

a celles de notre corps, et aux propriétés les plus essentielles à toute matière. L'âme veut et commande, le corps obéit tout autant qu'il le peut; l'âme s'unit intimement à tel objet qu'il lui plait, la distance, la grandeur, la figure, rien ne peut nuire à cette union lorsque l'âme le veut, elle se fait, et se fait en un instant: le corps ne peut s'unir à rien, il est blessé de tout ce qui le touche de trop près, il lui faut beaucoup de tems pour s'approcher d'un autre corps, tout lui résiste, tout est obstacle, son mouvement cesse au moindre choc. La volonté n'est-elle donc qu'un mouvement corporel, et la contemplation un simple attouchement? comment cet attouchement pourroit-il se faire sur un objet éloigné, sur un sujet abstrait? Comment ce mouvement

pourroit-il s'opérer en un instant indivisible? A-t-on jamais conçu de mouvement sans qu'il y eut de l'espace et du tems? la volonté, si c'est un mouvement, n'est donc pas un mouvement matériel, et si l'union de l'ame à son objet est un attouchement, un contact, cet attouchement ne se fait-il pas au loin? ce contact n'est-il pas une pénétration? qualités absolument opposées à celles de la matière, et qui ne peuvent par conséquent appartenir qu'à un être immatériel.

Mais je crains de m'être déjà trop étendu sur un sujet que bien des gens regarderont peut-être comme étranger à notre objet. Des considérations sur l'ame doivent-elles se trouver dans un livre d'histoire naturelle? J'avoue que je serois peu touché de cette réflexion, si je me sentois assez

de ſorce pour traiter dignement des matières aussi élevées, et que je n'ai abrégé mes pensées que par la crainte de ne pouvoir comprendre ce grand sujet dans toute son étendue. Pourquoi vouloir retrancher de l'histoire naturelle de l'homme, l'histoire de la partie la plus noble de son être ? Pourquoi l'avilir mal-à-propos, et vouloir nous forcer à ne le voir que comme un animal, tandis qu'il est en effet d'une nature très-différente, très-distinguée, et si supérieure à celle des bêtes, qu'il faudroit être aussi peu éclairé qu'elles le sont pour pouvoir les confondre ?

Il est vrai que l'homme ressemble aux animaux parce qu'il y a de matériel, et qu'en voulant le comprendre dans l'énumération de tous les êtres naturels, on est forcé de le mettre dans la

classe des animaux; mais, comme je l'ai déjà fait sentir, la nature n'a ni classes, ni genres, elle ne comprend que des individus : ces genres et ces classes sont l'ouvrage de notre esprit, ce ne sont que des idées de convention, et lorsque nous mettons l'homme dans l'une de ces classes, nous ne changeons pas la réalité de son être, nous ne dérogeons point à sa noblesse, nous n'altérons pas sa condition. Enfin, nous n'ôtons rien à la supériorité de la nature humaine, sur celle des brutes, nous ne faisons que placer l'homme avec ce qui lui ressemble le plus, en donnant même à la partie matérielle de son être le premier rang.

En comparant l'homme avec l'animal, on trouvera dans l'un et dans l'autre, un corps, une matière organisée, des sens, de

la chair et du sang, du mouvement et une infinité de choses semblables; mais toutes ces ressemblances sont extérieures, et ne suffisent pas pour nous faire prononcer que la nature de l'homme est semblable à celle de l'animal; pour juger de la nature de l'un et de l'autre, il faudroit connoître les qualités intérieures de l'animal aussi bien que nous connoissons les nôtres, et comme il n'est pas possible que nous ayons jamais connoissance de ce qui se passe à l'intérieur de l'animal, comme nous ne saurons jamais de quel ordre, de quelle espèce peuvent être ses sensations relativement à celles de l'homme, nous ne pouvons juger que par les effets, nous ne pouvons que comparer les résultats des opérations naturelles de l'un et de l'autre.

Voyons donc ces résultats en commençant par avouer toutes les ressemblances particulières, et en n'examinant que les différences, mêmes les plus générales. On conviendra que le plus stupide des hommes suffit pour conduire le plus spirituel des animaux, il le commande, et le fait servir à ses usages, et c'est moins par force et par adresse, que par supériorité de nature, et parce qu'il y a un projet raisonné, un ordre d'actions, et une suite de moyens, par lesquels il contraint l'animal à lui obéir; car nous ne voyons pas que les animaux qui sont plus forts et plus adroits, commandent aux autres, et les fassent servir à leur usage; les plus forts mangent les plus foibles; mais cette action ne suppose qu'un besoin, un appétit, qualités fort différentes de

celles que peut produire une suite d'actions dirigées vers le même but. Si les animaux étoient doués de cette faculté, n'en verrions-nous pas quelques-uns prendre l'empire sur les autres, et les obliger à chercher la nourriture, à les veiller, à les garder, à les soulager lorsqu'ils sont malades ou blessés ? Or, il n'y a parmi tous les animaux aucune marque de cette subordination, aucune apparence que quelqu'un d'entr'eux connoisse ou sente la supériorité de sa nature sur celle des autres ; par conséquent on doit penser qu'ils sont en effet tous de même nature, et en même-tems on doit conclure que celle de l'homme est non-seulement fort au-dessus de celle de l'animal, mais qu'elle est aussi tout-à-fait différente.

L'homme rend par un signe

extérieur ce qui se passe au-dedans de lui, il communique sa pensée par la parole, ce signe est commun à toute l'espèce humaine; l'homme sauvage parle comme l'homme policé, et tous deux parlent pour se faire entendre: aucun des animaux n'a ce signe de la pensée; ce n'est pas, comme on le croit communément, faute d'organes; la langue du singe a paru aux anatomistes aussi parfaite que celle de l'homme: le singe parleroit donc s'il pensoit; si l'ordre de ses pensées avoit quelque chose de commun avec les nôtres, il parleroit notre langage, et en supposant qu'il n'eût que des pensées de singe, il parleroit aux autres singes; mais on ne les a jamais vus s'entretenir ou discourir ensemble; ils n'ont donc pas même un ordre, une suite de pensées à leur façon;

bien loin d'en avoir de semblables aux nôtres, il ne se passe à leur intérieur rien de suivi, rien d'ordonné, puisqu'il n'exprime rien par des signes combinés et arrangés ; ils n'ont donc que la pensée, même au plus petit degré.

Il est si vrai que ce n'est pas faute d'organes que les animaux ne parlent pas, qu'on en connoît de plusieurs espèces auxquels on apprend à prononcer des mots, et même à répéter des phrases assez longues, et peut-être y en auroit-il un grand nombre d'autres auxquels on pourroit, si l'on vouloit s'en donner la peine, faire articuler quelques sons ; mais jamais on n'est parvenu à leur faire naître l'idée que ces mots expriment ; ils semblent ne les répéter et même ne les articuler, que comme un écho ou une machine artificielle

artificielle les répéteroit ou les articuleroit ; ce ne sont que les puissances mécaniques ou les organes matériels ; mais c'est la puissance intellectuelle, c'est la pensée qui leur manque.

C'est donc parce qu'une langue suppose une suite de pensées, que les animaux n'en ont aucune ; car quand même on voudroit leur accorder quelque chose de semblable à nos premières appréhensions, et à nos sensations les plus grossières et les plus machinales, il paroît certain qu'ils sont incapables de former cette association d'idées, qui seule peut produire la réflexion, dans laquelle cependant consiste l'essence de la pensée ; c'est parce qu'ils ne peuvent joindre ensemble aucune idée, qu'ils ne pensent ni ne parlent ; c'est par la même raison qu'ils n'inventent

et ne perfectionnent rien ; s'ils étoient doués de la puissance de réfléchir, même au plus petit degré, ils seroient capables de quelque espèce de progrès ; ils acquerroient plus d'industrie, les castors d'aujourd'hui bâtiroient avec plus d'art et plus de solidité que ne bâtissoient les premiers castors ; l'abeille perfectionneroit encore tous les jours la cellule qu'elle habite ; car si on suppose que cette cellule est aussi parfaite qu'elle peut l'être, on donne à cet insecte plus d'esprit que nous n'en avons ; on lui accorde une intelligence supérieure à la nôtre, par laquelle il appercevroit tout d'un coup le dernier point de perfection auquel il doit porter son ouvrage, tandis que nous-mêmes ne voyons jamais clairement ce point, et qu'il nous faut beaucoup de réflexion, de tems

et d'habitude pour perfectionner le moindre de nos arts.

D'où peut venir cette uniformité dans les ouvrages des animaux ? pourquoi chaque espèce ne fait-elle jamais que la même chose, de la même façon ? pourquoi chaque individu ne la fait-il ni mieux ni plus mal qu'un autre individu ? Y a-t-il de plus fortes preuves que leurs opérations ne sont que des résultats mécaniques et purement matériels ? Car s'ils avoient la moindre étincelle de la lumière qui nous éclaire, on trouveroit au moins de la variété, si on ne voyoit pas de la perfection dans leurs ouvrages. Chaque individu de la même espèce feroit quelque chose d'un peu différent de ce qu'auroit fait un autre individu ; mais non, tous travaillent sur le même modèle, l'ordre de leurs

actions est tracé dans l'espèce entière, il n'appartient point à l'individu, et si l'on vouloit attribuer une âme aux animaux, on seroit obligé à n'en faire qu'une pour chaque espèce, à laquelle chaque individu participeroit également ; cette âme seroit donc nécessairement divisible, par conséquent elle seroit matérielle et fort différente de la nôtre.

Car pourquoi mettons-nous au contraire tant de diversités et de variétés dans nos productions et dans nos ouvrages? pourquoi l'imitation servile nous coute-t-elle plus qu'un nouveau dessin? c'est parce que notre âme est à nous, qu'elle est indépendante de celle d'un autre, que nous n'avons rien de commun avec notre espèce que la matière de notre corps, et que ce n'est en effet que par les dernières de nos

facultés que nous ressemblons aux animaux.

Si les sensations intérieures appartenoient à la matière et dépendoient des organes corporels, ne verrions-nous pas parmi les animaux de même espèce, comme parmi les hommes, des différences marquées dans leurs ouvrages ? Ceux qui seroient les mieux organisés ne feroient-ils pas leurs nids, leurs cellules ou leurs coques d'une manière plus solide, plus élégante, plus commode ? et si quelqu'un avoit plus de génie qu'un autre, pourroit-il ne le pas manifester de cette façon ? Or, tout cela n'arrive pas et n'est jamais arrivé : le plus ou le moins de perfection des organes corporels n'influe donc pas sur la nature des sensations intérieures; n'en doit-on pas conclure que les animaux n'ont point de sensations

de cette espèce, qu'elles ne peuvent appartenir à la matière, ni dépendre pour leur nature des organes corporels? ne faut-il pas par conséquent qu'il y ait en nous une substance différente de la matière, qui soit le sujet et la cause qui produit ces sensations?

Mais ces preuves de l'immatérialité de notre âme peuvent s'étendre encore plus loin. Nous avons dit que la nature marche toujours et agit en tout par degrés imperceptibles et par nuances; cette vérité, qui d'ailleurs ne souffre aucune exception, se dément ici tout-à-fait: il y a une distance infinie entre les facultés de l'homme et celles du plus parfait animal; preuve évidente que l'homme est d'une différente nature; que seul il fait une classe à part, de laquelle il faut descendre en parcourant un espace infini

avant que d'arriver à celle des animaux; car si l'homme étoit de l'ordre des animaux, il y auroit dans la nature un certain nombre d'êtres moins parfaits que l'homme, et plus parfaits que l'animal par lesquels on descendroit insensiblement et par nuances de l'homme au singe; mais cela n'est pas, on passe tout d'un coup de l'être pensant à l'être matériel, de la puissance intellectuelle à la force mécanique, de l'ordre et du dessein au mouvement aveugle, de la réflexion à l'appétit.

En voilà plus qu'il n'en faut pour nous démontrer l'excellence de notre nature, et la distance immense que la bonté du créateur a mise entre l'homme et la bête. L'homme est un être raisonnable, l'animal est un être sans raison; et comme il n'y a point de milieu entre le positif et

le négatif, comme il n'y a point d'êtres intermédiaires entre l'être raisonnable et l'être sans raison, il est évident que l'homme est d'une nature entièrement différente de celle de l'animal, qu'il ne lui ressemble que par l'extérieur, et que le juger par cette ressemblance matérielle, c'est se laisser tromper par l'apparence et fermer volontairement les yeux à la lumière qui doit nous la faire distinguer de la réalité.

Nota. Comme nous l'avons déjà observé dans l'avant-propos, que Buffon n'a pu traiter cette matière délicate avec la franchise et la philosophie dont il étoit capable, puisqu'il se trouvoit sous l'empire du fanatisme, et que Lamettrie s'est refugié à Berlin pour écrire plus librement.

FIN.

